



**ORLY
CASTEL-BLOOM**

Le roman égyptien

roman traduit de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Autoportrait avec famille, *Le Roman égyptien* rejoue comme aux dés les pérégrinations des Castil, originaires d'Égypte et auparavant d'Espagne, et encore avant, de la sortie biblique d'Égypte. Sauf que les ancêtres bibliques d'Orly Castel-Bloom ne sortent pas d'Égypte : ils y restent et forment une tribu sauvage, autochtone, qui oublie son judaïsme. Quant aux Castil d'Espagne, ils restent eux aussi sur place et se convertissent pour échapper à l'Inquisition, leur fille devenant même porchère pour donner le change. Plus tard, la famille quitte l'Égypte avec un mouvement de jeunesse sioniste ouvrier et rejoint un kibboutz en Israël, dont elle sera expulsée aussi pour excès de jusqu'au-boutisme stalinien...

À l'issue de ces trois expulsions historiques dont elle est le fruit, la narratrice n'a pas de nom, pas d'identité, elle est l'aînée, "la grande fille", "la grande", en quête permanente d'une place dans le monde.

La romancière explose ici la narration classique *façon puzzle*, pour mieux dire les éparpillements de l'âme et le poids de l'hérédité. Entre montagnes russes et kaléidoscope d'images et d'émotions, le roman – comme la famille – fait rhizome : les souvenirs qu'on se transmet sous forme d'histoires confinant au légendaire deviennent le limon d'un roman familial aussi constitutif que destructeur et c'est dans ce corps à corps acharné avec un passé lourd de blessures mais traversé d'éclats de rire qu'Orly Castel-Bloom déchaîne une singularité radicale aux résonances universelles.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

ORLY CASTEL-BLOOM

Née en 1960 à Tel-Aviv, Orly Castel-Bloom est unanimement célébrée en Israël comme la romancière la plus audacieuse de sa génération. En France, son œuvre est publiée par Actes Sud, notamment : Dolly City (1993), Les Radicaux libres (2003), Parcelles humaines (2004) et Textile (2008). En Israël, elle a reçu le prix Sapir 2016 pour Le Roman égyptien.

DU MÊME AUTEUR

DOLLY CITY, Actes Sud, 1993, Babel n° 877.

OÙ JE SUIS ?, Actes Sud, 1995.

LA MINA LISA, Actes Sud, 1998.

LES RADICAUX LIBRES, Actes Sud, 2003.

PARCELLES HUMAINES, Actes Sud, 2004.

TEXTILE, Actes Sud, 2008.

Photographie de couverture : © Eugenia Loli

“Lettres hébraïques”

série dirigée par Rosie Pinhas-Delpuech

Titre original :

HaRoman HaMistri

Éditeur original :

HaKibboutz HaMeouhad, Tel Aviv

© Orly Castel-Bloom, 2015

Publié avec l'accord de

The Institute for the Translation of Hebrew Literature

© ACTES SUD, 2016

pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06970-4

ORLY CASTEL-BLOOM

Le roman égyptien

roman traduit de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech

[ACTES SUD](#)

à la mémoire de Fabiana Hefetz (1958-2011)

MARIAGE À KARKOUR

Il a dit qu'il viendrait en tracteur à travers champs, se répéta Viviane tout en se recoiffant devant la glace des toilettes de la banque. Elle n'était pas contente. Ses cheveux ne tenaient pas. Et c'était le jour de son mariage. Bon, elle n'avait pas de robe de mariée et tout se passerait en vitesse dans la maison du rabbin de Karkour, mais c'était un mariage ! On brise un verre, on échange des serments. Désormais, elle ne serait plus différente des autres expulsées du noyau égyptien. Certaines étaient déjà enceintes, d'autres avaient des enfants qui trottaient. Elle ne serait plus à leur traîne ! Et de ses sœurs non plus ! Toutes les deux s'étaient mariées dans la belle synagogue Sha'arei Shamayim (Les Portes du Ciel) du Caire. Quelle tristesse de n'avoir pas pu aller à leur mariage. À l'époque, elle était déjà en Israël, au kibboutz.

Viviane avait vingt-six ans, elle était en retard sur toutes les autres, c'était désolant.

Charlie, le benjamin de cinq frères nés l'un après l'autre dans la première moitié du siècle dernier en Égypte, était le fils de Flore et David Castil, il était né après trois filles mortes l'une après l'autre parce qu'à l'époque, il n'y avait pas de médicaments qui leur conviennent. L'une avait été emportée par le typhus à l'âge de sept ans, la deuxième par la variole à l'âge de dix ans et la troisième par une péritonite à l'âge de onze ans. Leur mère, Flore, était morte de chagrin à l'âge de cinquante ans. Elle était enterrée au Caire et non à Gaza comme le croyait Viviane au début.

La mère de Viviane aussi s'appelait Flore, mais la famille vivait depuis des siècles en Égypte, depuis trop de siècles, peut-être des milliers d'années, car d'après ce que Flore avait raconté à Viviane, il semblerait qu'ils appartenaient à ce fameux clan, à cette unique famille dont il n'est pas question dans l'histoire d'Israël, ces gens qui désobéirent à Moïse, refusèrent de quitter l'Égypte durant la grande sortie, et y restèrent comme

esclaves. Il fallut des siècles pour qu'ils soient affranchis et deviennent des chasseurs sauvages, et quand les juifs arrivèrent en Égypte après l'expulsion d'Espagne, ces gens s'empressèrent de se rapprocher d'eux, car d'une certaine manière obscure et mystique, ils sentirent l'antique proximité.

Charlie était un jeune homme maigre et silencieux, retiré dans son monde intérieur. Il ne s'était pas remis de la mort de ses trois sœurs, ni surtout de l'influence de cette mort sur sa mère, qui garda Charlie tout contre elle jusqu'à son dernier jour, Charlie le fils de ses vieux jours, son huitième enfant.

Viviane décela la présence du passé à l'intérieur de Charlie, d'après son silence, la fréquence à laquelle il clignait des yeux et l'énorme quantité de cigarettes qu'il fumait. Elle croyait qu'à cause de cette blessure et en tant que chef de famille, Charlie se contenterait du dévouement à un seul foyer, qu'il aspirerait à des revenus fixes destinés à une seule maison, qu'il ne pousserait pas des cris comme les deux frères de Viviane – qui résonnaient si fort dans tout Héliopolis, au Caire, quand elle était enfant et qu'avec ses deux sœurs, Cécile et Solange, elles avaient honte de sortir dans la rue.

Viviane espérait aussi qu'il n'y aurait ni coups ni infidélités. Supposons qu'il la batte et qu'elle l'accepte, une vengeance cuisante n'était toutefois pas à exclure. Mais qu'il la trompe ? Qu'elle ait des associées qui sachent qu'elle était trompée ? Et la honte qu'elle aurait à subir ? Ça, elle ne le supporterait pas.

Elle n'oublierait jamais la scène que sa mère Flore avait faite à son père le jour où elle avait découvert le pot aux roses, le salaire de son mari divisé en deux parts égales. Viviane avait beau se garder d'évoquer ce que son père avait fait durant vingt ans au vu et au su de tous, la chose se savait. À elle, rien de tel ni même d'approchant n'arriverait. Jour et nuit, elle garderait les yeux grands ouverts. Une infidélité ou deux, bon, passe encore, mais quinze ans, vingt ans, et des enfants de surcroît ? Tous ses radars étaient dirigés vers le pays d'exil dont elle parlait avec ses sœurs au café Ritz, et ensemble, elles se demandaient comment Flore n'avait rien remarqué et, après une analyse poussée, elles en déduisaient qu'elle était trop occupée à choyer son fils aîné.

Mis à part les sœurs mariées de Viviane, le frère de Charlie, Vita, était lui aussi marié, à Adèle qui n'aimait pas le jaune de l'œuf dur et racontait à tous ceux du noyau égyptien du kibboutz qu'elle était à moitié ashkénaze. Dans la salle à manger commune, on lui donnait deux œufs parce qu'on savait qu'elle ne mangeait que le blanc. Elle donnait les jaunes à son mari, futur beau-frère de Viviane qui n'avait jamais compris le rapport entre les jaunes d'œuf et la demi-ashkénazité d'Adèle. Mais Adèle associait toujours ces deux faits et toujours dans la salle à manger du kibboutz.

*

Il fallait qu'elle soit à six heures chez le rabbin. Il était d'origine iranienne mais le rituel ne serait pas persan, il serait transcommunautaire. Peu importaient à Viviane les mélodies, l'essentiel étant d'en finir vite et d'être mariée comme les autres. Charlie aussi lui avait dit que peu lui importaient les mélodies. Il emporterait avec lui quelques billets qu'il donnerait au rabbin en cachette pour qu'il fasse son travail et les laisse partir sans leur prendre la tête. Charlie était trop antireligieux à son goût. Et trop communiste aussi. Il y baignait jusqu'au cou, Hashomer Hatzair par-ci, Hashomer Hatzair par-là, il n'y en avait que pour le mouvement de jeunesse socialiste ouvrier.

Viviane calcula qu'elle devait quitter Tel Aviv au plus tard à trois heures de l'après-midi. Elle se maquillerait à Karkour, devant le miroir de la salle de bains du rabbin. Elle mettrait tout son maquillage dans son sac. Ce n'était pas beaucoup. Qui la photographierait ? Sûrement pas elle-même.

Elle retourna à sa place à la banque et dit à son supérieur :

— Monsieur Conforti, il faut que je parte tôt ce soir.

C'était un nom bulgare.

— Pourquoi ? demanda M. Conforti.

— J'ai un mariage.

— Un jour ou l'autre, on a tous un mariage, alors il faut partir plus tôt ?

La journée est finie ? dit Conforti.

— Non. C'est moi qui me marie.

Elle avait été timide toute sa vie, mais une flamme éternelle brûlait en elle.

— Toi ? s'étonna Conforti. Aujourd'hui ?

— Oui. À Karkour. Il faut que je parte tôt pour être à l'heure. Je prendrai un bus de la ligne Egged.

— C'est quel genre de mariage ?

— Un mariage chez le rabbin. Vite fait. Je serai de retour demain.

— Où est le marié ?

— En service, au kibboutz.

— Et toi, à Tel Aviv ?

— Jusqu'au mariage, dit Viviane en riant, et elle dispersa ses pensées d'un coup de pied pour ne pas avoir à fouiller là où c'était préoccupant. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qui se passerait après le mariage. Ils n'en avaient pas parlé. Elle avait des souhaits, mais rien n'était décidé. Viviane avait quitté le kibboutz Ein Shemer en même temps que tout le noyau égyptien, mais Charlie avait voulu achever ses quatre années d'engagement, qui équivalaient à un service militaire. De toute façon, la vie de kibboutz l'enchantait. Surtout les travaux des champs et la cuisine.

Bizarre, se disait Viviane, un homme fier et indépendant qui, il y a à peine deux ou trois ans, défilait avec un tarbouche sur la tête aux côtés de la gauche égyptienne dans les rues du Caire en criant des slogans contre le roi Farouk – lequel ne lui inspirait à elle aucune critique mais des louanges, même si ses gens avaient renvoyé sa famille du jour au lendemain du quartier des notables vers un quartier plus populaire –, un tel homme, à croire qu'il n'avait aucune assise, était brusquement devenu sioniste, amoureux de la vie au kibboutz, chose insensée aux yeux de Viviane qui toute sa vie avait attendu le moment où elle aurait quelque chose à elle, qu'elle n'aurait pas à partager avec ses sœurs ni les “camarades” du kibboutz.

Ceux du noyau venaient de divers quartiers du Caire, l'Hashomer Hatzair les avait fédérés et sortis d'Égypte pour les envoyer au kibboutz, puis les chasser en les expédiant en autobus à Hadera, comme il sera raconté par la suite. En principe, il avait été dit qu'après le mariage, Charlie rejoindrait

son frère Vita et le reste du groupe, qui s'était installé dans la grande ville de Tel Aviv ou dans la toute nouvelle Holon, dont les quartiers étaient en pleine expansion.

— Pars maintenant, lui dit à treize heures son supérieur bulgare, tout entier dévoué à sa cause. Pour que tu aies le temps de te préparer à ton mariage. Pour mettre ta robe de mariée.

— Je n'ai pas de robe de mariée, dit Viviane en riant. Voilà mes vêtements...

Elle se redressa et lui montra dans une sacoche un costume gris blanc très chic et des chaussures à talons dernier cri. Le tout très coquet.

— Bonne chance, dit lentement Conforti, et soudain, comme pour l'alerter, comme pour alerter le monde entier, il s'écria : Je ne comprends pas pourquoi tu ne prends pas un jour de congé !

— Ce n'est pas la peine, dit Viviane en baissant timidement la tête.

— Pars à une heure et quart. À quelle heure as-tu un bus Egged pour Karkour ? D'où est-ce qu'il part ?

— Toutes les deux heures, aux heures paires, au départ de la gare routière.

— Tu as le temps de prendre celui de deux heures, dit le supérieur après avoir consulté sa montre avec inquiétude. À quelle heure est ton mariage ?

— À six heures, chez le rabbin...

— Que vas-tu faire jusqu'à cette heure-là ? dit-il, déçu.

— Ne vous faites pas de souci.

*

Elle sortit à une heure et demie pour avoir le temps de passer chez le coiffeur, qui lui fit une belle coiffure qui tienne jusqu'à Karkour, avec un crédit de deux mois, moitié ce mois-là et moitié le suivant. Viviane était contente parce qu'elle avait des cheveux désespérants. Charlie n'avait pas ce problème et, vu sa génétique et celle de ses frères qu'elle avait en partie rencontrés, elle espérait beaucoup que leurs enfants à naître hériteraient des cheveux de Charlie, surtout si c'étaient des filles, car une fois grandes, elles

n'auraient pas à gaspiller leur argent chez le coiffeur. D'une manière générale et alors qu'elle le connaissait à peine, Viviane espérait que les enfants tiendraient de lui. C'est dire combien son frère aîné avait ébranlé sa confiance en elle.

Question beauté, s'ils avaient des filles, il serait bon qu'elles tiennent de la sœur cadette de Viviane, et si c'étaient des garçons, de son frère aîné, grand, beau gosse, qui exigeait de se faire servir au lit sur un plateau, et comme Viviane refusait de s'exécuter, il la rouait de coups la nuit sous prétexte qu'il le faisait en rêve. Un soir sur deux, il se levait dans son sommeil et allait de la chambre qu'il partageait avec son frère à celle des filles, se jetait sur Viviane et la frappait sauvagement. Ses cris réveillaient la maisonnée. Mais comme tout se passait dans un profond sommeil, il était encore plus difficile d'arracher Viviane à ses coups. Les rêves du frère avaient creusé des blessures profondes dans l'âme de sa sœur.

Comme il faisait particulièrement froid ce jour-là, Viviane avait passé un manteau par-dessus son tailleur. Aussitôt après le mariage, elle avait l'intention de le donner à sa sœur qui s'était installée avec son mari à Jérusalem où il faisait plus frais. Elle n'avait même pas rêvé de l'inviter à son mariage à Karkour. C'était celle de ses sœurs qui était belle, avait un mari moustachu et raisonnable, qui ne se trompait jamais en parlant, étayait ses propos à coups de dictionnaires à portée de main, ou par un regard pénétrant qui faisait peur.

Chez le rabbin, à six heures moins le quart, on ne lui ouvrit pas la porte parce qu'il n'y avait personne. Elle s'assit prudemment sur le muret de pierre devant l'entrée, sortit un petit miroir de son sac et rafraîchit le maquillage gracieusement offert par la coiffeuse. Elle eut le temps de fumer une cigarette. Le rabbin rentra chez lui à six heures moins cinq et la conduisit au salon. Charlie arriva en retard sur son tracteur, entouré de part et d'autre de deux filles que Viviane ne connaissait pas. Il portait une chemise blanche, un pantalon de travail, s'était astiqué et parfumé avec son eau de toilette, une marque luxueuse qu'il avait achetée en France, en route

pour la Palestine, ainsi que des recharges qu'il cachait dans un des entrepôts du kibboutz. Il avait un gros trousseau de clés, avec entre autres les clés de tous les entrepôts, qu'il gardait comme la prunelle de ses yeux. Mais ce jour-là, il était venu sans son énorme trousseau qu'il avait confié, à contrecœur, à quelqu'un de fiable.

Il vient à son mariage en tracteur à travers champs... se dit Viviane.

D'autres gens vinrent aussi mais par la route ordinaire, et parmi les cinq venus du centre du pays, il y en avait sûrement un qui avait creusé cette même route qu'il empruntait pour aller au mariage de Viviane et de Charlie. Il vint en tout une douzaine d'hommes et de femmes et, pour compléter le quorum nécessaire à la récitation des sept bénédictions, les hommes allèrent harponner des passants dans la rue.

Au cours de la cérémonie, les éclats de rire furent nombreux. Quelqu'un disait un mot et tout le monde riait. Viviane aussi souriait en veillant à ne pas montrer ses dents qui n'avaient pas été bien redressées. Charlie était distrait. Sa tête tournait dans tous les sens comme celle d'un élève qui n'écoute pas la leçon, et même le rabbin lui fit remarquer qu'il perturbait sa propre cérémonie nuptiale et qu'il devait se calmer. Le baiser fut hâtif. Au moment où les gens s'apprêtaient à repartir, Charlie dit à Viviane en français :

— Tu rentres à Tel Aviv avec Vita et Adèle, et je rentre au kibboutz avec Myriam et Paula. J'en ai encore pour deux semaines. Ce serait bête que je fasse tous les jours l'aller-retour. Je viendrai dans deux semaines.

— Bien sûr, répondit Viviane. Ce serait très bête de faire tous les jours l'aller-retour.

Elle avait espéré qu'au moins ce soir-là, il rentrerait avec elle à Tel Aviv, qu'ils sortiraient ensemble, puis qu'il resterait à dormir et prendrait le premier ou le deuxième bus pour le kibboutz le lendemain matin. Elle ne pourrait pas l'accompagner au deuxième parce qu'elle n'aurait pas prévenu au travail, mais au premier sûrement.

LA VALISE D'ADÈLE

Adèle n'avait pas la moindre once de sionisme en elle. Ni de kibboutz, ni de Staline. Sionisme, communisme, socialisme, tout ça c'étaient des mouches qu'il fallait chasser à coups de balai pour faire place nette aux vraies choses de la vie : l'amour, le silence, la beauté, une alimentation saine et équilibrée (jamais exagérée), de beaux vêtements et, quand il le fallait – ce qui s'avéra le cas avec le temps –, des médecins.

Elle avait vraiment voulu immigrer en Israël. Et s'il est vrai qu'elle avait fréquenté assidûment l'Hashomer Hatzair au foyer de jeunesse Jabès du Caire, c'était uniquement parce que Vita en était le moniteur. Mais ses projets à long terme visaient la France, où elle voulait s'installer auprès de sa demi-sœur Béatrice pour étudier la chimie à la Sorbonne.

Ce fut uniquement par la force de son amour pour le bel et noble Vita épris d'égalité et de fraternité, militant enthousiaste et sain des cellules de l'Hashomer Hatzair au Caire, brûlant du désir d'aller en Israël, qui lui rendit en échange un amour véritable et fidèle jusqu'à son dernier jour, qu'Adèle révisa ses projets : elle partit pour Israël d'où elle commença à mettre sa vie en mouvement.

Dès son adolescence, elle avait remarqué que le jeune homme était unique en son genre, une personnalité rare, singulière, qui méritait que l'on bouleverse pour lui tous ses plans, que l'on s'éprenne d'un quelconque idéalisme pour le conquérir à tout prix.

Le père d'Adèle avait été rejeté par sa famille sépharade pour avoir épousé une ashkénaze allemande. Il était mort quand Adèle avait deux mois et voilà qu'à présent elle épousait un sépharade *par excellence*. Son Œdipe était surdimensionné. Elle connaissait l'histoire de Vita mieux que Viviane ne connaissait celle de Charlie. Leur histoire était la même, mais Charlie n'en parlait jamais, cette question des racines ne l'intéressait pas en tant que telle, alors que Vita y revenait sans cesse.

Du temps de l'expulsion des juifs d'Espagne, après maintes tribulations et pertes, sept frères s'embarquèrent sur un vaisseau, puis sur un autre, puis probablement sur encore un autre, et finirent par débarquer dans le port de Gaza où ils s'installèrent. Les ancêtres de Vita y combattirent les adeptes du faux prophète Sabbetaï Tsvi et, après s'être débarrassé de ces hérétiques, le rabbin Samuel Castil fut le premier à fonder une synagogue à Gaza.

Adèle entendit parler du mouvement sabbatéen pour la toute première fois de sa vie par la bouche de son amoureux, mais elle comprit aussitôt qu'il s'agissait de faits historiques. Future chimiste dotée d'un brillant esprit scientifique, elle admirait tout ce qui relevait de données et de faits avérés. D'une manière générale, jamais un mensonge ne s'échappa de sa bouche, et si d'aventure elle n'avait pas le choix et devait en inventer un, elle changeait aussitôt de sujet.

La chronique romantique des sept frères qui passèrent d'un vaisseau au suivant après l'expulsion d'Espagne, la belle mère de Vita, sa peau brune qui rougissait au soleil sans pour autant foncer ni noircir – signe d'une pigmentation claire dans la famille –, associées à son âme si dévouée, furent des éléments déterminants pour Adèle. Elle sut qu'elle tenait sa carte gagnante pour la vie.

Le parler assuré et persuasif de Vita, la manière dont il la protégeait du reste du monde lui firent oublier la Sorbonne et Paris (mais pas la chimie). S'il fallait se glisser sous le ventre d'une vache pour la traire, elle s'étendrait sur le dos, sur la paille, sur un coussin recouvert d'une taie propre, brodée de fleurs par sa mère ; elle s'étendrait parmi les immigrées roumaines qu'elle ne supportait pas et tirerait sur les pis à mains nues parce qu'avec des gants, elle n'y arrivait pas. À mains nues, en dépit des règles d'hygiène que lui avait inculquées sa mère allemande.

*

— Ni l'un ni l'autre, répondit Adèle à la question du rabbin venu de Pardès Hana au baraquement du noyau égyptien du kibboutz Ein Shemer pour la marier à son Vita – oh oui, il était à elle – et, par la même occasion,

marier six autres couples (où chacun ne convenait pas forcément à sa chacune, mais la plupart, oui), avec une même bague qui passa à tour de rôle d'un couple au suivant.

Le rabbin répéta sa question. Adèle avait déjà appris l'hébreu à l'*oulpan*, l'école de langue du kibboutz, et avait très bien compris qu'il lui demandait si elle était ashkénaze ou sépharade.

— Ni l'un ni l'autre, répéta-t-elle. Je sais que mon père est mort quand j'avais deux mois.

Alors le rabbin l'interrogea : nom de jeune fille de la mère, nom et prénom du père, et aussitôt il en déduisit qu'Adèle était sépharade par son père et ashkénaze-allemande par sa mère.

*

Une semaine après le mariage, Vita fut soudain transféré à la traite des vaches. Adèle, qui voyait les jeunes femmes du noyau roumain, en fut fort affectée. La beauté féminine se mesurait chez elle en termes de blondeur, et les Roumaines étaient plus blondes qu'elle, donc plus belles – et plus au fait des choses de la vie. Elles avaient seize ou dix-sept ans, Vita était censé les réveiller le matin et s'il n'y arrivait pas en frappant à la porte de ces petites chéries, il avait le droit d'entrer dans leur chambre et de les secouer gentiment.

C'était quoi, ce kibboutz ? Elle n'y comprenait rien. Un homme marié entrait dans les chambres de filles dotées de tous les attraits et les touchait pour qu'elles se lèvent et aillent traire les vaches ?

Après la traite, Vita se rendait à son poste de berger, et alors seulement, une fois qu'il était avec le troupeau, Adèle se permettait un petit somme.

Dans ce nouvel endroit, le fardeau était trop lourd pour les épaules d'Adèle, mais Vita aimait cette vie et, d'après ce qu'elle voyait à l'horizon, il n'y avait aucune échappatoire au kibboutz. Il fallait qu'elle porte les vêtements disgracieux distribués par le dépôt, tout en voyant Nina ou Haya'lé dans la robe qu'elle avait achetée en France, où ils avaient passé quelques semaines en formation entre Paris et Dijon, dans une ferme de La

Roche en Bourgogne, avant d'arriver dans ce trou perdu en Israël. La robe allait très bien à Nina, mais elle pendait sur le corps de Haya'lé comme sur un cintre. Et Adèle se demandait comment cette femme pouvait dévorer à longueur de journée et rester aussi mince. Peut-être parce qu'elle jacassait sans arrêt.

La robe d'Adèle était arrivée dans le pays avec sa valise. Et une fois au kibboutz, quand il avait fallu partager ses biens avec ses camarades, elle s'était battue pour sa valise mais non pour son contenu. Dans le baraquement, un débat passionné avait agité le noyau égyptien au sujet de cette valise. Il était orchestré par la grande Lisette qui avait des positions extrêmes concernant le partage de la propriété. Adèle s'était battue pour sa valise comme si c'était de l'or et qu'il n'y avait pas de socialisme au monde, et la grande Lisette lui avait déclaré la guerre avec la ferveur folle d'une authentique stalinienne.

C'était une superbe valise tapissée d'un tissu à carreaux, qui, en s'ouvrant, devenait une armoire avec des compartiments et des petits tiroirs aux poignées en forme de diamants, une vraie rareté. Elle avait une grande valeur sentimentale : sa mère et elle l'avaient préparée ensemble avant son départ pour la ferme de La Roche.

Adèle refusait de comprendre l'intérêt de Lisette pour sa valise. Car enfin, voilà qu'ils étaient tous au kibboutz où ils passeraient au bas mot cinquante à soixante ans. Alors que lui importait, à Lisette, qu'Adèle garde la valise chez elle en souvenir de sa mère ? D'autant plus qu'aucune des deux ne partirait en voyage dans les cinquante ans à venir !

Dès le lendemain, Lisette avait organisé un vote dont les raisons échappaient à Adèle, car Lisette était une bonne oratrice qui savait élever la voix et taper du poing sur la table, alors qu'Adèle n'était pas femme de discours mais future chimiste, portée sur la mesure et les graduations.

Elle n'était pas en colère contre Vita qui ne participait pas au débat parce qu'au même moment, il était occupé à creuser une route dans le Néguev. Ce fut une des rares fois où Adèle eut à se battre en ne comptant que sur elle-même. Mais Vita revint à temps pour voter. Viviane, Charlie, Rosa, Barbara, Henriette, Bruno, Lisette, Odette, tous étaient là, mais elle perdit la

valise à une voix près et, comme le vote était secret, on ne sut jamais qui c'était.

Cela se passait en 1951. Environ un an et quelques mois plus tard, on organisa un *référendum* dans tous les kibboutzim du mouvement Hashomer (*référendum* car le terme hébreu de “souhait du peuple” n'avait pas encore été inventé). On demandait aux camarades du kibboutz s'ils étaient pour ou contre les procès de Prague, procès mis en scène dans la capitale de la Tchécoslovaquie et dont la plupart des accusés étaient juifs. On leur reprochait des liens trotskystes-titoïstes-sionistes, au service de l'impérialisme américain, et le courant gauchiste des kibboutzim appuyait ces accusations et la tenue des procès. Parmi eux, il y avait aussi des gens du noyau égyptien : en tant que communistes fidèles à Staline, “le soleil des peuples”, ils croyaient aux liens trotskystes-titoïstes-sionistes au service des Américains, bien que deux Israéliens, dont un représentant du mouvement national des kibboutzim, étaient allés à Prague et s'étaient fait arrêter pour espionnage contre l'URSS. Ceux du noyau égyptien croyaient qu'ils pouvaient voter à leur guise. Ils prônaient la liberté de pensée, ou la fidélité au parti et à Staline, ou les deux à la fois, et ne se doutaient pas de ce qui les attendait.

Mais très vite, à l'issue de trois ans à peine comme membres du kibboutz, ceux qui avaient voté pour la tenue des procès de Prague furent contraints de quitter le kibboutz où ils avaient prévu de passer une vie. Dans l'autobus qui conduisait les expulsés à la gare routière de Hadera se trouvaient vingt-trois camarades du noyau égyptien qui avaient soutenu les procès de Prague et environ soixante de leurs amis qui s'étaient joints à eux par solidarité. Charlie ne faisait partie ni des uns ni des autres, mais quiconque se souvient de la taille des autobus de l'époque ne manquera pas de s'étonner d'un si petit véhicule pour tant de monde. Adèle fut parmi les premières à monter et, en se retournant, elle vit la grande Lisette derrière elle, les cheveux coupés court d'une main maladroite et, au bout du bras, *la* valise. Furieuse, Adèle se tourna vers elle :

— Eh bien, lui dit-elle, c'est nouveau ?

— J'ai fait ça toute seule la nuit, dit Lisette avec un ricanement amer. Et Jo a coupé dans la nuque. C'est correct ?

— Si j'étais toi, j'irais chez le coiffeur pour qu'il rectifie là où ce n'est pas net, dit Adèle, et elle ajouta : Mais en fait, je parlais de la valise.

— Ah, la valise, dit Lisette du haut de son mètre quatre-vingts. Tout est démoli à l'intérieur. Je ne sais pas ce qu'ils ont fait avec. Apparemment, ils l'ont utilisée comme caisse à jouets dans la maison d'enfants.

— Dans la maison d'enfants, répéta Adèle dans un cri d'effroi.

Elles parlaient en français.

— On nous a chassés du kibboutz parce que nous avons transgressé la collectivité idéologique, et toi tu te plains parce qu'on a mis ta valise chez les enfants ? se fâcha Lisette. Réveille-toi, Adèle ! Tu dors encore ?

Lisette avait toujours quelques longueurs d'avance sur les autres et ce n'était pas la peine d'essayer de discuter avec elle. Mais comment Adèle allait-elle expliquer à sa mère, qui l'attendait à la gare routière de Tel Aviv, que la valise-armoire-à-tiroirs n'était plus en sa possession ? Et si Lisette, grande comme elle était, traînait à la gare routière avec la valise, il était fort probable qu'une femme si visible avec une valise si spéciale n'échapperait pas au regard de sa mère.

Inquiète et agitée, Adèle s'assit à côté de Vita dans l'autobus pour Hadera et lui exposa le problème à l'oreille. Il se leva, s'avança dans le passage et s'approcha de Lisette et de Jo, assis non loin d'eux.

— Où allez-vous ? leur demanda-t-il.

— À Tel Aviv, répondit Lisette. Viviane a pu trouver pour nous tous un appartement d'une pièce et demie à Shabazi, avec les toilettes à l'extérieur. Et vous ?

— Chez la mère de ma femme. À Holon. Elle habite avec le frère d'Adèle. On vient à peine de finir de construire leur immeuble. On verra pour la suite.

— Et le travail ?

— Je ne me fais pas de souci, dit Vita.

Il saisit la poignée en cuir qui pendait du plafond du bus et se laissa porter par un grand virage.

Il était encore tout entier sous le choc de leur expulsion. Adèle pensait que c'était un endroit étrange – l'État d'Israël –, où cinquante, soixante ans passaient en deux, trois ans, mais à vrai dire, tout en sachant que son mari était plongé dans un deuil profond, elle était contente d'en avoir fini avec le kibboutz.

— En chemin, nous nous arrêterons deux, trois jours chez ma sœur à Hadera, dit Lisette en plein virage.

Vita attendit que l'autobus sorte du virage, il se redressa et retourna s'asseoir à côté d'Adèle, pressé de lui annoncer la bonne nouvelle : sa mère ne verrait pas Lisette.

À Hadera, ils prirent un autobus pour Tel Aviv. La mère vint accueillir sa fille et son gendre sépharade à la gare routière. Elle habitait avec le frère d'Adèle, Freddy, dans un immeuble neuf d'un quartier neuf de Holon. Freddy était venu en Israël à cause d'Adèle, pour ne pas la laisser seule, mais désormais il y avait Vita et il allait pouvoir voyager autour du monde après avoir suivi une formation de steward. Il avait essayé de persuader son beau-frère de venir vivre à Holon, mais Vita avait tenu bon. Il voulait vivre au bord du Yarkon à cause du Nil. En Égypte, ils habitaient au bord du Nil, dans la rue Kasr el-Eini, non loin de la famille d'Adèle, près de la place Tahrir.

Vita ne fut même pas déçu par la grande différence entre le Nil et le Yarkon. Les habitations y étaient encore rares et bon marché et Vita Castil réussit assez rapidement à acheter un appartement de trois pièces au troisième étage, orienté à l'est et baigné de soleil jusqu'à midi, au coin des rues Yehouda HaMaccabi et Mathitiaou-le-Grand-Prêtre.

*

Après les embrassades et les accolades et quelques questions allant de soi, la mère jeta un coup d'œil sur leurs bagages misérables et leur demanda : "Où est la valise ?"

Castil lui dit avec un bon sourire espiègle : "Elle est restée au kibboutz. Elle était si belle que malgré leurs grands principes, ils n'ont pas voulu s'en

défaire.”

La mère apprécia l’optimisme de son gendre au regard brisé et regarda Adèle, la fille qu’elle discriminait par rapport à ses deux demi-sœurs et ses deux frères, celui qui était venu à Holon et l’aîné qui était parti au Canada, et c’était justement elle qui s’était trouvé un époux *extraordinaire*. Bravo, Adèle. Je n’ai plus de souci à me faire à ton sujet.

VIVIANE

Viviane avait étudié au lycée de jeunes filles The Immaculate Conception School du Caire. Les enfants de leurs voisins arméniens le fréquentaient aussi. L'uniforme du lycée lui plaisait, on voyait aussitôt que c'était un bon établissement. Et on y enseignait l'anglais, que Viviane aimait beaucoup.

À l'école, on prenait son père pour un chrétien, et comme c'était un juif athée, peu lui importait l'école où allait sa fille. Il était ingénieur de son métier, avait toujours un cahier et un crayon dans sa serviette et s'intéressait à la construction de ponts ; plus tard, quelques-uns de ceux qu'il avait construits seraient bombardés par Israël. La mère de Viviane, qui était très pratiquante – ce qui provoquait des querelles terribles avec son mari –, avait accepté que sa fille aille dans une école chrétienne à condition qu'elle n'entre pas dans l'église, ne se signe pas, ou alors, si elle n'avait pas le choix, qu'elle le fasse dans le mauvais sens. Sauf que Viviane entra dans l'église, c'était inévitable, mais elle ne se signa dans aucun sens.

L'uniforme était en effet de toute beauté. En hiver, une jupe plissée bleu marine et un chemisier de la même couleur, brodé de l'insigne en lettres calligraphiques, *Immaculate Conception School*. En été, un grand chapeau de paille avec les initiales de l'école, la même jupe et un chemisier crème en coton, à col Claudine. Hiver comme été, une cravate complétait l'uniforme.

Les enseignantes étaient des religieuses franciscaines, des missionnaires venues d'Irlande. Elles dirigeaient aussi une chorale de jeunes filles qui chantaient en anglais et dont Viviane était un des piliers. À une des répétitions, elles louèrent devant tout le chœur sa voix de rossignol et lui confièrent le pupitre de soprano solo au premier rang. Par la suite, elle chanta souvent en soliste, et les religieuses la traitèrent comme si elle avait un don du ciel.

Leur admiration fit naître chez Viviane une immense fierté, qui contrastait avec les coups et le mépris de son frère aîné, et celui de sa mère qui suivait son fils comme une ombre. De sorte qu'elle était prise entre les religieuses qui lui prédisaient un avenir de grande cantatrice devant des salles combles, et la maison où on lui disait de se tenir tranquille, de ne pas dire un mot et d'obéir. Cette contradiction et la grande déception de ne pas avoir rempli des salles mais des formulaires à la banque furent peut-être la cause des soudains accès d'agressivité qui s'emparaient d'elle, une fois devenue adulte. Dans le creuset cruel de l'État d'Israël, plongée dans la paperasserie d'un emploi à la banque, elle s'enflammait au quart de tour et partait en guerre contre ses collègues s'il le fallait. À la maison, elle dirigeait le chœur de ses filles en les divisant pour régner.

Elle passa une grande partie de sa vie presque sans jamais dire bonjour en arrivant chez elle, ni au revoir en repartant parce que, par principe, elle n'aimait pas dire bonjour. À la maison, on sortait et rentrait évidemment sans rien dire, en tirant juste la porte et pas toujours discrètement. À la banque et ailleurs où il fallait dire bonjour, elle se forçait à marmonner d'une voix sourde et artificielle, dans une langue qui n'était pas la sienne : "Bonjour, tout le monde." Après quoi, il lui arrivait d'avoir des discussions interminables sur le fait d'avoir dit bonjour ou non.

Non seulement elle ne disait pas bonjour à ses deux filles, mais elle entamait une conversation avec elles en commençant par une conjonction ou une préposition suivies d'un complément direct qui était pour elle l'essentiel, c'est-à-dire le sujet. Parfois, elle commençait une phrase par ce qui venait après deux points et sans préciser ce qui venait avant, comme si elle attendait de ses filles qu'elles se joignent à son flux de pensées qui était le seul possible. Ce qui faisait de chacune de ses adresses une entreprise épuisante. Parfois surgissait sans crier gare le nom d'une institution qui faisait faillite, ou une partie de ce nom, ou le nom d'un mort dont on distribuait les vêtements, ou les données météorologiques d'un pays lointain, ou les détails d'émissions qu'elle avait vues la veille à la télévision, ou bien le nom du président des États-Unis qui avait prononcé un discours, et la suite était un assemblage de mots avec lesquels il était

difficile de construire un événement. Viviane avait créé pour elles une syntaxe différente de celle qui avait cours dans le monde, une espèce de phrase unique qui faisait des arabesques avant d'arriver au sujet.

Il n'est pas à exclure que la syntaxe en question lui eût été enseignée par les religieuses, ou que cette forme d'expression sinueuse lui vînt d'un mélange entre les syntaxes anglaise, française et arabe.

La langue régnante à la maison était le français ; l'arabe et l'hébreu étaient clandestins. Viviane apprenait à ses filles des récitations en français rapportées d'Égypte.

*Vive les vacances,
Point de pénitence,
Les cahiers au feu,
Les livres au milieu.*

Charlie et Viviane habitaient avec leurs deux filles, qu'ils appelaient la grande et la petite, à l'angle du boulevard Nordau et de la rue Alexander Yanaï, tout près d'Ibn Gvirol. Vita et Adèle habitaient avec leur fille unique au début de la rue Yehouda HaMaccabi, tout près d'Ibn Gvirol, mais sur sa rive orientale. Les deux familles habitaient l'une comme l'autre le troisième et dernier étage. Dans l'appartement de Charlie et de Viviane, la terrasse était orientée à l'ouest, dans celui de Vita et Adèle, à l'est. Les deux hommes ne pouvaient pas vivre sans une quantité notable de soleil. Vita en avait jusqu'à midi, Charlie à partir de midi et jusqu'au crépuscule.

La grande et la fille unique passèrent toutes leurs années d'enfance sur la ligne aller-retour entre les deux appartements. La fille unique aimait beaucoup les plats préparés par Charlie, elle venait chez eux pour combler une énorme carence alimentaire, car chez elle une discipline stricte régentait ce qu'on ingurgitait.

La mort des trois filles de Flore Castil, la mère de Charlie, avait conditionné son lien avec l'enfant de ses vieux jours qui n'avait pas connu ses sœurs. Il passait des journées entières à la cuisine avec sa mère, jusqu'au jour où le chagrin eut raison d'elle et l'emporta, à l'âge de

cinquante ans. On se demande ce qui est resté de sa tombe au cimetière juif du Caire.

Flore Castil avait enseigné à Charlie ce qu'il fallait cuisiner le vendredi soir et le samedi, et comment varier les plats tout au long de la semaine. D'année en année, ses mets étaient de plus en plus épicés. Elle apprit à son fils comment utiliser la flamme, l'importance du cumin et du safran, mais surtout l'immense contribution du poivre noir.

C'est pourquoi les plats cuisinés par Charlie en Israël étaient pimentés et avaient un goût inimitable. Équipé de toute son histoire, il s'empara de la cuisine dans l'appartement du boulevard Nordau. Debout dans le petit espace, un tablier autour des reins, il coupait, tranchait, faisait frire, mélangeait, le visage grave comme si l'enjeu était d'éviter une catastrophe familiale. Chacun de ses gestes, vers les tiroirs, le réfrigérateur, la flamme, était rapide et nerveux, et il ne fallait surtout pas le déranger.

Parfois, en pleine cuisson, quand il sortait sur la terrasse pour fumer quelques cigarettes à la chaîne, Viviane se glissait dans la cuisine, renversait un peu de sauce dans l'évier, ajoutait un peu d'eau et de sucre, et si d'aventure Charlie la surprenait, il poussait des cris jusqu'au ciel. Il œuvrait alors longtemps pour rectifier son plat, rajoutait du safran, de la moutarde et du poivre noir.

L'appartement de Charlie et de Viviane n'avait que deux pièces, mais la terrasse était immense, plus large et haute que celle de Vita et Adèle. Elle recevait la brise marine et avait du charme parce qu'elle occupait un coin de rue et surplombait à la fois les beaux arbres vigoureux du boulevard et la petite rue plantée de pins sur les troncs desquels poussaient en symbiose des champignons parasites blancs. Les enfants les écrasaient pour les supprimer, mais en vain. Les champignons revenaient et repoussaient.

Le grand défaut de l'appartement du boulevard Nordau était le manque d'une troisième pièce pour les parents. Ils dormaient au salon, sur un canapé-lit dont le matelas était trop mou et abîmait le dos de Charlie. "J'ai un lumbago", disait-il.

La grande terrasse orientée à l'ouest était divisée en deux parties égales par une colonne de soutènement, les plantes que Charlie cultivait avec soin

et dévouement y formaient des recoins. Un jardinier qui s'appelait Zacharia venait de temps en temps pour la taille et l'engrais. C'était un proche de la chanteuse nationale Shoshana Damari. Il habitait avec sa mère près du jardin d'enfants de la rue Amos où allait la grande. La mère de Zacharia était la reine de l'aluminium, elle avait rempli leur jardinet de casseroles et de récipients en aluminium. Parfois, elle tapait dessus et l'activité du jardin d'enfants s'interrompait soudain dans l'effroi.

Viviane et Charlie incarnaient deux écoles distinctes. Il était socialiste alors qu'au fil des années, elle était devenue une commerçante avertie qui savait marchander et épuiser ses adversaires jusqu'à ce qu'ils cèdent. Ses sens aiguisés lui faisaient craindre la force d'un capitalisme capable de laisser les gens sur le carreau, c'est pourquoi elle épargnait le moindre sou. La grande peur du couple était d'avoir des dettes, et comme Charlie avait des envies irrésistibles d'acheter toutes sortes de choses comme des bancs, des cornières en métal, des outils Black & Decker pas toujours nécessaires, il fut décidé, à l'issue de longues discussions nocturnes, que Viviane aurait le monopole de la gestion des dépenses et revenus, de sorte qu'en lui confiant les rênes, ils réussiraient à survivre et même à avancer dans la vie et laisser quelque chose aux filles. En échange, elle renonça pratiquement à la cuisine. Ils faisaient leurs courses ensemble avec les filles, sauf l'achat de vêtements, sans Charlie, au magasin Ata et à la maison Romano, et parfois Viviane achetait avec raison des vêtements démarqués, après tout ils n'étaient que deux employés, mais avec quelques avantages comme des bons d'achat pour les fêtes et un treizième mois qu'ils mettaient sur un compte épargne.

Leurs opinions concernant le destin de l'appartement du boulevard Nordau divergeaient du ciel à la terre. Viviane y voyait une transition vers un trois-pièces avec un double lit toujours ouvert, mais Charlie ne voulait aller nulle part ailleurs.

Son rêve était d'obtenir un permis de construire de la mairie pour une pièce sur le toit, et même de racheter un bout de toit aux voisins pour une terrasse supplémentaire qu'il couvrirait de plantes, lesquelles recevraient le soleil toute la journée, contrairement aux pots de la grande terrasse qui

n'était ensoleillée que l'après-midi. Il s'asseyait, un crayon bien taillé à la main, et faisait des plans sur l'emplacement de l'escalier en spirale en bois massif qui conduirait à la pièce sur le toit, laquelle pièce donnerait sur une terrasse ouverte, où l'on pourrait aussi accrocher le linge qui sécherait vite au soleil direct, sans avoir à partager les cordes à linge métalliques avec les autres voisins.

Et quand il se levait et commençait à arpenter le salon en comptant ses pas, Viviane lui disait qu'il n'avait aucune chance d'obtenir un permis de construire de la mairie, que tous les voisins s'opposeraient à eux et que c'était vraiment inutile. Il lui répondait que tout dépendait des pots-de-vin distribués aux bonnes personnes à la mairie.

Au début des années soixante-dix, il s'adressa – sans que Viviane le sache – à un architecte de la compagnie El Al où il travaillait, et ce dernier lui dessina à très bas prix un plan sérieux et professionnel pour une pièce sur le toit. Le plan dessiné sur du papier parchemin fut conservé pendant des années dans le tiroir du secrétaire, parmi d'autres papiers parchemin pliés sur lesquels rien n'était dessiné, dans un dossier marron fermé par un élastique noir. Dans la marge du plan, il avait noté de sa belle écriture inclinée vers la droite : Nordau.

C'est en vain qu'il essaya de prendre les voisins par les sentiments pour qu'ils l'autorisent à construire sur le toit. Ils eurent du mal à saisir les intentions de l'homme à la moustache, maigre et nerveux, qui rentrait à la maison à cinq heures du soir, accrochait du linge sur le toit le shabbat et prenait toute la place sur les cordes à linge communes. Charlie savait que s'il essayait de soudoyer quelqu'un à la mairie, Viviane finirait par l'apprendre. C'est pourquoi il demanda à ses trois frères, qui habitaient respectivement à Tibériade, Haïfa et Kiriat Motzkin, de démarcher en son nom un des membres de la commission d'urbanisme, mais les trois lui répondirent que si son appartement était trop petit, il n'avait qu'à en trouver un plus grand.

Quelques mois après la guerre de Kippour, les prix de l'immobilier firent un grand effort en direction de Viviane. En réponse au refus de Charlie de bouger du boulevard Nordau, elle acheta un trois-pièces à Bat Yam, à deux

cents mètres de la plage. L'immeuble n'existait encore que sur plans et on avait à peine commencé à le construire.

Elle en fit l'acquisition sans rien dire à personne et inscrivit comme propriétaires elle-même et ses deux filles.

Ce n'est que lorsque les murs de l'appartement furent montés qu'elle s'en ouvrit à Charlie, qui en resta abasourdi et sans voix. Elle ajouta pour sa défense qu'en voyant un grand appartement à deux pas de la mer, dans le quartier de Bat Yam en pleine expansion, Charlie et les filles s'y précipiteraient, parce qu'il était neuf et spacieux, au deuxième étage avec ascenseur.

Et c'est ainsi que fut inaugurée une nouvelle sortie hebdomadaire. Tous les samedis, Viviane, Charlie et les deux filles s'entassaient dans la Fiat 600 pour aller inspecter la progression des travaux dans l'appartement de Bat Yam. Tous les samedis, ils grimpaient sur des planches inclinées dans la cage d'escalier sans escalier et entraient dans l'appartement par une ouverture sans porte. Alors, le père et les deux filles avaient droit à des explications détaillées de Viviane : ici, c'est la chambre des filles et là-bas, celle des parents. Elle s'émerveillait surtout de la terrasse qui ne faisait même pas la moitié de celle de Nordau mais d'où l'on voyait la mer. À la vitesse à laquelle les constructions se multipliaient, il paraissait pourtant évident que la mer ne resterait pas longtemps sur cette terrasse.

Charlie raconta l'appartement de Bat Yam à son frère Vita qui le raconta à sa femme Adèle qui diffusa l'information – par l'entremise de Bruno ou Lisette ou Henriette – à tous les camarades du noyau. Viviane commença à être considérée comme un requin de l'immobilier, ce qui la fit enrager mais lui mit aussi le rose aux joues.

Devant les camarades, elle nia le terme de "propriétaire", mais Charlie ne l'aida pas à sortir du pétrin. Elle dit qu'elle avait acheté l'appartement pour sa mère qui lui avait demandé un toit en Israël. En effet, cette dernière arriva de Paris pour un certain temps et fraya de trop près avec la grande au goût de Viviane.

La grande s'opposa énergiquement au déménagement dans l'appartement de Bat Yam et entraîna la petite à sa suite, et toutes les deux finirent par

nourrir une haine virulente à l'égard de cet endroit.

Au fil des années, Bat Yam se transforma en camp d'été pour les proches de Viviane qui, année après année, venaient de France pour passer leurs vacances en Israël.

Avant leur arrivée, la famille se rendait dans l'appartement pour le nettoyer, le récurer et faire briller les robinets. Ils prenaient l'ascenseur avec des seaux et des serpillières et passaient leur samedi à faire le ménage. Ou plutôt les parents, pas les filles. Ces dernières se dirigeaient vers la plage la plus proche qui n'était déjà plus visible de la terrasse.

Deux ou trois ans après n'avoir pas déménagé à Bat Yam, ils virent un cottage en coin à Ramat Hasharon la pastorale, une option d'achat certaine à leurs yeux, malgré la tête que fit la grande parce que le cottage de trois chambres et demie jouxtait par un de ses murs celui de la prof de Bible et que la grande refusa de comprendre que tout était éphémère en ce monde : celle qui était sa prof aujourd'hui pourrait être sa voisine demain.

Charlie pensait qu'ils avaient trouvé une maison de rêve : un rez-de-chaussée, un étage et un grand jardin. Plus de voyages à l'étranger, ni dans des îles lointaines. Tout serait à portée de main, dans le jardin et au soleil. Il voulait que Zacharia le jardinier continue de venir à Ramat Hasharon. Uniquement pour tailler et mettre de l'engrais. Pour le reste, Charlie assurerait l'entretien. Il savait qu'alors il se sentirait apaisé et pourrait faire face aux difficultés de la vie et aux tensions chez El Al.

Ils donnèrent une réponse positive à l'entrepreneur et rentrèrent à la maison pour faire leurs comptes. Mais dans la nuit, il y eut une forte dévaluation de la livre israélienne et l'inflation engloutit le rêve.

Finalement Viviane et Charlie achetèrent un trois-pièces au deuxième étage d'un immeuble du quartier bourgeois de Bavli à Tel Aviv. Et aussitôt, ils démolirent comme il se doit le mur de séparation entre la terrasse et le séjour, pour l'agrandir. Ainsi prit fin le temps des terrasses. Les plantes du boulevard Nordau ne survécurent pas dans les jardinières de Bavli qui pourtant étaient là-bas aussi orientées à l'ouest. Sans la brise marine qui dissipait la chaleur écrasante de l'été, le soleil brûlait les plantes et seuls les cactus et autres plantes grasses parvenaient à survivre.

Charlie eut le temps de vivre neuf ans dans l'appartement de Bavli. Mais sans le boulevard, sans les grands arbres aux cimes de plus en plus hautes, sans la brise marine, sans la charmante petite rue, sans la terrasse avec ses plantes, sans Zacharia, sa vie n'était plus la même.

Trois immenses acacias se dressaient sur un terrain en face de la maison et donnaient des fleurs jaunes tous les ans, le champ derrière le terrain se couvrait de pavots rouges, de chrysanthèmes et de pissenlits. Parfois, des moutons accompagnés d'un Bédouin surgissaient dans le champ, comme venus de nulle part.

À l'extrémité sud du champ se trouvait la station du bus 14 qui passait toutes les demi-heures et allait vers le centre-ville. Pendant quelques années, "rater le 14" angoissa la mère et ses filles, car cela entraînait une marche désagréable jusqu'à l'autre côté de la route de Haïfa et l'attente épuisante des bus 24 ou 25 qui arrivaient, bondés, de Ramat Aviv.

Aujourd'hui, Viviane est persuadée qu'un de ces jours, le vieux cinéma Dekel à l'abandon, où personne ne se donne la peine de décoller les affiches d'un film qui passait il y a des années, sera démoli et que l'on construira à sa place des gratte-ciel, ce qui donnera de la valeur à son appartement situé dans la même rue Bavli.

Si elle était plus jeune, elle s'empresserait d'acheter un appartement à la place du sien dans un de ces gratte-ciel. Elle a toujours aimé le quartier, l'animation de la rue Bavli et la respectabilité que procurait le seul énoncé de son nom.

En face, le champ a disparu depuis longtemps. À la place ont surgi des immeubles pas très hauts, recouverts de mosaïque blanche au lieu du crépi, mais le luxe et la mosaïque n'empêchent pas de voir tout ce qui se passe chez les voisins. Quand les immeubles aux mosaïques ont envahi le champ, Charlie n'était plus de ce monde.

Viviane a travaillé cinquante-deux ans au siège social de la banque, au centre-ville. Elle a commencé comme dactylo et a fini par arriver au service international. Après avoir pris sa retraite, elle a continué à travailler à l'heure au service d'archivage des crédits. Mais advint alors une nouvelle ère technologique, informatisée, et toute sa joie de vivre et ses plaisanteries

ne lui furent d'aucun secours. On n'avait plus besoin de cette femme laborieuse.

LES ADULTES

C'était à la tombée de la nuit d'un samedi d'automne. Les arbres en pleine croissance sur le boulevard avaient déjà perdu leurs feuilles au cours de trois nuits de chute inlassable. Pendant la journée, les balayeurs de rue faisaient des heures supplémentaires.

On entendit en bas le sifflement des camarades, deux sons brefs et un long, et aussitôt la famille s'immobilisa.

Charlie expédia les filles dans la chambre pour qu'elles ne traînent pas dans leurs pattes et convoqua Viviane à la cuisine. Chacun enfila un tablier, lui à carreaux, elle à grandes fleurs.

Pendant tout le temps qu'ils montaient les trois étages, les amis parlaient bruyamment. Bruno continua de parler tout en entrant par la porte ouverte qui avait une belle poignée chromée, fixée en oblique sur une mince surface en métal en forme de triangle rectangle. Parfois la porte claquait et la personne restait dehors sans que la poignée de la porte lui soit d'aucun secours.

Personne n'avait une aussi grande joie de vivre que Bruno Lévi. Il était l'âme vive du groupe même si le noyau égyptien comprenait d'autres âmes vives, comme Henriette et Odette, la femme de Bruno, qui avait des cheveux noirs, coupés court à la mode. C'était une professionnelle de la beauté et de l'esthétique, elle avait été coiffeuse avant de se former au métier d'agent immobilier dans la région de Holon.

D'autres amis arrivèrent. On ouvrit toutes les chaises pliantes en aluminium tressées de fils en plastique rouge pâle et blanc. La table coordonnée, en formica d'un rouge déteint par le soleil de l'après-midi, avait été rallongée au maximum. Charlie rapporta de la cuisine une première tournée d'amuse-bouches, soigneusement disposés dans des assiettes.

Les camarades se dispersèrent sur la terrasse et Charlie écarta les stores en amiante pour laisser entrer la brise marine et dégager l'espace en hauteur.

Viviane ne voulait pas qu'il les ouvre, à cause du bruit qui montait de la rue et de celui qui descendait de la terrasse – les rires et bavardages des copains – et qui risquait de déranger les voisins. Mais quelqu'un dit : "Quel bon air vous avez ici" et il fut évident que les stores resteraient écartés.

Les enfants des amis arrivèrent aussi à la suite de leurs parents. Pas tous. Mais ceux qui étaient venus furent aussitôt expédiés dans l'autre pièce, où ils admirèrent le beau meuble que Charlie et Viviane venaient d'acheter pour les filles. Une bibliothèque dans sa partie supérieure et, en dessous, deux lits escamotables qui laissaient la place à deux bureaux escamotables. Les plateaux, soutenus par deux triangles, étaient légèrement inclinés de sorte que l'on ne pouvait jamais y poser un crayon sans qu'il roule et tombe par terre ; et si les livres et cahiers étaient recouverts de plastique, ils glissaient eux aussi sur la surface en formica.

*

Vita et Adèle étaient venus à pied de la rue Yehouda HaMaccabi, Adèle répétait qu'ils avaient mis exactement sept minutes et exhibait sa précieuse montre. Pendant ce temps à la cuisine, Viviane posa avec de grandes précautions six œufs dans une casserole pleine d'eau et alluma le feu moyen sur la gazinière blanche à trois feux. Voyant qu'elle avait d'abord rempli la casserole d'eau *puis* mis les œufs à l'intérieur, Charlie se fâcha en lui disant qu'il fallait faire le contraire.

"Je ne veux pas voir les enfants au salon, rien que les adultes", répétait Bruno quand un des enfants entrait dans la cuisine pendant que dans le séjour s'échangeaient des slogans d'adultes.

— Nous étions cosmopolites, disait Henriette en réponse à une discussion sans fin. Nous étions contre toute discrimination, pour la fraternité, la solidarité et contre le racisme. C'est pour ça qu'ils nous ont jetés du kibboutz.

— Des racistes, dit Bruno. Pourtant, nous continuons à croire que les êtres humains sont égaux.

— Seulement en théorie, le corrigea Lisette avec un ricanement, et chacun comprit l'hypocrisie à laquelle elle faisait allusion.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Odette qui voulait se mêler à la conversation, mais Lisette ne lui répondit pas.

Depuis qu'elle était professeur de français et d'anglais au lycée public Daleth, elle ne répondait pas à n'importe qui et ses idées tourbillonnaient comme une tornade dans sa tête. Dans la salle des professeurs, elle entendait des courants de pensée différents de ceux du kibboutz et des camarades d'Égypte, et comme tous les expulsés, elle avait un complexe : ne rien dire de l'expulsion, ou alors rarement et dans la plus stricte intimité.

L'accusation d'antisionisme dont le kibboutz les avait affublés était une trop grande infamie pour qu'elle fût connue à la banque ou dans la salle des professeurs du lycée Daleth. Que s'était-il passé, après tout ? se demandait Lisette. Vingt-trois camarades, le noyau dur d'un groupe de quatre-vingts Égyptiens, avaient voté "pour" au lieu de voter "contre" selon les "recommandations" du Kibboutz HaArtzi, le mouvement central, émanation de l'Hashomer Hatzair. Comment un tel vote qui n'exprimait qu'une opinion et n'avait aucune retombée sur la réalité pouvait-il sceller des destins ? Était-elle la seule à voir l'énorme absurdité de cette décision ?

Vita déposa une deuxième tournée d'amuse-bouches sur une assiette du service acheté par Viviane dans un magasin qui liquidait son stock à côté de son lieu de travail, siège social de la banque. Elle n'aimait pas le Colbo Shalom, un grand magasin tout proche. Les mêmes produits étaient vendus à moitié prix dans les rues voisines où elle flânait de magasin en magasin, à Herzl, Nahalat Binyamin, Gruzenberg, Ahad Ha'am, Lilienblum, elle se sentait heureuse et rentrait toujours à la maison chargée de sacs de courses.

La tour Shalom étroite et haute, qui pendant des années était la seule de la ville et au sujet de laquelle le journal *Davar* de l'organe travailliste avait écrit qu'elle était la tour de bureaux la plus moderne de tout le Proche-Orient, avait été construite à côté de l'immeuble où travaillait Viviane, dans la rue Ahuzat Bait ; et quand on sautait du haut de la tour, il n'y avait pas de

retour possible. Souvent, elle informait ses filles qu'Untel avait sauté ce jour-là de la tour Shalom, ou bien elle répondait aux provocations de la grande :

— Alors, quelqu'un a sauté de la tour Shalom aujourd'hui ?

— Non, pas aujourd'hui. Hier. Une femme de trente-sept ans.

*

Vita évita le regard de sa femme, car il savait qu'il avait trop rempli son assiette à son goût. Plus tard à la maison, il en paierait le prix, mais la nourriture était délicieuse, épicée et pimentée comme il aimait.

Il était devenu grand directeur à la banque Discount, avait grimpé les échelons mais le bonheur le fuyait. Ils avaient une fille unique de toute beauté mais, à l'âge de douze ans, on avait diagnostiqué chez elle un diabète d'adolescence qui l'avait rendue capricieuse. Elle mangeait ce qui était interdit et faisait avec son corps des expériences dangereuses.

Vita était assis à côté de son ami Bruno qui travaillait à la banque HaPoalim. Il aimait Bruno et, au fil des années, alors que la vie avait rendu Vita de plus en plus lucide et silencieux, il avait fait de Bruno en quelque sorte son porte-parole. Didier rigolait discrètement avec sa femme Nelly. Odette, la femme de Bruno, changeait de couleur de cheveux tous les trimestres, pourtant elle n'était plus coiffeuse mais agent immobilier, et Viviane pensait qu'elle avait une case en moins.

Odette essaya de demander à Charlie la recette d'un de ses plats, mais il fit semblant de ne pas l'entendre.

Vita mâchait à la hâte pour pouvoir goûter à tout avant la grande querelle inévitable avec sa femme, qui risquait de se poursuivre jusque tard dans la nuit et même le lendemain. On ne savait jamais. Ce qui ne l'empêchait pas de se jeter sur la cuisine de sa mère dans les plats de son frère.

Charlie demanda à Viviane d'emporter les concombres au sel coupés en rondelles sur la terrasse, mais il se mit très en colère parce qu'elle avait servi la *thina* avant les autres légumes au sel qu'il avait préparés comme sa mère le lui avait appris.

Dans l'autre pièce, l'ennui s'était abattu sur les enfants et la chambre ressemblait à Sodome et Gomorrhe. Les livres et les encyclopédies jonchaient le sol et le dessus des tables, les uns étaient plongés dans la lecture, les autres en faisaient à leur tête. Même le poirier sur le lit en s'appuyant sur le mur nord. À l'époque, les enfants étaient maigres et joyeux.

La voix de Bruno couvrait celle d'Henriette, mais on ne comprenait rien. Il y a des années au kibboutz, les Égyptiens rayonnaient d'enthousiasme et de joie de vivre. À présent, ils s'efforçaient de paraître satisfaits de leur sort. Un malaise profond s'empara de Charlie. Rien ne se passait comme il le fallait. Sa vie était en permanence un rocher de Sisyphe : le matin, il courait à son travail de comptable chez El Al, le soir il rentrait de son travail de comptable chez El Al, parfois il faisait des heures supplémentaires à cause de problèmes avec l'énorme ordinateur de la compagnie qui occupait toute une salle.

*

Au début des années cinquante, au kibboutz Ein Shemer, Charlie était presque un roi. Mis à part le gros trousseau de clés qui ouvraient tous les entrepôts du kibboutz, il avait accès aux écuries où il aimait prendre un cheval et le monter lentement et sûrement, pas sur la chaussée pour que l'animal ne glisse pas. Il se défilait des travaux pénibles – sauf les entrepôts, les écuries et parfois les travaux des champs qu'il aimait – et, à la place, il cuisinait des plats épicés pour le kibboutz, mais un jour à la suite d'une discussion enflammée entre Égyptiens et vieux Polonais, il fut décidé qu'il ferait une cuisine moins pimentée, et si les Égyptiens en avaient envie, ils n'avaient qu'à ajouter à leurs portions les épices que Charlie achetait à Oum el-Fahem.

Au kibboutz, ceux du noyau égyptien avaient la réputation de travailleurs de choc qui assumaient deux postes par jour, le matin et le soir. Les jeunes étaient sur les tracteurs D-2, D-4 et D-6, filles et garçons étaient à pied d'œuvre des heures durant, ils épandaient de l'engrais, moissonnaient,

trayaient, s'occupaient des poulaillers, du compost, et partaient hors du kibboutz creuser de nouvelles routes dans le nouveau pays. Un jour, Bruno s'était perdu dans le Néguev, sur un tracteur des travaux publics, il avait involontairement franchi la frontière avec l'Égypte, mais il fut aussitôt localisé et ramené au bercail.

Leur vie était pleine d'activités. Le soir, ceux du noyau égyptien participaient avec les autres membres du kibboutz à des débats qui s'achevaient par des votes. On votait pour un oui, pour un non. Des cris s'élevaient jusqu'aux tréfonds du ciel, des débats se poursuivaient jusque tard dans la nuit pour savoir si le mouvement des kibboutzim était le cœur du prolétariat, s'il était le noyau qui conduirait les ouvriers de la ville et de l'industrie vers la révolution socialiste en Israël, quand celle-ci adviendrait, si elle advenait.

Les Égyptiens devenaient de plus en plus des kibboutznik, et plus ils le devenaient, plus ils se mêlaient aux discussions stupides qui effritaient l'Hashomer Hatzair. Dans leur naïveté, ils prenaient trop au sérieux la liberté de penser et ne tenaient pas compte du fait qu'il était inconcevable qu'un groupe composé de membres d'une même ethnie puisse voter "pour" quand le kibboutz recevait l'ordre du mouvement central de voter "contre".

Après avoir remis en question la parole du mouvement central par leur vote, les Égyptiens en révolte furent écartés de la planification du travail. Vita, Bruno, Lisette et Lazare Guetta assiégèrent la porte du secrétariat du kibboutz et voulurent savoir ce que signifiait cette "pureté idéologique". Leur vote témoignait de leur liberté et de leur cosmopolitisme, et non de leur infidélité au kibboutz et au pays.

Mais rien n'y fit. Les anciens décidèrent : les Égyptiens soviétiques avaient péché par un écart à gauche, vers le "soleil des nations", par conséquent ils ne feraient plus partie de la planification du travail du kibboutz, et à bon entendeur salut.

Les Égyptiens comprirent l'allusion et se révoltèrent contre la décision. Lazare décréta une grève de la faim d'un jour entier. Peut-être se croyaient-ils sur la place Rouge, et les yeux de tous les ouvriers du monde tournés vers eux, mais le kibboutz les considérait comme des résistants soviétiques

antisionistes. C'était une révolte caractérisée qu'il fallait étouffer dans l'œuf sans tarder.

Bref, les anciens ne furent pas impressionnés par les Égyptiens. Ils créèrent une commission d'expulsion composée de deux membres : le responsable du jardinage, Michké, de deux mètres de haut, et l'homme des travaux des champs, Ignace, bien plus petit que l'autre. Quatre candidats à l'expulsion participèrent aux débats, déterminés à être forts et à se battre. Ils croyaient que le débat était encore possible, qu'ils pouvaient tenter de persuader les camarades de la commission qu'après tout, leur vote était dirigé contre l'impérialisme américain vers lequel le sionisme se laissait parfois entraîner, mais qu'eux-mêmes ne représentaient aucun danger ni pour le kibboutz ni pour le pays. Mieux encore, qu'ils étaient une force de travail vitale, ce qui était la raison même de leur départ d'Égypte : se consacrer au kibboutz.

Mais la commission d'expulsion n'avait pas été créée pour ne pas expulser. Elle se contenta d'un débat concret et efficace et arriva à une conclusion pragmatique sur la manière de les renvoyer du kibboutz. Conseillés par Maytek, qui était dans le secret, Michké et Ignace décidèrent que chaque expulsé recevrait un matelas, de la literie, quelques objets de leur chambre, et cent cinquante livres d'argent liquide. Ils avaient quitté l'Égypte avec plus que cela, mais les camarades du kibboutz avaient fouillé dans leurs affaires et s'étaient servis ici et là.

Yaacov Riftin, membre du kibboutz, était un homme de gauche qui avait entraîné les Égyptiens à sa suite, et lui-même s'était laissé entraîner par Moshé Sneh, le communiste prosoviétique dont, plus tard, des rues entières porteraient le nom, sans que ne fût jamais évoqué le fait qu'il transmettait des informations secrètes aux Soviétiques. Contrairement aux Égyptiens, Riftin ne fut pas expulsé d'Ein Shemer, mais réduit au silence.

L'expulsion, définie par Vita comme une bêtise grave, transforma les Égyptiens en citoyens dotés d'une conscience nouvelle. Nombre de ceux qui s'installèrent à Tel Aviv, ou même à Holon, réussirent à s'intégrer. D'autres devinrent des post-traumatisés. La tension de la vie dans la grande ville, le travail exigé d'eux pour joindre les deux bouts à la fin du mois

provoquèrent des tics sur leur corps, surtout au niveau du cou. Ils rejetaient la tête en arrière, la ramenaient à sa place en avant, toussaient du fond des poumons et crachaient, tout en secouant la tête involontairement comme pour dire *non*.

Non, ils ne sont pas les seigneurs du pays, et mieux vaut qu'ils se la bouclent et n'expriment leur avis que dans l'intimité – et pas en hébreu – sur les terrasses ensoleillées où la nuit tombe lentement.

TANTOURA

La fille unique répétait sans cesse : “Mes jours sont comptés, mes jours sont comptés.”

Elle avait des douleurs terribles dont elle était désormais délivrée, se dit la grande, debout devant le corps. Elle était entrée dans la chambre pour prendre le grand sac de la fille unique et ses affaires, elle regarda le visage de la cousine admirée et remarqua qu’elle avait encore sa queue de cheval. Elle la tira prudemment et se dit : Au diable, elle est morte, elle ne sent rien, elle tira encore plus fort mais toujours avec prudence. Elle traîna trop longtemps autour du corps de la fille unique, comme si elle était rue Mathitiahou-le-Grand-Prêtre dans les années soixante-dix, et non à l’hôpital Yihilov dans les années deux mille. La fille unique était étendue, morte. Il n’y avait plus rien à faire.

À l’hôpital, il est de coutume de laisser le corps dans la chambre pendant deux heures, le rideau tiré, puis un aide-soignant vient le chercher pour le conduire à la salle funéraire. Une heure et demie après la mort de la fille unique, son père Vita arriva au service de médecine interne avec un bouquet de fleurs pour sa fille. La grande et Amatsia, le mari de la fille unique, l’attendaient. Ils se précipitèrent vers lui pour l’empêcher d’entrer dans la chambre de sa fille. “Il est arrivé un malheur”, lui dirent-ils ensemble, “Que s’est-il passé ?” demanda-t-il, ils se turent et attendirent qu’il comprenne tout seul, et une fois qu’il eut compris, il dit : “Maintenant, elle va mourir.” Il parlait d’Adèle.

Mais Adèle ne mourut pas de sitôt. Elle se contenta de faire sans cesse des examens médicaux, à la recherche d’une maladie incurable qui expliquât pourquoi elle ressentait ce qu’elle ressentait. Elle multiplia les examens, accompagnée en taxi par Vita, fidèle à sa mission jusqu’à épuisement. Mais les résultats étaient bons. Elle était physiquement saine, déclarèrent les médecins, qui lui prescrivirent des cachets et encore des

cachets pour soigner la dépression, mais elle refusa de les prendre, se contentant d'un demi-Vaben contre l'angoisse et l'insomnie.

Toutes les trois semaines, en fin de matinée, Adèle et Vita allaient sur la tombe de leur fille, dans le grand cimetière municipal de Kiriat Shaoul. Ils avaient adopté un chauffeur de taxi qui les attendait tout près, pour le peu à parcourir entre les tombes serrées, et laissait le moteur tourner à cause de la clim. Ils venaient parler avec la fille unique, mais Vita ne parlait pas, il savait qu'il n'y avait personne à qui parler, quant à Adèle, elle s'obstinait à lui parler et à lui raconter les dernières nouvelles, les bonnes et les mauvaises, pour la tenir au courant. Vita était tendu ; si elle s'effondrait de chagrin, il appellerait aussitôt le chauffeur pour qu'il l'aide à la porter tout droit jusqu'à la voiture, puis à l'hôpital.

Comparé à sa femme et à sa fille, c'était toujours lui le plus pragmatique, et quand sa fille vivait encore et qu'elle traversait une période difficile, il lui disait : “*Yallah, yallah*, maintenant le Kilimandjaro !”, ou : “*Yallah, yallah*, maintenant l'Everest !”

Penchée sur la tombe, Adèle sanglotait. Vita ronchonnait et secouait la tête de part et d'autre. Puis il aidait sa femme à nettoyer la tombe et la houspillait pour des vétilles. L'angoisse trouait sa poitrine parce qu'il savait ce qui l'attendait à la maison. Des pleurs toute la journée jusqu'à ce qu'il mette fin à sa vie.

*

Un jour, environ sept ans avant sa mort, ce devait être l'an deux mille exactement, la fille unique de Vita et Adèle demanda à la grande fille de Charlie et Viviane si elle voulait l'accompagner à Tantoura. Vita et Adèle y séjournèrent avec Levona et Timna, les deux petites de la fille unique qui avait envie de voir ses enfants.

Quand la grande était encore adolescente, la fille unique s'arrangeait pour la faire entrer clandestinement dans les maisons de vacances ou de repos où elle séjournait, parce qu'elle savait que la grande n'en avait pas les moyens. Une fois, elle l'avait infiltrée dans un établissement avec plage privée à

Ashkélon, où étaient hospitalisés ceux qui suivaient un régime spécial, et une amie de la fille unique y avait même passé la nuit.

Il faut comprendre que la fille unique était le boute-en-train de la grande et une artère vitale qui la reliait à la vie. La grande avait beaucoup appris auprès de sa cousine. Des informations simples – elles avaient cinq ans d'écart –, mais aussi que l'on pouvait échapper à son destin, que c'était possible, à condition d'être désespérée et audacieuse.

Ce jour-là, la grande était vraiment excitée, comme personne ne lui avait jamais proposé d'aller à Tantoura, elle n'y était jamais allée.

Contrairement à leurs parents, les deux filles étaient blondes naturelles, sans doute des gènes de la génération précédente, une blondeur qui non seulement dissimulait leurs origines égyptiennes mais les avantageait par rapport aux filles ashkénazes de la classe qui, à l'école primaire comme au lycée, étaient plutôt châtain. Il y eut des périodes où elles furent quasiment comme des sœurs. Tous les vendredis, chez les parents de la fille unique et en compagnie de Vita, elles regardaient le film hebdomadaire en arabe sur l'unique chaîne de télévision et sans baisser le volume, parce que chez la grande et sous l'autorité de Viviane, il fallait baisser le son au maximum.

Dans les années soixante-dix, elles montaient bronzer chez la fille unique, sur le toit de l'immeuble de Yehouda HaMaccabi, après s'être oxygéné les cheveux pour qu'ils soient encore plus blonds. La fille unique savait ce qu'il fallait faire pour que la couleur paraisse naturelle, et excellait dans la composition d'un mélange d'eau oxygénée et d'une poudre bleue conseillée par le pharmacien.

La grande, qui avait la peau sur les os et un air anorexique, enviait la fille unique qui était belle, féminine, avec un corps superbe, et puis intelligente, drôle, espiègle et débordante de vie. Son diabète d'adolescente l'avait empêchée d'être enrôlée dans l'armée, mais elle avait comblé la dette patriotique en se liant d'amitié avec quelques-uns des nouveaux généraux nommés après les conclusions de la commission d'enquête sur la guerre de Kippour. La grande s'en était indignée au point d'en perdre encore du poids, mais personne d'autre que l'armée ne l'avait remarqué – on lui avait recommandé de prendre trois kilos si elle voulait se faire enrôler.

*

Pour se rendre à Tantoura, il fallait que la grande, désormais la plus énergique des deux, prenne sa voiture. Au fil des années, la fille unique était devenue très malade. Son diabète d'adolescente avait empiré à mesure que son adolescence s'éloignait. Apparemment, il est dans la nature de cette maladie de persister au-delà de l'adolescence dont elle empêche les symptômes de disparaître : il resta ainsi l'espièglerie, une joie de vivre inexplicable, la curiosité, l'esprit d'aventure, qui cohabitaient avec des douleurs terribles dans le corps et dans l'âme.

Elle avait des douleurs rhumatismales partout, où qu'on la touche. Des plaies qui ne cicatrisaient pas couvraient ses jambes. Ses yeux aussi étaient en mauvais état, mais elle voyait et pouvait lire.

Anorexique le jour, boulimique la nuit, la fille unique était maigre et faible, elle marchait en s'appuyant sur une canne, mais elle était toujours aussi belle, quoique d'une beauté différente de celle de son adolescence. Les traits de son visage étaient plus aigus et ses yeux bruns plus enfoncés.

De son côté, la grande avait pris du poids après ses accouchements et était en meilleure forme que du temps de son adolescence squelettique. Son sens de l'humour avait disparu au même rythme que le calcium de sa cousine. Cet échange de rôles entre elles lui convenait bien.

Elle demanda à la fille unique si la Ford Fiesta était confortable et elles attendirent qu'elle s'installe et se mette à son aise. Nadav, le jeune fils de la grande, était lui aussi du voyage. Il avait cinq ans à l'époque.

Tout en conduisant sur la route qui longeait le bord de mer, la grande essaya de faire rire sa cousine, mais la fille unique était d'humeur sombre. Elle avait mal, gémissait, se plaignait, criait. Par moments, la grande fermait son cœur pour ne pas provoquer d'accident. Son fils était attaché sur le siège arrière, elle lui expliqua que la cousine avait mal, qu'elle souffrait beaucoup, mais que bientôt elle prendrait un médicament et que les douleurs cesseraient. L'enfant demanda pourquoi il fallait attendre, la grande lui dit que le médicament était à Tantoura, chez les parents de la

cousine, et qu'elle faisait de son mieux pour arriver au plus vite. Elle lui parla de Levona et de Timna, les petites-cousines qui l'attendaient à Tantoura, la mer serait sûrement belle, et pendant tout ce temps, en arrière-plan, la fille unique criait : "Oh, mon Dieu, je n'en peux plus."

À Tantoura, la grande trouva une place de parking près de la mer et des bungalows. Elle ouvrit la portière à son fils qui s'élança aussitôt vers la mer, puis ouvrit la portière avant, prit la canne de la fille unique et l'aida à sortir de la voiture.

— Heureusement que nous avons pu nous garer tout près, dit la fille unique.

— Oui, heureusement, répéta la grande en lui tendant la canne.

La fille unique s'appuya dessus de tout son poids plume et se dirigea vers Adèle et Vita qui venaient à sa rencontre. Un instant après que les parents lui eurent repris leur fille, la grande regarda autour d'elle. Elle embrassa toute l'image et s'écria avec allégresse et nostalgie :

— Tantoura !

Toute sa vie, elle avait entendu parler de ce Tantoura où elle n'avait jamais eu la chance d'aller. Les amis de ses parents, ceux du kibboutz Ein Shemer, y venaient pour les fêtes et louaient un bungalow au bord de l'eau comme ils le faisaient dans leur enfance à Port Saïd ou au Liban, mais Charlie et Viviane n'avaient pas assez d'argent pour Tantoura en pension complète, ou peut-être ne se le permettaient-ils pas. Cette fois-ci, Vita et Adèle avaient loué non pas un bungalow, que l'on appelait là-bas un igloo, mais une chambre d'hôte climatisée.

Le sable de Tantoura était blanc, il n'était pas jaune et il n'y avait pas beaucoup de monde sur la plage. Ni dans l'eau. La mer paraissait propre et profonde au bout de quelques pas. Il n'y avait pas de digues ni de môle. Tout le monde était assis sur des chaises longues. Malgré l'opportunité d'un bonheur relatif – la mer, les enfants, le soleil –, il régnait une grande tristesse à Tantoura. Timna était dans l'eau et pleurait sans cesse. Impossible de la calmer. Chacun se levait et essayait à tour de rôle. Sa mère aussi, la fille unique, s'avança dans la mer jusqu'aux genoux en prenant le risque d'infecter ses plaies, elle supplia sa fille de cesser de pleurer, ou au

moins de sortir de l'eau pour qu'elle puisse tenter de la calmer. Mais l'enfant voulait y rester et pleurer, ce qui assombrit l'atmosphère et dressa tout le monde contre la petite. Qui eût imaginé qu'au même moment, elle était en train de couvrir une maladie chronique auto-immune et que c'était la raison pour laquelle elle pleurait dans la mer ?

À midi, on s'assit dans la pièce climatisée autour d'un repas servi par les cuisines du camp de vacances. Tout le monde mangea de bon appétit, sauf ceux qui avaient un régime spécial comme la fille unique, ou ceux qui étaient surveillés comme Vita dont aucune bouchée n'échappait à la vigilance d'Adèle, à vrai dire personne n'avait plus d'appétit au déjeuner de ce jour-là, sauf le petit Nadav que rien n'empêchait de manger.

Après le repas, la grande se retira pour dormir un peu, elle était angoissée par ce qui se passait. La fille unique aussi alla se reposer. Ses parents emmenèrent les enfants, non pas à la mer mais à l'aire de jeux, pour qu'ils s'amuse et les laissent papoter avec ceux de leurs amis du noyau égyptien encore vivants qui les avaient rejoints à Tantoura.

Aussitôt après la sieste et le réveil des deux cousines, un vent de folie s'empara de la grande qui voulut rentrer sans tarder à Tel Aviv. La fille unique se mit en colère, elle en avait l'exclusivité dans la famille, tant à cause de ses maladies que de son glorieux passé plein de folie. La grande pressa la fille unique, celle-ci lui dit de se calmer, mais la grande partit chercher son fils qui était avec ceux du noyau égyptien. Ils lui demandèrent pourquoi elle était pressée et ce qui l'attendait à Tel Aviv, et la grande leur asséna l'argument de choc que personne ne pouvait réfuter : "Je n'aime pas conduire de nuit."

La compagnie considéra l'argument comme légitime et catégorique. Une femme dit en français que si elle se souvenait bien, le regretté Charlie non plus n'aimait pas conduire de nuit.

La grande prit son fils par la main et revint dans le bungalow pour voir comment allait la fille unique. Celle-ci l'accusa d'être nerveuse et pressante, ses propres douleurs, sa propre nervosité lui suffisaient largement. Elles avaient décidé de rentrer à cinq heures, il n'était que quatre heures. Elles avaient encore toute une heure devant elles. La grande ne

pensait qu'à une chose : les bouchons qu'ils risquaient de rencontrer sur la route.

La fille unique lança un regard furibond à la grande. Elle explosait facilement, d'habitude, mais elle était si faible désormais.

Vingt minutes plus tard, une fille indienne se fraya un chemin vers la voiture. La grande marchait en tête, suivie de son fils, suivi de la fille unique qui trottnait avec sa canne.

La grande remarqua de loin la teinte rouge cuivrée de son pare-brise. Était-ce le reflet du crépuscule ? Pourtant le soleil n'était pas encore couché et on ne pouvait pas anticiper ses effets sur un plan optique. Et contrairement au soleil dans le ciel, celui qui se reflétait sur le pare-brise était d'un rouge brun. Elle regarda tour à tour la vitre et le soleil, s'étonna et essaya de faire appel aux lois de la physique. La vitre était transparente et le soleil encore neutre, alors pourquoi ce reflet plus fou que l'original ? Elle s'approcha de sa voiture comme si elle avait une vision, puis recula et dit à la fille unique :

— Regarde le reflet du soleil sur le pare-brise de ma voiture, il est plus rouge que le vrai soleil.

Et la fille unique dit :

— Ce n'est pas le reflet du soleil. On a badigeonné tes vitres. Tu ne vois pas où tu es garée ?

La grande vit alors que toutes les vitres des voitures, y compris les rétroviseurs, avaient été peintes en un brun doré en veillant à ne pas déborder sur la carrosserie et le plastique entourant les rétroviseurs.

Un membre du kibboutz passa près d'elle et lui dit sans s'arrêter :

— L'épicerie est encore ouverte, vas-y et achète de la térébenthine et beaucoup de coton. Tu es sur un parking exclusivement réservé aux membres du kibboutz.

— Mais il n'y a aucun panneau, dit la grande, ahurie, en inspectant son véhicule sous toutes les coutures.

— Il n'y a pas de panneau parce que c'est le parking des membres du kibboutz. Tu t'es garée à l'intérieur du kibboutz.

— Mais celui qui a fait ça...

— Tu aurais préféré qu'on te dégonfle tes pneus ? Regarde, on n'a pas touché à la carrosserie.

À l'épicerie, pendant qu'elle achetait de la térébenthine, on raconta à la grande qu'elle s'était garée à la place de la créatrice de bijoux qui était la fille d'un capitaine. Un jour, ce dernier avait surpris sur son bateau un passager clandestin nigérien et l'avait abandonné sur un canot en pleine mer.

La térébenthine de l'épicerie ne fut d'aucun secours, la fille unique commença à se sentir mal mais, comme d'habitude, elle avait oublié son insuline dans son réfrigérateur à Ramat Aviv. La grande courut chercher son oncle Vita qui trouva un jeune Arabe du village de Faradis, lequel fit le travail en un quart d'heure en se servant du tuyau d'arrosage du kibboutz, ce qui déplut aux autochtones qui passaient par là.

Pendant ce temps, la fille unique était de plus en plus faible. Son père paya l'Arabe du village voisin, et la grande, son fils et elle-même rentrèrent à la maison. Cette fois-là, la fille unique arriva à temps pour son insuline et tout se termina sans problème. Ensuite, dix années s'écoulèrent au cours desquelles elle faillit mourir plusieurs fois d'excès ou de carence d'insuline. À chaque fois, son mari la sauva d'une mort certaine, ce qui fit de lui un saint doté de pouvoirs surnaturels parce qu'il lui arrivait de rentrer à la maison à une heure inhabituelle, poussé par une force inconnue, et de la sauver *in extremis*.

Une nuit, à l'issue de ces dix années, assise seule dans sa cuisine, la fille unique mangea compulsivement des brownies. En sortant de la cuisine, les mains pleines de miettes de l'objet de sa convoitise, elle se trompa dans ses calculs et s'injecta trop d'insuline. Au petit matin, son mari entendit sa respiration bruyante et vit qu'elle avait perdu connaissance. Il appela une ambulance, les secouristes envahirent le bel appartement de Ramat Aviv et les deux filles, Levona et Timna, se réveillèrent, effrayées. On la conduisit en réanimation où elle passa trois semaines sous respiration artificielle. Tout le monde pensa qu'elle était perdue, quand soudain elle se réveilla et écrivit sur un papier : "Jeu de Paume", dont elle croyait qu'on y exposait encore les œuvres des impressionnistes. Durant quelques jours, elle se contenta

d'écrire, puis peu à peu la faculté d'émettre des sons lui revint, mais ce qui sortait n'était pas sa voix, c'était un son guttural à cause de tous les tuyaux qui avaient été introduits dans sa gorge pour la ventiler.

La dernière fois où elle fut hospitalisée – celle dont elle ne revint pas –, ce ne fut pas dans l'urgence, ni en ambulance. La fille unique appela la grande pour lui dire qu'ils se rendaient à l'hôpital parce qu'elle avait des douleurs rhumatismales à la jambe, et comme la grande l'avait priée d'être informée avant les autres, elle s'exécutait. Elle parlait d'une voix très enrouée, à fendre l'âme.

La fille unique était une femme de cœur. Comme la grande était toujours en compétition pour sa place qui lui paraissait toujours précaire au sein de la famille, la fille unique lui avait annoncé avant les autres qu'elle partait pour l'hôpital. Elles se retrouveraient *là-bas*.

On l'hospitalisa au service de médecine interne et on lui fit des piqûres d'antalgiques et des inhalations. La grande – que nous continuerons d'appeler ainsi malgré sa cinquantaine révolue parce qu'elle n'a pas encore réussi à se construire une identité hors de la famille, qu'elle se perçoit à travers le regard de sa mère et espère toujours être pleinement reconnue par elle –, cette personnalité dépendante appelée la grande rendait visite à la fille unique tous les matins et lui rapportait un café crème du kiosque d'en bas, la voyait se consumer et se disait : Qu'elle en finisse, qu'on l'emmène, elle souffre tellement, qu'on l'emmène et qu'on lui rende service. Elle avait des douleurs insupportables, la grande voulait lui injecter de la morphine et qu'après, l'infirmière vienne et achève le travail. La fille unique était encore enrouée et appelait la grande "mon cœur", ce qu'elle n'avait jamais fait. Il était clair que sa fin était proche.

Le jeudi, son taux de sucre monta, mais les infirmières dirent qu'elles le savaient, oui, elles le savaient, et elles ne lui donnèrent pas d'insuline. Pourquoi ne pas donner d'insuline à quelqu'un qui a plus de six cents unités de sucre ? Allez savoir. Son mari voulut lui injecter de l'insuline de leur propre réserve, mais une semaine plus tôt les infirmières l'avaient grondé en lui disant qu'il risquait de la tuer. Il n'était pas médecin, gare à lui si seulement il la touchait. La grande faisait des allers-retours entre les

infirmières et le médecin et leur répétait sans cesse que son taux de sucre était élevé et dangereux et que si on ne lui administrait pas de l'insuline, les dégâts seraient irréversibles. Mais elle savait qu'il valait mieux ne pas se battre pour la vie de la fille unique, et plutôt exploiter l'impuissance du système. C'est ainsi que le lendemain, le vendredi midi, le téléphone sonna dans l'appartement de la grande, et le mari de la fille unique lui dit : "C'est fini." La grande poussa des cris, et les voisins, effrayés, frappèrent à sa porte pour lui demander ce qui se passait.

L'ÉCOLE PRIMAIRE

Charlie et Viviane envoyèrent leurs deux filles à l'école primaire [A. D. Gordon](#)¹. C'était une école fréquentée par les enfants des travailleurs, on y étudiait jusqu'à treize heures, on déjeunait jusqu'à treize heures trente, et on faisait ses devoirs jusqu'à seize heures. Bref, les enfants étaient gardés un temps maximal dans le [ca dre scolaire](#)².

L'école était située dans la rue Lassalle, entre les rues Ben Yehouda et HaYarkon, très près de l'avenue Ben Gourion, qui s'appelait à l'époque avenue Keren Kayemet. À Ben Yehouda, à côté d'un magasin de tapis précieux, on pouvait acheter des boules de chewing-gum bleues vendues par une femme d'origine iranienne, comme les tapis.

Le repas de midi à l'école était entre moyen et médiocre. L'idéologie socialiste-sioniste brûlait comme une flamme aux pieds de l'école, mais elle comportait aussi une dimension juive avec d'étranges prières dont il était impossible de comprendre à qui elles étaient adressées. S'il n'y avait pas eu l'influence judéo-chrétienne de la maison, la grande se serait crue idolâtre.

En ces temps-là de la guerre froide, certains dans le pays avaient glissé plus à gauche que la gauche, et les parents des enfants de cette école pensaient dès cette époque que deux États pour deux peuples étaient une nécessité imposée par la réalité. En fait, c'était une position de *bon ton* dans l'école, mais elle avait son contrepoids dans un flot de chansons sur Eretz Israël braillées à tout moment libre et sous la houlette du professeur de musique, Méir Mor, qui jouait de l'accordéon et faisait régner la terreur parmi les élèves et sur lui-même aussi. Rien d'étonnant à cela : durant toute la Deuxième Guerre mondiale, il s'était caché dans un trou.

À cause de ce qu'il avait vécu, aucun enfant n'osait se révolter contre Méir Mor et chaque fois qu'il enfilait les bretelles de son accordéon, les quelque deux cents élèves de la section des grands, du CM1 jusqu'à la troisième, étaient obligés de chanter qu'ils le veulent ou non. Par exemple,

tous les jours à la cantine, avant le déjeuner ; et une heure entière chaque dimanche matin, pour bien commencer la semaine.

Cette forme d'organisation convenait à Viviane qui était une travailleuse. Charlie déjeunait à midi à la cantine de la compagnie aérienne, les filles déjeunaient à l'école et Viviane se contentait d'un sandwich distribué au travail à la pause du thé matinal. De sorte que le soir, il était inutile de mettre la table à la maison, le dîner était un repas léger pris devant la télévision. Et s'il y avait bien une chose que Viviane détestait, ainsi qu'une ou deux autres, c'était de mettre la table, ce qui impliquait du nettoyage supplémentaire, disait-elle.

Elle rentrait à trois heures et demie de son travail à la banque du centre-ville, épuisée, avec des maux de tête qui trahissaient des soucis du corps et de l'âme, et prenait aussitôt un cachet. Charlie qui, en son for intérieur, était un fellah ou un berger capable de se contenter d'une flûte et d'un livre, rentrait à la maison, transporté par un véhicule de la compagnie à cinq heures moins le quart tapantes. Pendant les trois quarts d'heure dont disposait Viviane entre le moment où le cachet agissait sur le mal de tête et le retour de Charlie, il fallait qu'elle range et astique l'appartement. Gare à elle si le temps lui avait fait défaut. L'homme ne comprenait pas qu'elle avait passé la journée à travailler à la banque. Alors elle frottait et astiquait de son mieux.

Jusqu'en CM2, la grande devait s'assurer que sa petite sœur rentrait bien à la maison. En sixième, alors qu'elle venait à peine d'être déchargée de cette mission, une nouvelle élève arriva dans sa classe, elle avait des cheveux longs épars et la grande devint son amie. La nouvelle était joyeuse et vive, et de temps en temps elle se cassait quelque chose, tantôt une jambe tantôt un bras, alors on prévenait sa mère qui avait elle aussi des cheveux longs épars. La nouvelle refusait de nouer ses cheveux même en cours de gym, ce qui entraînait des discussions interminables avec le prof, mais la question essentielle était les fractures des bras et des jambes. La nouvelle passait des semaines entières chez elle au lit, elle ratait les cours et la grande lui apportait les leçons, ce pour quoi la famille la considérait comme une amie merveilleuse et fidèle, un ange gardien, chose qui lui serait agréable pour le

restant de sa vie et servirait de remède à ses doutes sur son droit à l'existence.

En fait, la grande était née après la *vraie* grande, morte quelques heures après être née – c'est ce que racontait Viviane – parce qu'elle était trop petite. La grande avait entendu parler dans son enfance de cette autre grande et en avait déduit que son droit à l'existence était quelque peu problématique. Au fil des années, la morte devint "la première grande", quant à la seconde, on l'appelait simplement "la grande" et la petite s'appela une fois pour toutes "la petite".

La nouvelle aux cheveux longs était la plus jeune de sa famille. Ses cheveux et ceux de sa mère étaient bruns. Au-dessus d'elle, la moyenne avait des cheveux bruns de longueur moyenne, et l'aînée avait des cheveux bruns et courts. Les trois sœurs et la mère utilisaient l'après-shampooing à la mode, Kraüter, dont l'odeur les suivait partout et le grand flacon vert trônait dans les trois salles de bains de l'appartement.

Les trois sœurs adoraient le prénom de la grande à cause de sa simplicité. Elles-mêmes avaient des prénoms plus rares, plus cananéens, qui figuraient à peine une fois dans la Bible. La rareté de ces prénoms destinés à les singulariser et à les différencier entre elles avait plutôt pour effet de les rendre semblables. Les parents avaient sans doute consulté longtemps la concordance biblique avant de choisir le prénom de chacune.

Jusqu'à ce jour-là, la grande n'avait pas imaginé qu'une chose aussi simple que l'attribution d'un prénom à un enfant pût exiger un tel effort, et en plus ils la traitaient si bien là-bas. Comme individu, elle n'était pas habituée à un tel traitement, car elle se considérait comme un morceau de sa famille, morceau qu'il était difficile de séparer du tout. Mais voilà qu'un rapport individuel à la grande était possible, il était même possible dans le monde, à quelques rues de chez elle, dans la famille de la cheveux longs, usagère du Kraüter dans les grands flacons verts. Ces gens qui votaient pour la droite et étaient partisans du Grand Israël considéraient la grande comme un être à part entière – et non comme un manche à balai, sobriquet dont on la gratifiait souvent chez elle. C'était totalement inédit et troublant.

Ce fut chez eux aussi qu'on lui demanda pour la première fois si elle était de la famille du peintre Castil dont ils avaient un tableau dans leur salon. Malgré ses efforts, la grande ne ressentait rien, ni à l'égard du peintre ni à l'égard de sa peinture. Chez elle, à l'autre bout de Nordau, son père marmonna sous sa moustache, tout en découpant un oignon, que le peintre était un vague cousin et une fois, devant la famille de la cheveux longs réunie, la grande bredouilla quelque chose sur l'histoire de sa famille et constata la forte impression de ses mots sur le père – Yehoshua, un homme grand et mince qui aimait parler de ses études à Oxford, et dont on ne savait jamais qui, autour de la table, l'écoutait vraiment et qui se taisait.

La grande aimait de tout cœur la famille des trois sœurs aux prénoms bibliques rares. Elle aimait aussi la mère, une femme généreuse qui s'emballait vite à cause d'un taux de sucre instable, et le père, qui l'avait accueillie au sein de la famille comme une évidence. Elle aimait rester dans l'appartement de la rue HaYarkon, qui représentait à ses yeux le summum. Il était équipé d'une armoire qui servait de cloison entre le salon et la cuisine et s'ouvrait de part et d'autre : d'un côté, il contenait les couverts pour les invités, de l'autre, une cache de chocolats et de fruits secs. Tout y était le contraire d'un étouffoir, on frappait à la porte avant d'entrer dans une pièce.

Son séjour là-bas la libéra pour le restant de sa vie de la nécessité de s'élever dans l'échelle sociale. Ils appartenaient au traditionnel parti de droite, Hérouth, votaient pour Begin, et à cause du mot *hérouth*, qui signifie "liberté", la grande se sentait chez eux libre à un degré incommensurable. À commencer par l'espace ! Ils avaient un appartement immense, composé de deux appartements réunis. La grande n'avait jamais vu ça de sa vie. L'aînée des trois avait demandé une chambre mauve, on avait fait venir un décorateur. Elle apprit tant de choses auprès d'eux. Tout un repas sans pain. Une serviette en tissu pour chaque convive, pliée soigneusement sous le couvert de chacun, parfois le couvert était en argent, héritage des grands-parents, mais ce service lui paraissait moins beau que l'ordinaire qui étincelait parce qu'on le lavait dans un lave-vaisselle avec de la poudre de vaisselle suisse.

Un jour, elle fit une grosse gaffe ! La mère, qui avait un bon cœur mais une âme blessée et qui faisait son possible pour plaire à tous, lui tendit la main pour qu'elle lui donne son assiette et, croyant qu'elle voulait faire "tope là", la grande lui tapa dans la main.

Elle avait treize ans à l'époque.

Entre l'entrée et le plat, la mère allumait une cigarette, à table on parlait de Kafka et chacun participait à la conversation. On pouvait aussi faire venir une pédicure à la maison. Inutile d'aller jusqu'à l'école d'esthéticiennes de Holon.

L'hébreu parlé chez eux était autre, différent de celui enseigné à l'école, et d'une manière générale, autre chose bruissait là-bas sous la surface des choses. La maison était pleine de livres, mais des livres en hébreu, dont certains étaient récents ; par exemple, *Le Cirque des puces*, et d'autres titres dont elle n'avait jamais entendu parler. Gare si elle prononçait dans cette maison le nom de Staline, alors qu'ils avaient mis la cheveux longs dans une école où les maîtresses remplaçaient parfois le buste de Gordon, qui trônait à la cantine, par celui de Staline, même après la découverte des horreurs commises par lui. Ainsi des sympathisants du parti Hérouth envoyaient une fillette habituée à une nourriture raffinée dans une école qui servait des repas d'ouvriers. Mais comme l'école précédente ne lui convenait pas, on l'avait mise à Gordon, réputée pour son ouverture à toute sorte d'enfants, ce dont elle se vengeait en se cassant les pattes.

Le vaste appartement était géré par un employé qui s'appelait Rami. Un homme de grande taille qui s'était empêtré dans des dettes, en avait tiré la leçon et les avait remboursées. La grande et son amie l'apercevaient parfois en train de balayer les rues en ville, alors elles l'ignoraient, mais bavardaient avec lui de choses et d'autres à la maison. Quand elle le croisait dans la rue, la grande l'ignorait aussi, croyant que c'était ce qu'il fallait faire. Une seule fois, elle le rencontra rue Dizengoff et lui dit bonjour, mais il ne lui répondit pas.

La grande considérait les membres de cette famille comme des gens qui savaient vivre. Ils étaient passés du Hérouth aux Libéraux, ce qui n'avait fait qu'accroître leur liberté à ses yeux, car celle-ci était désormais

universelle. Aux repas, ils riaient de leurs propos respectifs et non aux dépens les uns des autres, l'un disait une chose et l'autre en riait comme si c'était une plaisanterie. Parfois aussi quelqu'un racontait une blague : "Écoutez ça..." disait-il, puis il parlait pendant de longues minutes et on l'écoutait sans l'interrompre.

Ils étaient propriétaires d'une fabrique de chocolat qui fournissait du chocolat à tartiner d'une certaine qualité à l'armée, et le même produit mais d'une qualité supérieure aux meilleures pâtisseries de la ville. Dans leur énorme réfrigérateur Westinghouse trônait toujours un grand gâteau couvert de crème envoyé par une pâtisserie. Parfois, il y avait deux voire trois gâteaux différents, prédécoupés. On servait trois parts à la grande, une de chaque gâteau, comme à son amie aux cheveux longs. Quand l'amie avait un bras ou une jambe cassés et qu'elle ne pouvait pas courir et se démener à sa guise, elle s'énervait, et la famille louait la patience de la grande qui passait des heures chez eux – tout pour ne pas rentrer chez elle. La grande ne savait pas qu'on pouvait ainsi encenser quelqu'un, surtout quelqu'un comme elle. Et tout cela était très facile, parce que la cheveu longs habitait la rue HaYarkon, presque au coin de l'avenue Nordau, face au parc de l'Indépendance au-delà duquel s'étendait la Méditerranée. Elles n'étaient séparées l'une de l'autre que par la belle avenue. La grande était très mince, plus mince que Twiggy, ses jambes étaient longues et elle marchait à grandes foulées. La distance était si courte, les arbres si élancés et beaux qu'ils tiraient son âme vers le haut, de sorte que le vide et l'ennui ne s'abattaient pas soudain sur elle. Elle parcourait ainsi des kilomètres en allers-retours le long de la belle avenue.

*

La cantine de l'école était un grand rectangle à l'extrémité duquel se dressait sur un socle de bois le buste – tête, cou, épaules – d'A.D. Gordon. Les tables longues et étroites formaient deux rangées, il n'y avait pas de chaises mais des bancs spartiates. Au milieu de la table trônait un récipient dans lequel on vidait les restes dont on ne voulait plus, avant de passer au

plat suivant dans la même assiette. L'idée de ce récipient surnommé *kolboïnik*, "vide-tout", s'inspirait de la culture alimentaire du kibboutz. De nos jours, ces bols n'existent plus, mais le mot a fini par désigner un homme à tout faire, ou bien quelqu'un qui occupe diverses fonctions à la demande.

Il y avait de l'ordre dans l'école. Avant que les enfants ne se rendent à la cantine, Tsvi le directeur frappait trois coups sur un gong pour annoncer qu'il était une heure moins cinq. D'où venait ce gong ? Était-ce vraiment un gong ancien importé de Chine ? Nul n'avait posé la question, nul ne le savait. Après les trois coups de gong, les enfants entraient dans la cantine, et après s'être assis sur les bancs de part et d'autre des longues tables, ils entonnaient un chant, accompagnés à l'accordéon par le professeur de musique, après quoi le directeur lisait de sa voix enrouée par la cigarette le journal de l'école qui s'appelait *Les Faits du jour*.

Pendant ces minutes, le silence régnait sur la cantine. Les enfants étaient disciplinés et Tsvi faisait la lecture sans tousser ni se racler la gorge.

Une journée par semaine était consacrée aux travaux manuels, car la doctrine de Gordon était en quelque sorte la préoccupation principale de l'école : travaille et étudie. Mais en fait, toutes sortes d'idéologies bizarres bruissaient dans l'air et il était difficile de déchiffrer les allusions des professeurs.

Le jour de travail manuel, la classe se divisait en trois groupes : un tiers apprenait la menuiserie ou la couture, sans distinction de sexe ; un tiers allait dans une ferme pour travailler la terre ; et un tiers apprenait l'économie domestique, c'est-à-dire les principaux aliments, leur importance et la cuisine. Ce jour de la semaine était considéré comme un jour de vacances, on n'avait pas de devoirs, sauf pour l'économie domestique où il fallait répondre par écrit à une question facile, par exemple quelles sont les protéines. Mais la plupart des élèves ne répondaient pas à la question et se laissaient entraîner par l'inaction généralisée.

Selon la rumeur, la prof d'économie domestique avait elle aussi vécu la Shoah et les enfants en avaient très peur. C'était une époque où le sentiment répandu était de craindre ceux qui avaient vécu la Shoah, parce qu'ils

étaient imprévisibles. La prof était dure, mais ce n'était pas une femme méchante. Cela se voyait aux punitions qu'elle distribuait. Quand les enfants disaient à la maison que la prof avait fait des stages à la Gestapo, les parents leur donnaient une fessée. Il y avait des familles où le mot Gestapo était interdit. Tout le monde respectait la prof d'économie domestique, il n'y avait aucun moyen de la critiquer. Et quand on se plaignait auprès de la prof principale, elle fermait les yeux comme s'il n'y avait rien à faire et qu'il fallait la subir après tout ce qu'elle avait subi.

*

Trente-cinq ans plus tard, la cheveux longs – qui durant toutes ces années avait gardé la même coiffure et la même chevelure brune abondante, sauf les pointes qu'elle faisait couper de temps en temps et quelques fils blancs – décida d'éloigner la grande du cercle de ses connaissances.

La décision ne surgit pas en elle du jour au lendemain. L'ultime incident à la suite duquel elle l'informa de sa décision fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

Durant plus de vingt ans, il y avait eu des hauts et des bas que l'une et l'autre supportaient en souvenir des temps heureux. Un jour, la cheveux longs invita la grande à un déjeuner, un samedi, auquel elle convia aussi des notables israéliens, quelques célébrités parmi lesquelles des calvitie à queue de cheval famélique, des coupes courtes à la mode jeune sur des cheveux grisonnants et raréfiés.

La cheveux longs n'avait jamais tenté ce genre d'expérience mondaine jusqu'à ce jour-là, ni mis en contact la grande avec les gens de son salon. Elles se rencontraient toujours entre quatre yeux et le dialogue se déroulait dans un respect commun pour la tradition, avec l'espoir que peut-être un miracle se produirait.

Au cours de ce déjeuner inédit, la grande ne fit pas la conversation et quand elle parla, ce fut pour dire des choses inappropriées, attitude qui trahissait une irresponsabilité mondaine et un exotisme exagéré. À la suite de ce déjeuner, la cheveux longs décida de l'écarter et c'est ce qu'elle fit.

Mais elle ne le dit à son ancienne amie que dans l'après-coup, quand quelques mois plus tard elle lui énuméra ses griefs : au cours du déjeuner de cette belle journée, la grande ne s'était pas coulée avec aisance dans la conversation autour de la table, elle n'avait pas apprécié comme tout le monde l'agneau de chez le boucher Hinawi, ni l'histoire racontée par son mari – le mari de la cheveux longs – sur le prix très bas qu'il avait réussi à payer la viande, elle ne s'était pas extasiée devant le fruit qu'il avait déniché chez un Arabe pour un prix dérisoire, ou étaient-ce des châtaignes, dans la troisième rue après le marché aux puces de Jaffa. Pendant que son mari racontait ses aventures à Jaffa, la grande s'était levée et approchée de la bibliothèque aménagée dans le mur, elle avait pris un livre d'Oscar Wilde qu'elle n'avait même pas lu mais à peine feuilleté et, voyant que tout le monde était choqué, elle avait aussitôt refermé le livre et écouté le mari, mais le mal était fait.

*

À un des cours d'économie domestique, la grande et la cheveux longs étaient assises côte à côte comme les meilleures amies du monde. Ce jour-là, l'amie n'avait rien de cassé, ses membres étaient intacts. La prof d'économie domestique faisait les cent pas dans la classe à la recherche d'une victime, c'est ainsi qu'elle repéra la grande, se pencha sur son cahier et le feuilleta pour voir si elle avait répondu à la question : "Quelles sont les protéines ?" Non, elle n'y avait pas répondu. Au-dessous de la question que la grande avait notée au cours précédent et souligné de rouge, la page était vide. La prof d'économie domestique s'était penchée encore plus bas, ses lunettes avaient glissé sur la bosse de son nez, le bout du nez avait presque touché le cahier de la grande et, de cette hauteur-là – l'une assise et l'autre debout étaient à présent à la même hauteur – la prof l'avait regardée, puis s'était redressée :

— Tu avais beaucoup de devoirrrs pour aujourd'hui ?

La question était rhétorique et son *r* roulait comme d'habitude à cause de son pays d'origine. Et comme d'habitude, loin de se contenter d'une fois, la

prof d'économie domestique s'était dirigée vers le tableau et, en route, avait demandé à une autre élève : "Tu avais beaucoup de devoirrrs pour aujourd'hui ?" Puis s'avançant dans un autre passage entre les tables, elle avait demandé à toute la classe : "Vous aviez beaucoup de devoirrrs pour aujourd'hui ?" Un gloussement avait parcouru la classe, la cheveux longs avait secoué la tête et tout en poursuivant sa marche, la prof avait vérifié la fermeture Éclair de sa robe, c'est alors qu'un long cri aigu l'avait figée sur place.

Les cheveux de la cheveux longs s'étaient pris dans la fermeture Éclair de la prof. C'était une fermeture grossière et têtue, de celles que l'on cousait à la maison et qui n'existent plus aujourd'hui. Même la prof de couture et de broderie appelée au secours avait échoué à décoincer les cheveux de la cheveux longs. Impossible de décrire les cris de détresse de l'enfant et ses protestations devant ses camarades qui essayaient vainement de la calmer. Il ne resta plus qu'à appeler le directeur pour qu'il prévienne la mère de la cheveux longs.

La mère proposa de couper un bout de la fermeture et de la robe, puis d'aller avec sa fille chez un spécialiste qui décoincerait délicatement la chevelure, mais la prof d'économie domestique en colère dit qu'il n'arriverait rien si on coupait une mèche des cheveux à cette enfant gâtée. Ça repousserait ! Ça repartirait ! C'était le pays des juifs, ici ! En entendant ces mots, la cheveux longs poussa des hurlements. Sa mère lui dit : "Ne t'en fais pas, ne t'en fais pas" et elle proposa à la prof dix robes à la place de celle qu'elle portait, mais la prof était aussi têtue que l'élève.

"Je lui ai dit de se les faire couper court, dit la mère. Et de les laisser pousser au lycée. On les laisse pousser au lycée. Moi, je les ai laissés pousser au lycée. En primaire, on ne les laisse pas pousser. Regardez", et elle montra la chevelure blonde, bouclée et pas vraiment courte de la grande : "Ses parents le savent. Ils sont originaires d'Égypte, mais ils parlent le français à la maison. Les Égyptiens c'est autre chose que tout le reste des Orientaux."

L'amitié entre les deux se poursuivait pendant des années, mais loin des parents elle finit par se défaire et prendre fin au cours de ce fameux déjeuner du samedi. La cheveux longs semblait avoir invité la grande pour qu'elle fasse la conversation avec la même liberté qu'autour de la table de leur enfance, mais cette dernière était restée muette. Elle n'avait pas pu. La conversation était anémique et tournait autour de fanfaronnades diverses. Un des convives avait avoué qu'il prenait du Viagra même s'il n'en avait pas vraiment besoin, mais que sa vie sexuelle s'en trouvait améliorée et par ricochet, toute sa vie en général. Un autre avait ajouté que lui aussi prenait du Viagra exactement pour la même raison. Les femmes avaient révélé en riant leurs secrets d'alcôve. Les hommes étaient satisfaits du parler libre de leurs épouses. La cheveux longs avait dardé sur la grande un œil assassin et furieux. En tant qu'hôtesse, sa maîtrise de la situation était ébranlée. Ses filles adolescentes étaient à table avec les invités et écoutaient la conversation. Son ancienne amie faisait la grimace en découvrant que des gens qui achètent de la viande chez Hinawi à Jaffa ont aussi une vie sexuelle régulière, et la cheveux longs lui avait lancé un regard hostile.

La prof de couture et de broderie finit par dégager la chevelure coincée dans la fermeture Éclair d'où ne dépassaient plus que quelques rares cheveux.

On poussa un soupir de soulagement, sauf la grande qui avait envie que quelque chose fût coupé ce jour-là : la robe ou les cheveux. Lorsque le cours d'économie domestique reprit (la cheveux longs avait été ramenée chez elle) et que la prof revint aux protéines, l'ennui et la déception de la routine qui avait repris le dessus s'abattirent sur la grande. La prof inscrivit les devoirs au tableau : énumérer les graisses principales, et dans deux semaines, interrogation sur les aliments de base.

¹ A. D. Gordon (1856-1922), un des fondateurs du mouvement ouvrier et du retour au travail de la terre. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

² Dans le système scolaire israélien, on n'étudie pas dans l'après-midi. Garder les enfants à l'école est une mesure exceptionnelle.

RÉVOLUTION

On sentait dans l'air la révolution proche. Les ouvriers de l'or blanc – le coton – entamèrent de grandes grèves et les travailleurs égyptiens en avaient assez eux aussi. Des manifestations éclatèrent, étouffées d'une main de fer, les meneurs de grèves et les manifestants furent emprisonnés et torturés.

Quant aux fellahs qui vivaient dans des masures de boue, ils étaient les seuls à répéter *maktoub, maktoub*, c'est le destin, et n'imaginaient pas qu'il pût exister sur terre une autre forme de vie, moins épuisante, moins prévisible. Ils continuaient à boire l'eau du Nil dans les canaux malgré la bilharziose, les enfants attrapaient le trachome, et les adultes des maladies des reins dont ils mouraient jeunes.

Les visites des adolescents de l'Hashomer du Caire chez les fellahs du Nil étaient censées les former à la vie de kibboutz. C'est là que, pour la première fois, ils furent en contact avec le labour, le fumage, les semailles et la culture de légumes. Les moniteurs venus d'Israël leur avaient bien dit qu'au kibboutz, tout était différent, mais les dirigeants du mouvement sioniste ouvrier tenaient à ce que les jeunes juifs égyptiens emmènent avec eux "quelque chose de chez eux".

Vita Castil était bouleversé par ces visites qui firent mûrir en lui d'autres visions des choses, pas forcément agricoles. Il avait du mal à croire que les fellahs vivaient ainsi. Sans toilettes ni électricité, ni eau courante. Au cours de ces visites, une douleur profonde envahissait Vita.

Il ressentait intimement la signification de l'écart entre pauvres et riches, la corruption, l'injustice, l'aliénation et la lutte des classes dont parlait Karl Marx. Comme Égyptien, il avait commencé à participer aux manifestations violentes contre le régime royaliste de Farouk et, comme sioniste, il exfiltrait des juifs hors d'Égypte. Deux activités qui mettaient sa vie en danger.

Parmi les jeunes militants de l'Hashomer, ils n'étaient pas nombreux à participer aux manifestations contre le roi Farouk. Vita se distinguait parmi eux, et parfois il entraînait aussi son frère Charlie et son ami proche, Bruno. Mais comme il était surtout responsable, il renvoyait son frère à la maison dès qu'il sentait le danger, ou bien semait son ami Bruno et continuait son chemin avec une marée humaine qui se dirigeait vers la place Ismailia (aujourd'hui, la place Tahrir), où avaient lieu les affrontements avec la police et l'armée.

Un jour, une manifestation importante partit de l'université du Caire, se transforma en un torrent humain et se déversa sur la place Ismailia. Vita avait les poches pleines de billes de tailles diverses qu'il sema derrière lui en prenant la fuite devant les policiers. Ces derniers et surtout la police montée glissèrent dessus.

Il prit la fuite par le pont Abbas qui enjambait le Nil et s'ouvrait par le milieu pour laisser passer les navires. Au moment où il franchissait le pont avec quelques centaines d'autres manifestants, la police fit lever le pont, plusieurs manifestants glissèrent sur la pente et tombèrent entre les mains de la police et de l'armée qui les attendaient plus bas et les frappèrent à mort avec leurs matraques. D'autres restèrent suspendus aux deux tronçons à demi levés, l'armée leur tira dessus, en atteignant certains qui tombèrent à l'eau. Ils furent des centaines à être touchés, à tomber ou à se noyer. D'autres manifestants nagèrent vers le milieu du fleuve pour sauver ceux qui se noyaient.

Vita s'accrocha à la barre rouillée du parapet du pont et se balança dans les airs. Il n'eut plus de force dans les mains et il ne lui resta plus qu'à sauter d'une hauteur qu'il estima d'une vingtaine de mètres. Le pont était à présent presque perpendiculaire au Nil. Au-dessus et au-dessous, des gens se jetaient à l'eau. Quelques malins faisaient des plongeurs olympiques, inconscients du massacre qui les attendait.

Vita évalua qu'un saut d'une telle hauteur dans l'eau équivalait à une chute sur une surface en béton. Il vit au-dessous de lui des barques qui ramassaient les gens tombés dans le Nil.

Maktoub, se dit-il, advienne que pourra, et il lâcha prise.

La chute fut brève mais violente et inoubliable. Sa tête partit en arrière, comme prête à se détacher du corps, son cou et ses épaules se propulsèrent en avant tandis qu'il essayait de se protéger la nuque avec les mains et que ses membres partaient dans tous les sens. Il tenta de préserver un centre de gravité mais la nature soumet à une même loi la chute d'une pierre ou d'un humain.

Une fois dans l'eau, il reprit conscience et nagea vers la surface, les yeux ouverts dans un liquide trouble qui faisait des bulles. Des algues se collaient à lui, il luttait pour ne pas avaler de l'eau. Lorsqu'il atteignit la surface et reprit son souffle, il vit un manifestant nager vers lui. C'était un jeune Égyptien qui lui fit signe de nager vers une petite embarcation. Un projectile qui l'avait raté flottait à la surface. Vita n'était pas un bon nageur mais il fit ce que l'Égyptien lui indiquait. Ce dernier se retourna vers Vita dont les bras battaient l'eau épaisse du Nil et lui cria : "*Yallah, yallah, Kilimandjaro !*"

Après s'être hissé dans la barque avec l'autre jeune et avoir attendu quelques manifestants qui nageaient vers eux, Vita aperçut les cadavres qui flottaient à la surface de l'eau. Le désespoir s'empara de lui. Être resté en vie après avoir sauté ne le réjouissait plus. Mais voyant son découragement, le jeune Égyptien s'écria de nouveau : "*Yallah, yallah, Kilimandjaro !*"

Ce cri devint son credo, qu'il enrichit par des souvenirs de ses cours de géographie. À l'école primaire Katawi Pacha, Vita était un élève assoiffé de savoir, particulièrement intéressé par l'histoire et la géographie. Plus tard, au lycée commercial, son professeur d'histoire, M. Habib, lui obtint un accès libre à la bibliothèque et lui conseilla des livres. Vita y passait des heures, emportait des livres à la maison et une fois, M. Habib lui prêta pour quelques jours une mappemonde que Vita mémorisa sur le bout des doigts.

C'est ainsi qu'il s'équipa d'un viatique : à sa droite, le Kilimandjaro, l'Everest, le Mont-Blanc, l'Ojos del Salado et l'Aconcagua, et à sa gauche, *maktoub*.

À la fin de sa vie, en médecine interne, on lui demanda comment il s'appelait et il répondit soudain : "David", qui était le prénom de son père. Il était parfaitement lucide et il répéta : "Inscrivez, David. Je m'appelle David Castil."

Sur sa carte d'identité, il s'appelait Émile, c'était son prénom sur les faux papiers avec lesquels il avait quitté l'Égypte. Mais il n'aimait pas ce prénom, même si les gens de la banque Discount où il avait fini par atterrir étaient séduits par l'arôme de ce nom, "Émile", qui figura même après sa mort sur le fairepart publié par la direction. Mais sur son avis de décès, il s'appelait Victor, d'où était issu Vita selon sa femme, Adèle.

Au cimetière de Kiriath Shaoul, ce fut la grande qui lut l'éloge funèbre de son oncle, imprimé sur une feuille orange. Puis ce fut le tour de la sœur de la grande, la petite, qui dit des choses merveilleuses sur sa mèche blanche, sa moustache, son bon sourire, et le sentiment de sécurité qu'il inspirait autour de lui.

Ensuite Tsvi Tirosh, le meilleur ami et le confident de Vita, le noyau dur du groupe égyptien, monta sur l'estrade. Il s'adressa à la jeune génération et leur raconta la sagesse de Vita, son intelligence vive, le combattant de la justice en Égypte, le militant de l'Hashomer qui mit sa vie en danger pour aider les juifs d'Égypte à fuir avec de faux passeports. C'était après la création de l'État, Vita ne les dirigea pas forcément vers Israël mais vers la France, le Canada ou l'Argentine, parce qu'il était en désaccord avec la sélection des candidats à l'immigration, une mission que l'Hashomer avait confiée au Dr Marzouk, le même Marzouk dont la mère avait été la nourrice de Nasser qui le condamnerait à mort en 1955. Le docteur procédait à un examen médical de chaque candidat et seuls les plus sains, ceux qui étaient aptes à supporter des travaux physiques pénibles, étaient envoyés en Israël ; les autres attendaient en Égypte.

Le discours de Tsvi Tirosh adressé à la jeune génération était d'autant plus émouvant qu'il y avait à peine trois à cinq spécimens de la "jeune génération". Il leur demanda de ne pas oublier l'action et le courage de Vita qui avait participé aux manifestations contre le régime corrompu d'Égypte et organisé l'émigration de dizaines de milliers de juifs aux quatre coins du

monde dans le cadre de l'Hashomer dont il était le militant le plus audacieux. C'était aussi un homme de terrain. Il allait frapper aux portes du quartier juif, Harat el-Yahoud, persuadait les parents de lui confier leurs enfants et leur obtenait de faux passeports. Puis il les accompagnait jusqu'aux bateaux sous la barbe des policiers égyptiens !

Il évoqua aussi la grande force morale de Vita, entamée par la mort de sa fille unique quatre ans avant sa propre mort. La fille unique avait passé les vingt-cinq dernières années de sa vie à fréquenter les hôpitaux, raconta-t-il, et tout au long de ces entrées, sorties, examens pénibles, douleurs insupportables et divers obstacles à surmonter, Vita lui avait répété : "Yallah, yallah, Kilimandjaro ! Yallah, yallah, Everest !" et c'est ainsi qu'il avait prolongé sa vie d'au moins dix ans. Parfois aussi, c'est lui-même qu'il stimulait du vivant de sa fille : "Yallah, yallah, Mont-Blanc ! Yallah, yallah, Ojos del Salado ! Yallah, yallah, Aconcagua !", et après avoir épuisé la liste des montagnes imposantes, il recommençait du début.

Tirosh oublia de dire qu'entre une montagne et la suivante, Vita répétait à sa fille et à lui-même : [*Pacensia*](#)¹. Chaque fois qu'une chose absurde ou une difficulté terrifiante se dressaient sur son chemin, il disait *Pacensia*, ou bien il en riait, tant la difficulté était terrifiante.

Après la mort de sa fille, il n'y eut plus de Kilimandjaro et à sa femme, Adèle, qui était effondrée, il répéta plusieurs fois : *Maktoub*. Mais Adèle ne se laissa pas convaincre et continua de parler à sa fille unique comme si elle était vivante, ce que Vita avait beaucoup de mal à supporter parce qu'il ne croyait pas à la communication avec les fantômes. Durant les quatre ans entre la mort de sa fille et la sienne, il se dit très souvent *Pacensia*.

Il fut enterré non loin d'elle, le dernier des cinq frères.

¹ À la manière judéo-espagnole, et non *paciencia* comme en espagnol.

L'ANNÉE DU COCHON

Nous avons tous étudié l'expulsion d'Espagne ou du moins en avons entendu parler. En 1492, la couronne d'Espagne décida une fois pour toutes de faire la distinction entre juifs et *conversos* (qui sont les marranes dont elle s'occuperait aussi ultérieurement). De même, elle fit la distinction entre les musulmans et leurs marranes, les *moriscos*.

À coup de nombreux livres, les auteurs se surpassèrent dans le récit du grand malheur qui frappa les juifs au xv^e siècle : l'expulsion d'Espagne, puis celle du Portugal. Des centaines de pages furent consacrées aux marranes qui dissimulèrent leur judaïsme et furent autorisés à rester dans leurs pays mais n'échappèrent pas à l'Inquisition qui les poursuivait. D'autres écrits furent consacrés à la description détaillée des tribulations et mésaventures des expulsés, à leur détresse et à leur héroïsme. Ces livres-là retracent l'itinéraire de leurs errances et leurs tentatives heureuses et malheureuses de s'installer ailleurs.

Mais difficile de croire que quiconque ait pu avoir sur l'époque un point de vue aussi original que celui de Jonathan Tsadiq de l'université de Berkeley.

Dans un article diffusé sur Internet pendant la première décennie du troisième millénaire, Tsadiq explique et prouve que l'année 1492 était en Espagne celle du *cochon*. Il ne donne pas la date de l'année du cochon dans d'autres royaumes, ni les dates en Espagne et ailleurs de l'année du renard, de l'ourson ou du hibou. Sa constatation concerne uniquement le cochon et l'Espagne de cette année-là.

À partir de la décennie incluant 1492 – écrit Tsadiq de l'université de Berkeley –, l'Espagne vomit les deux grands ennemis du cochon qu'elle abritait dans ses entrailles : les juifs et les musulmans.

De fait, Tsadiq a vu juste, mais quelle pensée tortueuse.

Rappelons-nous que lorsque l'Espagne était musulmane, le cochon ibérique poilu et brun foncé suscitait une telle horreur qu'il était voué à l'extermination. Son élevage était interdit et il n'était consommé que dans de rares monastères oubliés de Dieu.

L'érudit d'Amérique du Nord verse une autre pièce au dossier : l'année où les juifs sont chassés d'Espagne, Christophe Colomb entame son voyage qui le conduira en Amérique. Et qu'emporte-t-il avec lui ? Huit cochons ibériques qu'il dépose sur le nouveau continent. Le sort de ces cochons qui se multiplièrent dans toute l'Amérique, avec la découverte concomitante du piment rouge et fumé qui permit l'invention du chorizo, fut de se transformer en viande de porc nourrissante et bon marché et de finir dans l'assiette des classes pauvres.

Les faits suivants se produisirent la même année ou un an plus tard, ou tout au plus deux ans plus tard. Les sept frères Castil réussirent à survivre à l'expulsion d'Espagne et finirent par atteindre les rives de Gaza, mais en fait ils étaient huit et l'histoire du huitième frère qui sera rapportée ici est, à tort ou à raison, passée sous silence par la tradition familiale.

À l'époque, la famille Castil habitait, dans sa grande majorité, la petite ville de Torre de Mormojón en Castille, ou Cashtala selon certains historiens arabes. Le fils aîné, Youda, possédait une savonnerie prospère et fabriquait du savon à base de lavande. Autour et à proximité de cette savonnerie fondée par son père prospéraient aussi les sept frères et leurs familles, dont une partie cultivait les vastes champs à la floraison mauve inlassable. Les autres possédaient des troupeaux qu'ils faisaient paître, en particulier des moutons mérinos. Leurs épouses s'occupaient du cardage de la laine ou de tissage.

Aussitôt après que le roi Ferdinand II et la reine Isabelle la Catholique eurent décrété que les juifs devaient se convertir au catholicisme ou quitter la Castille et l'Aragon dans les quatre mois suivants, Youda, l'aîné des fils, dépêcha sa fille Esther en expédition urgente, secrète et nocturne, pour réunir et informer la famille. C'était par une nuit froide. La famille arriva des quatre coins de Torre de Mormojón, leur haleine était visible un instant, puis disparaissait.

Il vint une quarantaine de personnes. Des gens qui allaient les uns chez les autres les samedis et jours de fête, se rendaient des visites de condoléances, mais n'avaient jamais tenu de réunion urgente et secrète. Youda parla d'une voix lente et brisée, il dit qu'il voyait ce qui les attendait, qu'il ne croyait pas que Don Isaac Abravanel, le ministre des Finances de Ferdinand et d'Isabelle, avait le pouvoir de persuader les souverains d'annuler le décret funeste, que dans le meilleur des cas, il pourrait obtenir un délai supplémentaire, mais à quoi bon retarder l'issue inéluctable ?

Quand il arriva à la réunion, sa décision était prise : il fallait partir immédiatement, sans perdre le peu de temps qui leur était imparti. Ils devaient prendre la fuite avant que tous les juifs ne se précipitent aux portes de sortie et que dans l'effroi et la bousculade, on ne sache plus par où commencer. Les frères admirèrent que si leur aîné, fier de ses réussites dans la savonnerie familiale dirigée par lui, et tant attaché à Torre de Mormojón et aux champs de lavandes mauves, avait décidé qu'il fallait partir, il n'y avait pas à hésiter. Et il va de soi qu'aucun des frères Castil ni leur famille n'envisagea un seul instant la conversion.

Youda leur donna vingt jours pour se préparer et décida avec leur rabbin, Rabbi Isaac Aboab, que ce dernier les suivrait avec bon nombre de ses fidèles.

Les Castil devaient fuir au Portugal voisin et s'installer parmi les juifs. Au début, ils y habiteraient sans faire de bruit, puis ils essaieraient d'acheter des champs pour recréer leur fabrique de savons à la lavande. Plus vite ils partiraient, mieux ils vendraient leurs biens, emportant avec eux tissus et pièces d'or en guise de viatique.

Il fut décidé que Sarah, épouse de Youda, leur coudrait à tous des pochettes à glisser tout contre le corps, y compris pour les bébés – celles-ci auraient un motif de poussin brodé dessus, afin que l'on sût, se dit Sarah, qu'ils venaient d'une maison prospère où ils étaient aimés.

Elle sentait que dès l'instant où ils quitteraient Torre de Mormojón, nul ne savait ce qu'il leur arriverait. Aussi agit-elle avec sagesse et prévoyance. Et finalement, ce furent ces bébés-là que l'on plaça dans de bonnes familles. Quant aux adultes, il arriva plus d'une fois qu'un Castil vide une

de ces pochettes cousues par Sarah pour un autre Castil, une minute après que ce dernier avait rendu l'âme.

Les Castil partirent donc avec tout ce qui pouvait être emporté, d'abord en direction du nord, puis de l'ouest, vers le Portugal. Ils se joignirent à d'autres groupes de juifs qui pensaient que le Portugal était une solution. Mais ils découvrirent très vite leur naïveté et comprirent que l'idée de se mêler à la communauté juive du Portugal était une amère illusion. Les Portugais avaient leurs propres juifs et n'avaient point besoin d'autres "visages renfrognés". Les Castil en fuite furent surpris par leur mépris. Ces gens-là n'avaient pas compris que les nouveaux arrivants n'étaient pas des va-nu-pieds mais des juifs honorables et que l'un d'entre eux avait même dans sa besace l'expertise en fabrication de pains de savon, parmi les meilleurs de la presqu'île ibérique.

Ils virent en eux un appendice, des réfugiés relégués qu'il fallait isoler dans des camps où les conditions de vie étaient rudimentaires. Nombre d'entre eux moururent de maladies épidémiques, parmi lesquels le rabbin Aboab. Sarah aussi faillit mourir dans le camp de réfugiés, mais elle survécut. Tout comme son mari et ses trois enfants, qui furent malades et guérirent : Nissim et Nathan les jumeaux, et Esther, leur aînée.

Au bout de quelques jours, les autorités portugaises cédèrent à la pression des habitants et firent monter les réfugiés survivants dans vingt-cinq vaisseaux qui les conduisirent le plus loin possible de leurs côtes.

Les chroniques relatent des histoires effroyables. Certains vaisseaux étaient menés par des capitaines cruels qui débarquèrent les juifs sur des terres arides d'Afrique du Nord ou sur des îles lointaines de la Méditerranée, sans céder à leurs supplications de les reprendre à bord. Femmes et enfants furent enlevés, dispersés et vendus comme servantes ou esclaves.

La ville de Malaga accueillit, après mille tribulations, un vaisseau plein de juifs squelettiques. Parmi eux se trouvait la famille de Youda et Sarah. Bien entendu, les juifs ne purent débarquer sur le rivage qu'à condition de se convertir. Jour après jour, le prêtre montait à bord et demandait aux passagers s'ils étaient prêts à se signer. C'était un cauchemar interminable.

Quiconque avait faim, souffrait et disait non-non-non finissait par dire oui. Le capitaine du vaisseau fit à Youda et à Sarah une proposition qu'ils ne pouvaient pas refuser : qu'ils lui vendent leur fille Esther en échange d'une somme raisonnable, ni trop ni trop peu. La proposition était un moindre mal, car elle ne concernait pas les jumeaux, Nissim et Nathan. Leur désespoir fut grand mais ils acceptèrent, encouragés en cela par Esther elle-même qui s'en alla vers son destin sans faire de bruit. Très vite, elle fut revendue à un meilleur prix parce qu'elle était belle et en bonne santé.

Après s'être séparée de sa fille, Sarah vit sa chevelure blanchir en une nuit et, au matin, de profondes rides de chagrin labouraient son visage. Youda lui dit que leur fille était une sainte et qu'elle s'était sacrifiée pour la famille, un acte qui équivalait à mourir pour sanctifier le Nom de Dieu, mais Sarah n'y trouva aucune consolation.

Un jour plus tard, les deux parents et les jumeaux finirent par céder et se convertirent. Alors, ils revinrent à leur cher Torre de Mormojón et réussirent à racheter une bonne partie de leurs biens, surtout grâce à l'argent de la vente d'Esther.

Le curé de la bourgade, Honorato de Mendosa, accueillit ces ouailles égarées avec bienveillance, ce qui n'était pas en accord avec l'air du temps ni avec les messages percutants de l'Inquisition. Mendosa était un homme éclairé et tolérant à l'égard des convertis, car il avait compris que Rome n'avait pas été construite en un jour. Il exigea d'eux leur présence à la messe du dimanche matin, veilla à la stricte observance du rituel, mais n'entra pas chez eux pour vérifier la sincérité de leur conversion. Il supposa que le processus durerait une génération si on leur menait la vie dure, et tout au plus deux générations si on les laissait tranquilles. Par conséquent, ce n'était pas la peine de leur empoisonner l'existence.

Mendosa leur fut aussi d'un grand secours dans les négociations pour le rachat de leur savonnerie et des champs. Ils payèrent un prix élevé mais à peine supérieur à celui auquel ils avaient vendu. La vaste maison était occupée par une veuve du nom de Bonita et ses cinq fils. Elle n'accepta de la quitter qu'après que le curé lui eut promis un avenir rayonnant dans l'au-delà et bientôt sur terre.

Youda voulait faire travailler les jumeaux à la savonnerie mais Sarah l'en empêcha, elle voulait qu'ils restent auprès d'elle à la maison parce qu'elle avait peur de rester seule. Cette peur était une chose nouvelle qu'elle éprouvait depuis leur retour dans la bourgade.

Un jour où elle se confessait auprès de Mendosa, elle lui raconta ce qui était arrivé à leur fille Esther et l'affreuse culpabilité qu'elle en éprouvait.

— À la maison, lui dit-elle sans voir son visage, on n'évoque pas son nom et nous avons même changé toute sa chambre. Nous ne parlons pas, mon mari n'est plus ce qu'il était, je ne peux plus rester seule chez nous et je rends la vie impossible à Diego et Pedro. À cause de ce que j'ai fait à Esther, je sais que j'irai en enfer. Même en tant que juive, je serais allée en enfer.

Diego et Pedro étaient les nouveaux prénoms des jumeaux Nissim et Nathan, qui gardaient leur vrai prénom pour la maison.

— Tu as sauvé toute ta famille de l'enfer, lui dit Mendosa.

— La nuit, je rêve qu'elle revient, dit Sarah en s'étouffant à force de sangloter.

Mendosa en profita pour réfléchir. Puis il lui dit :

— Si Esther revient, est-ce que tu promets d'accomplir avec zèle tous les sacrements ?

— Et comment ! Cela va de soi. Je promets de faire plus qu'il n'en faut, dit-elle. Je serai la plus zélée des convertis de toute la Castille, déclara Sarah.

— Je vais voir ce que je peux faire, lui répondit Mendosa.

Sarah ne savait pas trop s'il était sérieux ou s'il disait cela pour la calmer. Mais le bon Mendosa fit appel à ses relations au sein de l'Église, aux monastères bénédictins dont un l'avait accueilli dans sa jeunesse et s'activa sans relâche.

Depuis un moment déjà, l'idée le travaillait d'organiser une messe solennelle à Torre de Mormojón, pour montrer à tous qui dirigeait les affaires de la bourgade. Le retour d'Esther serait le prétexte idéal et une bonne occasion pour les habitants de réparer leurs rapports avec les *conversos*. Le retour de la fille dont les parents, de nouveaux chrétiens,

avaient perdu la trace serait un événement culminant dans la vie de la communauté, un miracle qui ranimerait la foi de toutes les âmes égarées de l'Église.

Esther finit par être retrouvée saine et sauve sur une île minuscule appelée Tarifa, à l'extrême sud de l'Europe, entre le rocher de Gibraltar et l'Afrique du Nord. Les Espagnols y avaient encouragé la colonisation pour protéger l'île d'invasions ennemies en provenance d'Afrique du Nord. Quant à l'Église, elle avait distribué des indulgences qui assuraient le pardon *a priori* et *a posteriori* à quiconque acceptait d'habiter au moins un an sur l'île de Tarifa.

Le capitaine Juan López, raconta Esther, l'avait revendue le jour même où il l'avait achetée, à un Basque appelé Francisco Maliado. Esther, qui était censée être sa servante, fut engrossée par lui, prit la fuite et perdit son bébé dans sa course. L'homme la poursuivit et la rattrapa, mais son avortement l'avait considérablement affaiblie. Maliado la confia à sa sœur Elvira, sur l'île de Tarifa. Jeronimo, le mari sourd-muet de la sœur, était le gardien du phare de l'île.

Là-bas, Esther fut ramenée au sein de l'Église pour la deuxième fois. Grâce à la gentillesse d'Elvira, elle retrouva peu à peu sa bonne santé et apprit auprès d'elle l'élevage de cochons ibériques, leur alimentation et découvrit leur nature curieuse et intelligente. Elvira lui enseigna aussi le langage du corps de ces bêtes, comment les apprivoiser avec un bâton approprié, en se tenant toujours à droite du bâton et sans jamais dévier de son itinéraire. D'une manière générale, elle la remit sur pied et lui apprit une foule de choses tant sur la vie que sur les cochons.

Jeronimo ne troublait pas son sommeil la nuit et tous les trois vécurent paisiblement dans le phare. À vrai dire, conclut Esther à la grande surprise de tous, ce fut la période la plus heureuse de sa vie. Et Elvira comprenait même pourquoi Esther évitait de s'occuper des cochons le shabbat.

Esther conseilla à sa famille d'élever un troupeau de cochons ibériques à Torre de Mormojón. L'affaire serait non seulement lucrative, mais elle prouverait aussi au tout-venant que leur conversion était entière et il ne serait plus nécessaire d'expliquer à quiconque pourquoi ils se lavaient et

nettoyaient leur maison le vendredi ou enlevaient le tendon d'Achille de la viande.

— Si nous avons un tel troupeau, dit Esther à sa mère Sarah paralysée par cette nouvelle irruption des faits et de leur influence sur elle et sur sa vie, personne n'osera se mêler de nos affaires. Faites-moi confiance. J'ai beaucoup appris auprès d'Elvira et je peux m'occuper de ces cochons à condition que vous me construisiez une porcherie.

— Alors il faudra te réserver un des champs de lavande, dit Diego-Nissim.

— Avec l'argent que rapportent les cochons, nous pourrons acheter d'autres champs de lavande, dit Esther d'un air averti.

Sarah observa avec inquiétude le profond silence de Youda.

— Je pense que c'est une excellente idée, dit Pedro-Nathan.

— Je le pense aussi, l'appuya Diego-Nissim.

— Les mâles sont plus chers que les femelles, mais pas de souci, dit Esther en ajoutant peut-être un peu trop tôt une information supplémentaire. Les cochons se multiplient vite. Une femelle qui a fini d'allaiter est de nouveau féconde au bout de quelques jours. Les pourceaux les plus forts poussent les faibles vers les mamelles les plus éloignées de la truie, qui sont moins pleines en général, et les petits finissent par mourir de faim. Mais on peut repérer ces petits pourceaux et les vendre avant qu'ils ne meurent. Leur chair délicate est très appréciée à la table des riches. — Quant à moi, précisa Esther, je n'ai jamais mangé de cochon. Je me suis nourrie de végétaux et de beaucoup de pain. Le pain qu'on fait cuire à Tarifa ressemble un peu au pain azyne de notre Pâque, mais il est plus épais.

Un silence s'abattit sur la maison des *conversos*. Esther aussi eut conscience qu'elle avait trop parlé, mais elle ajouta tout de même :

— Les cochons sont des animaux très disciplinés. Et ils sont robustes, ils n'attrapent pas de maladies. Ce sont des animaux intelligents et amusants.

— Que mangent-ils ? demanda Youda, brisant enfin son mutisme, les yeux rouges de fureur.

— De tout, dit Esther. Des arbres, des buissons, de la viande, de tout.

— Et de la lavande aussi ? demanda-t-il, presque sur le point de frapper sa fille.

— Non, papa, ne t'en fais pas. La lavande est amère pour les cochons. Je sais m'occuper d'eux, je les emmènerai paître loin de la maison et, par prudence, ne les ramènerai qu'une fois qu'ils seront rassasiés.

Youda secoua la tête de droite à gauche pour protester, mais Sarah paraissait satisfaite. Juifs ou chrétiens, tous ses enfants étaient sains et saufs sous son toit. C'était un bien pour un mal. Pendant sa disparition, Esther avait appris un métier qui était un excellent gage de leur non-judaïsme. Et il semblait à Sarah que le mal était derrière eux et que désormais elle devait s'organiser pour une vie nouvelle. Le dimanche suivant, au cours d'une messe solennelle, Esther serait baptisée pour la troisième fois depuis son enlèvement.

Le curé Mendosa voulait changer son prénom et l'appeler Maria, mais Sarah le supplia de l'appeler plutôt Béatrice, un prénom prisé parmi les *conversos*. Après la cérémonie, elle raconta à Mendosa leur projet de s'agrandir et de construire une porcherie pour accueillir un élevage de cochons, le curé lui conseilla d'acheter au marché des cochons plutôt maigres et de les engraisser. C'était plus avantageux : pour le même prix, ils pourraient en acheter plus.

La construction d'une porcherie entourée d'une clôture dura trois jours que Youda consacra à des jeûnes et des rituels de deuil. Sarah lui promit qu'ils n'iraient plus à la messe qu'une seule fois par mois parce que la grande messe symbolique était désormais derrière eux. "Je te promets de ne pas toucher à ces animaux impurs, lui dit-elle soudain. Tu me crois ?"

Et à compter de ce jour-là, leur fille Esther-Béatrice partit faire paître ses cochons le plus loin possible de la maison. Elle rentrait à la tombée de la nuit et continuait à s'occuper des bêtes qui engraisaient et se multipliaient.

C'est alors qu'il arriva une chose dans la maison des *conversos*. Youda ne pouvait plus supporter la présence de sa fille à cause de l'affreuse odeur de cochon qui collait à ses vêtements. Ce fut en vain que la mère frotta le corps d'Esther-Béatrice avec le savon à la lavande familial. En vain qu'elle l'aspergea d'eau de rose. Un instant après l'avoir croisée, Youda hoquetait

comme s'il voulait vomir ses tripes et son corps semblait crouler sous les décombres de son monde.

Désemparés, Diego et Pedro finirent par construire pour leur sœur un cabanon qui ne partageait avec la maison qu'un mur mitoyen. Un sentier relativement aisé y conduisait depuis la porcherie, afin qu'elle y habite et qu'elle y dorme, et qu'elle mange dehors et s'occupe des cochons, qu'elle les emmène paître et les abatte.

Mais Youda plongea dans une humeur noire et bilieuse et commença à ne plus aller à la savonnerie. Peu à peu, l'élevage de cochons devint la principale source de revenus de la famille, qui s'enrichit de jour en jour grâce à l'argent maudit de la fille mise au ban. Même Sarah, qui avait changé de prénom et s'appelait désormais Constanza, s'éloigna considérablement d'Esther-Béatrice, dont il était difficile d'oublier l'existence, car l'odeur des cochons collait aux murs et aux meubles de la maison et Sarah ne parvenait pas à s'en défaire.

Ce fut une époque terrible dans l'histoire de la famille, une époque dont on comprend qu'ils aient préféré l'oublier. Mais le ciel se soucia de leur sort en la personne de Mendosa, leur ange gardien. Un si brave curé, à une époque où partout ailleurs l'Inquisition faisait rage ! Devant l'indifférence de Youda, et conseillée par Mendosa, Sarah-Constanza eut l'opportunité de louer la savonnerie et les champs de lavande à un ami proche du curé, qui engagea en guise d'ouvrières des religieuses du monastère voisin.

En ces temps-là, les informations parvenaient aux gens sous forme de rumeurs, et après la grande expulsion, les cimetières abandonnés des juifs alimentèrent quantité d'étranges rumeurs. L'une d'elles faisait croire que la végétation qui poussait entre les tombes juives était excellente pour la santé et la robustesse des cochons et plus nourrissante que de simples pâturages. C'est pourquoi nombre de porchers laissèrent leurs cochons envahir les cimetières juifs. Il arrivait même qu'un cochon s'étende et se repose sur une tombe. Esther, en revanche, s'abstint de conduire son troupeau au cimetière juif pour qu'il goûte à cette abondance, et un jour trois adolescents l'aperçurent en train de frapper furieusement des cochons dont elle fracassa

presque le crâne, tout en leur criant de ne pas s'approcher du cimetière juif, alors ils coururent dénoncer la diablesse qui avait enfin montré ses cornes.

Ainsi, ce fut Esther qui, parmi tous, attira l'Inquisition à Torre de Mormojón. Mais selon d'autres rumeurs qui parvinrent aux oreilles d'autres délateurs, on vit Constanza-Sarah sortir un jeudi de chez la famille A-Rachel, qui fournissait de la viande cachère aux *conversos* de la bourgade, elle portait à la main un paquet qu'elle n'avait pas en y entrant, et une autre fois on la vit étendre des draps tôt le vendredi matin, et on dit que c'était pour que les draps sèchent avant le début du shabbat, ainsi l'Inquisition avait l'œil à la fois sur la mère et sur la fille. Mais la noblesse, qui s'était portée volontaire pour arrêter des hérétiques, préféra emprisonner la fille jeune et robuste avant qu'elle ne mette au monde une descendance.

Ce fut en vain que Sarah cria pour qu'on la prenne à la place de sa fille et que Youda retint sa femme quand elle tomba et perdit connaissance. Le curé Mendosa entendit des lamentations dans la maison des *conversos*, mais que pouvait-il faire ? Au cœur de la nuit, Constanza frappa à sa porte et lui demanda s'il pouvait les aider comme il l'avait fait par le passé. Peut-être entretenait-il des relations au sein de l'Inquisition, lui suggéra-t-elle de diverses manières. Pour les relations, le curé répondit par la négative, mais il lui recommanda le célèbre défenseur Juan de Josis pour plaider la cause de la porchère devant l'Inquisition.

Diego et Pedro s'empressèrent de vendre les cochons avant qu'ils soient confisqués pour pouvoir payer, comme c'était la coutume, les frais de prison d'Esther. Youda vit d'un bon œil la vente des cochons. Et plus généralement, il ressuscita et se découvrit des forces nouvelles. Il retourna à la savonnerie, renvoya les religieuses, rappela ses anciens ouvriers et parvint à un accord avec le monastère sur un partage égal des bénéfices. Ses joues se colorèrent. Il paraissait dix ans plus jeune.

Sarah n'était pas ravie par la résurrection de son mari qui s'opposa à l'engagement du défenseur, dont les honoraires étaient élevés. Mais, incapable de supporter les agaceries de sa femme, Youda finit par céder.

De Josis était lui-même un juif converti qui connaissait parfaitement les points faibles des procès de l'Inquisition. C'était un homme d'environ

trente-cinq ans maigre et chétif, les joues creuses, comme si ses jours étaient comptés. Il essaya de plaider la cause d'Esther en invoquant son séjour à Tarifa. Elle y avait passé plus d'un an et, à ce titre, avait droit à un rachat total de sa faute. Mais l'inquisiteur prétendit qu'il n'avait aucune preuve que l'accusée avait vécu à Tarifa comme chrétienne, puisqu'elle n'avait été baptisée qu'à son retour à Torre de Mormojón. Ce fut en vain qu'Esther répéta qu'elle avait été baptisée une première fois à Malaga et une deuxième fois à Tarifa. On ne la crut pas.

De Josis dépêcha quelqu'un à la recherche d'Elvira, l'épouse de Jeronimo, pour qu'elle témoigne en faveur d'Esther, mais le messenger revint bredouille : aucune trace d'Elvira ni de Jeronimo sur l'île de Tarifa. Après avoir perdu tout espoir de ce côté-là, le défenseur prétendit avec une parfaite assurance qu'un juif pratiquant le judaïsme était incapable de toucher au moindre cochon, à plus forte raison de s'occuper d'un grand nombre d'entre eux, et il fit une grimace de dégoût car lui-même répugnait à une telle occupation.

Mais Esther avait avoué sous la torture qu'elle était une parjure. Pourtant, bien qu'un aveu sous la torture fût nul et non avenue et que les accusés dussent reconnaître leur faute en toute lucidité et non dans la salle de torture, Esther répéta son aveu dans une atmosphère paisible. Assise devant l'inquisiteur, elle signa son aveu selon "sa libre volonté et en toute conscience".

L'enquête et le procès se poursuivirent pendant deux ans et il fut décidé qu'Esther devait se réconcilier avec l'Église, c'est-à-dire revenir au sein du christianisme et porter durant un an la tunique de la honte, le *sanbenito*. En un premier temps, elle le porterait au cours de la procession d'autodafé, ensuite pendant les six mois qu'elle passerait au sein d'une famille chrétienne dans une espèce d'assignation à résidence (l'Inquisition manquait toujours de cachots et devait se contenter du placement de ses coupables auprès de familles), et enfin, les six mois restants, dans sa bourgade. Au bout d'un an, le *sanbenito* serait exposé dans l'église locale où il demeurerait comme signe de l'infamie familiale aussi longtemps qu'elle serait en vie.

Le *sanbenito* était une espèce de tunique jaune qui descendait jusqu'aux genoux et sur laquelle étaient peints dragons, démons et feux de l'enfer ; quand les flammes étaient orientées vers le bas, cela signifiait que le condamné ne serait pas brûlé vif mais d'abord étouffé. C'était le vêtement de ceux qui étaient condamnés au bûcher. Quant à celui d'Esther-Béatrice qui s'était repentie et confessée, il était plus simple. C'était une tunique jaune, coupée dans un tissu raide, peinte d'une croix rouge sur le devant et sur le dos, et surmontée d'un bonnet conique du même tissu, pointu et ridicule, que l'on remarquait de loin.

Après avoir passé six mois dans la maison de chrétiens de souche d'un village proche, Béatrice rentra à la maison. Ses deux frères avaient remplacé la porcherie par un troupeau – elle-même n'avait plus le droit de posséder des animaux ou même de fabriquer du savon –, ils n'étaient pas contaminés par leur sœur, car ils dirigeaient leur commerce par chrétiens interposés qui accomplissaient la tâche à leur place.

La famille n'oublierait jamais le jour où Esther revint de son exil avec le chapeau pointu sur sa petite tête. Ce fut un jour plus noir que les ténèbres. Ils n'avaient jamais connu un tel opprobre et ne savaient que faire de leur personne. Chacun trouva un moyen d'éviter Béatrice. Les frères lui annoncèrent que si elle ne se retirait pas sur le champ dans le cabanon qu'ils avaient autrefois construit pour elle, ils partiraient. Sarah, sa mère, durcit elle aussi son cœur et exigea de sa fille qu'elle établisse entre elles une distance d'au moins cinquante pas, comme si les gens ne savaient pas qu'elles étaient mère et fille. Quant à Youda, il se tut comme à son habitude, ne prononça pas un mot sur sa fille, ni en bien ni en mal.

Pedro et Diego bouillirent de rage en apprenant que dans six mois, la tunique de l'infamie serait exposée dans l'église locale aussi longtemps que leur sœur vivrait, qu'ils s'y froteraient tous les dimanches matin et ne pourraient jamais épouser une jeune fille chrétienne. Ce fut en vain qu'ils firent appel au cœur du curé Mendosa qui manquait de patience à leur égard et leur ferma sa porte, et l'on vit alors les jumeaux errer dans la ville, le regard perdu.

Esther redevint la gardeuse des cochons de la famille et veilla à maintenir la distance que chacun exigeait d'elle. Jour après jour, elle assumait la difficulté de la marche avec la tunique et le chapeau conique qu'elle portait même quand elle emmenait paître son troupeau. Si seulement elle ne portait pas ce chapeau, se disait Sarah-Constanza en voyant sa fille revenir avec les cochons. À Torre de Mormojón, aussitôt que l'on apercevait de loin le chapeau pointu, on annonçait son passage et on se bouchait le nez.

En bonne chrétienne, Sarah-Constanza mit fin à ses rapports avec d'autres *conversos*, multiplia les confessions et battit sa coulpe auprès du curé Mendosa. Les vendredis matin, elle se réveillait plus tôt que d'habitude, faisait le ménage à fond et s'habillait bien le samedi, comme pour les fêtes chrétiennes.

Esther, qui comprenait parfaitement les sentiments de sa famille, conduisait ses cochons vers des pâturages de plus en plus éloignés, ne revenant à son cabanon qu'au bout d'un ou deux jours parfois, si bien que lorsqu'un soir elle ne rentra pas, personne ne posa de questions, même au bout d'une semaine entière. Personne ne la chercha, ni n'attendit son retour avec inquiétude. Mendosa dit à Sarah qu'après tout c'était une chance pour la famille, car désormais la tunique ne serait plus exposée dans l'église. Il dit aussi à Constanza que si elle et le restant de sa famille se comportaient bien, l'Inquisition les laisserait tranquilles jusqu'à la fin de leurs jours. Sarah ne dit rien à personne le jour où elle lava les vêtements tachés de sang de ses fils.

Deux mois plus tard, un voisin leur rapporta le *sanbenito* taché, déchiré et pourrissant qu'il avait trouvé dans la forêt. Le jour même, Pedro et Diego firent un grand feu et brûlèrent complètement la tunique, et le lendemain, ils en firent autant avec la porcherie désormais vide. Quant aux cochons d'Esther, ils se dispersèrent aux quatre coins de la péninsule ibérique et se mêlèrent aux troupeaux sauvages qui couraient dans les rues des grandes villes.

LA CAISSIÈRE EN PROMOTION

La caissière de l'épicerie de dépannage Yellow, celle qui se trouve à la station d'essence, au croisement de Rokach et du parc des expositions, n'avait pas son air de tous les jours. D'habitude, le regard concentré et profond déconnecté de l'extérieur, elle tendait au client ce qu'il avait demandé. Mais ce jour-là, vers le midi très chaud d'un mois de septembre, à un moment d'affluence à la caisse, son regard était éteint et vitreux, et même la grande, qui parfois bavardait avec elle de choses et d'autres, eut droit à une paire d'yeux éteints et interrogateurs et à des lèvres muettes.

Elle comprit aussitôt : quelqu'un avait brisé le cœur de la caissière qui tenait à peine debout à son poste. Elle se contentait d'entendre ce que lui demandaient les clients, s'exécutait de son mieux pour se débarrasser d'eux, sauf que loin de diminuer, l'affluence augmentait, à cause d'un événement au parc des expositions où la foule affluait des quatre coins du pays.

Les rapports de la grande avec la caissière aux yeux noirs de l'épicerie de dépannage étaient particuliers pour plusieurs raisons. Premièrement, elle avait l'âge de la fille aînée de la grande. Deuxièmement, son café crème était excellent et elle était la seule à servir un bon café à trois heures du matin dans les environs de Rokach. Troisièmement, la grande voulait être contaminée par son ardeur au travail. Ashratt travaillait toutes les nuits et parfois même nuit-matin-nuit, presque sans interruption.

La grande lui laissait des pourboires généreux, comme pour acheter son attention. Puis, sans y avoir été invitée et après avoir réussi à lui délier la langue, elle commençait à lui prodiguer des conseils. Par exemple, ne pas laisser des pièces de dix centimes dans la soucoupe en alu pour ne pas inciter les autres à lui laisser la même pièce. C'est bien connu, chacun copie sur son voisin. À ce rythme-là, elle ne pourrait jamais faire des économies ni se libérer d'un quotidien aussi difficile. La grande conseilla à Ashratt de ramasser les pièces de dix centimes et de les faire disparaître, les cinquante

centimes aussi, pour ne laisser dans la soucoupe que les pourboires d'un, deux ou cinq shekels, c'est-à-dire uniquement les pièces de couleur argentée, et inciter ainsi les gens à copier les uns sur les autres.

Les yeux noirs de la caissière étaient en général brillants et ses cheveux noirs poussaient sous une casquette qu'elle n'ôtait presque jamais.

Ses dents étaient un peu proéminentes. Elle ne parlait jamais de son passé, de son chez elle ou de ses projets d'avenir mais on voyait bien qu'elle n'avait pas l'intention de finir sa vie derrière une caisse.

Il arrivait souvent que des jeunes gens finissent trop vite leur soirée et viennent s'asseoir au comptoir pour essayer de faire parler Ashratt, lui faire raconter son histoire et flirter avec elle. Ashratt riait, embarrassée, comme si elle apprenait trop tard les manières du monde, et se contentait de redresser sa casquette sur sa tête.

On peut dire qu'elle était dure avec eux, et les garçons, qui étaient souvent ivres après leur soirée, s'adressaient à la grande pour qu'elle les aide à convaincre la caissière d'accepter de leur parler.

La grande faisait toujours l'éloge d'Ashratt, mais elle leur disait aussi que la jeune fille était libre de choisir à sa guise. Parfois, quand ils l'écoutaient faire la description superlative de la caissière – sa grandeur d'âme et son cœur vaillant –, les yeux des garçons brillaient, mais encore fallait-il que la caissière entende ces compliments qui, aussi flatteurs et exagérés fussent-ils, étaient aussi un défi à relever.

Et voilà qu'apparemment, elle avait cédé à quelqu'un et son cœur brisé en était le résultat.

La grande ne savait pas quoi faire (il n'y avait rien à faire, ce qui est fait est fait), elle reprit la route avec son café dans un gobelet jetable. Avait-elle sa part dans la secousse et la douleur que vivait la caissière ? S'était-elle rendue coupable de l'avoir livrée à un monde sans innocence ?

*

Le lendemain, à une heure avancée de la nuit, presque à l'aube, elle retourna à la supérette pour prendre un café et acheter un produit qui

manquait à la maison. Ashratt était absente. Au bout du comptoir, un pompiste éthiopien prénommé Demassalal pianotait sur un ordinateur portable, et de l'autre côté se trouvait un Israélien ordinaire, mi-ashkénaze mi-sépharade, enfant de parents nés dans le pays, sans le moindre complexe d'immigré. Il avait des gestes assurés, faisait bloc avec son existence et gérait tout d'une main ferme.

— Où est Ashratt ? demanda la grande.

— Elle n'est pas là.

— Elle va venir ?

— Je ne sais pas. Je vous sers quelque chose ?

Un grand véhicule utilitaire s'approcha à grand bruit.

— Les journaux sont arrivés, annonça l'Israélien dénué de complexes d'immigré, et Demassalal installa des petites tables rondes en plastique en rangées perpendiculaires au comptoir.

C'était au petit matin du vendredi, jour où les divers suppléments alourdisaient tous les journaux.

*

Un jour plus tard, le samedi matin, la grande s'arrêta exprès à la station d'essence pour voir si Ashratt était venue travailler. Elle était à son poste, occupée avec un client qu'elle ne quittait pas des yeux. Il était impossible de deviner ce que disaient ses yeux.

Le client lui expliquait longuement quelque chose. La grande attendit patiemment et quand il eut fini et qu'elle put enfin croiser le regard de la caissière, la grande lui sourit et lui dit bonjour.

Ashratt lui répondit à peine, une barrière la séparait de l'extérieur.

Il était clair qu'un des dragueurs avait réussi à se frayer un chemin jusqu'à elle, qu'elle lui avait répondu et s'était donnée à lui.

Elle paraissait troublée mais pas lunatique comme le mercredi précédent, quand la foule avait afflué vers le comptoir. Ses yeux noirs étaient de nouveau concentrés, mais c'était une concentration aléatoire, quasi

automatique, comme si désormais elle comprenait le monde et que telle était sa capacité de concentration : uniquement pour voir. Rien de plus.

Elle évitait aussi le regard de la grande qui fut désolée de lire en elle de la déception et une dose infime, inédite, d'amertume. Ashratt n'avait pas connu le septième ciel. La grande poussa un soupir à sa place et dit quelques mots dans l'espoir d'attirer son attention. Mais en vain.

Elle voulait qu'Ashratt sourie. C'était très important pour le moral de l'humanité. Mais Ashratt ne sourit pas.

Finalement, elle daigna – ou faute de pouvoir faire autrement – enregistrer sa présence et lui demanda, comme si la grande avait disparu de la circulation depuis au moins deux mois :

— Et pour toi, un crème ?

— Non, dit la grande en prenant un paquet de bonbons à la menthe. Juste ça.

*

Ce fut le Nouvel An juif de 2010, avec les embouteillages habituels avant le dîner de fête.

La grande devait aller chercher sa mère Viviane et ses tante et oncle Adèle et Vita qui n'avaient pas pu trouver de taxi à l'heure de pointe.

Tout le monde se rendait à Ramat Aviv, chez Amatsia, le veuf de la fille unique, et ses deux filles, Lavona et Timna, qui recevaient chez eux pour le repas de fête et avaient commandé chez le traiteur Mizra.

En route, la grande s'arrêta à l'épicerie de dépannage et vit que la caissière était de garde, qu'elle n'allait à aucun repas, ni chez elle, ni chez le chef de sa famille, ni dans la famille de quiconque. Elle s'approcha d'Ashratt qui leva la tête, la regarda et sourit.

La grande se sentit soulagée.

— Je voulais juste te souhaiter une bonne année, lui dit-elle.

La caissière hocha la tête et continua de sourire. Le mal s'était quelque peu dissipé, du fait d'une autre consolation ou du temps qui était passé, se dit la grande, et elle se rendit dans le quartier de Bavli pour y chercher

Viviane, puis à Yehouda HaMaccabi, pour prendre Vita et Adèle. Son fils et sa fille étaient chez leur père cette année-là.

*

La vieille Hyundai Getz blanche de la grande n'était pas propre et rangée comme il se doit pour la fête du Nouvel An, et tout le monde se serra à l'intérieur dans une résignation silencieuse, parmi les vieux journaux jaunis par le soleil, les bouteilles vides de jus de fruits, et d'épais dossiers poussiéreux pleins de documents destinés aux déclarations d'impôts des années précédentes. Le comptable les avait transmis à la grande depuis plus de huit mois pour qu'elle les conserve chez elle et ils étaient toujours dans la voiture.

La carrosserie était cabossée, la moitié du pare-brise manquait, mais le moteur était robuste. La grande prit la direction de Ramat Aviv. Elle avait honte de la décrépitude de sa voiture comme si elle y habitait. Elle observa les autres dans son rétroviseur. Ils paraissaient soumis à leur sort et elle se sentit momentanément réconfortée.

À peine avaient-ils traversé la rue Weizman qu'un taxi les dépassa et Viviane s'écria : "Voilà un taxi !"

Avant de s'engager sur la route de Namir, ils croisèrent un autre taxi.

— Encore un taxi, dit Viviane. Et encore un, répéta-t-elle.

Sur la route de Namir, elle en compta deux autres et répandit un grand désarroi dans la Hyundai blanche dont les passagers essayaient d'arriver au repas de Rosh Hashana malgré les souvenirs douloureux et les conflits familiaux.

— Je t'assure, Viviane, dit Adèle de sa voix qui tremblait depuis la mort de sa fille quelques années auparavant. J'ai passé une heure au téléphone, j'ai appelé toutes les stations proches... on m'a dit qu'il n'y avait pas de taxis.

— Et maintenant, il y en a, insista Viviane.

— Arrête, maman, dit la grande.

— Encore un taxi vide...

— C’est la fin de la première tournée, expliqua la grande aux passagers. Ils ont déposé la première tournée, maintenant ils vont chercher la suivante.

Adèle paraissait malheureuse. Le visage de Vita échappait au regard de la grande, qui conduisait et devait regarder devant elle. Mais au cours de ces derniers mois, les yeux de l’oncle Vita s’étaient brouillés et la différence entre le blanc de l’œil et l’iris semblait en cours de négociation.

— Et voilà un septième taxi, dit Viviane. Ils s’y sont pris à temps et ont sûrement commandé leur taxi à midi, ajouta-t-elle, comme surprise par les coutumes du monde.

Le lendemain, lorsque la grande demanda à sa mère pourquoi elle avait harcelé Adèle avec l’histoire du taxi, Viviane protesta :

— Que crois-tu qu’Adèle ait dit à ton sujet ? “Pourquoi attend-elle la dernière minute pour prendre sa douche ? Elle avait toute la journée pour le faire. Elle savait que nous étions invités ce soir, pourquoi prendre sa douche à la dernière minute ?” Et tu voulais que je me taise ? S’il s’agissait de *ta* fille, tu te serais tue ?

— Pardon, s’empressa de s’excuser la grande.

*

Après les fêtes, la grande fit de nouveau un saut à l’épicerie. Ashratt la caissière s’y trouvait, on eût dit que désormais elle y habitait, derrière les produits de dépannage. Ses cheveux étaient mouillés comme après une douche, mais peut-être était-ce un gel de coiffage. La casquette était posée sur les cheveux mouillés. Et elle semblait préférer le magasin à sa maison.

La grande commanda un café crème et regarda la soucoupe des pourboires. Elle contenait des pièces argentées de un, deux, cinq et dix shekels. Il n’y avait plus de piécettes de dix centimes et de rares demi-shekels. Satisfaite, elle y déposa cinq shekels : la caissière commençait à économiser en vue de quelque chose. La soucoupe des pourboires servait de stimulant à des projets d’avenir.

*

De longs mois plus tard (impossible de les compter), la grande s'arrêta à quatre heures du matin devant la supérette de dépannage. Sous sa casquette noire, Ashratt avait une coupe carrée très soignée qu'elle portait avec une assurance énorme. Elle donnait des ordres à des ouvriers qui déchargeaient les palettes de produits de première nécessité avant l'arrivée de la clientèle du matin.

— Où as-tu disparu ? demanda-t-elle à la grande.

— J'ai disparu ? s'étonna la grande. Oui, c'est vrai, j'ai disparu.

— Ça fait un an, dit Ashratt.

— Un an ?

La conversation s'engagea et la caissière raconta que dans quelques mois, elle commencerait à étudier au prestigieux Institut Wingate pour préparer un diplôme de professeur de culture physique.

Puis, quelques années passèrent ou peut-être seulement deux, la caissière acheva brillamment ses études, mais continua à travailler à l'épicerie la nuit et uniquement les week-ends et jours de fête.

Un jour, elle fit une mauvaise chute, peut-être lors d'un saut à la perche, car elle arbora pendant deux mois une bande élastique au poignet, mais continua à travailler les week-ends et jours de fête.

Puis on apprit qu'elle avait eu un accident sur sa bicyclette. La grande l'avait aperçue un matin en train de pédaler à toute allure debout sur son vélo, dans le sens contraire de la circulation, comme s'il n'existait aucune loi au monde.

Après l'accident, on ne vit plus la caissière dans le magasin et quand la grande demanda de ses nouvelles, on lui répondit qu'elle était en convalescence et irremplaçable. Dans l'attente de son retour, on lui accordait tout le temps nécessaire.

*

Quelques mois passèrent, et une nuit, juste avant l'aube, la grande fit un saut à l'épicerie de dépannage pour prendre un café crème alors qu'elle avait du café et du lait chez elle. Elle s'était sentie étouffer. L'appartement

semblait avoir pris le dessus et vouloir l'enterrer sous son poids. Elle monta dans la Hyundai, mit le contact, démarra, arriva à la station d'essence, entra dans l'épicerie et demanda un crème à haute voix alors qu'elle ne vit personne derrière le comptoir.

— C'est à peine si je travaille ici, dit Ashratt en émergeant de l'obscurité avec sa casquette sur la tête derrière le présentoir d'amuse-gueules. Je fais des extras ici et là.

— Je ne t'ai rien demandé. Je croyais que tu étais partie. Comment va ta blessure depuis l'accident ? Tu vas mieux ? Tu as guéri ?

— Presque, dit-elle.

Et elle servit à la grande son excellent café crème. La casquette était négligemment posée sur sa tête, ses cheveux noirs étaient longs, ils s'échappaient de la casquette et retombaient sur ses épaules.

VIÊTNAM

C'était un hiver chaud et décevant, qui venait après d'autres hivers arides, résultat du réchauffement global. Il pleuvait à torrents pendant deux jours, puis il y avait une interruption de deux semaines avec des jours de canicule, mais comme les météorologues avaient honte de prononcer le mot, ils disaient qu'il faisait "chaud pour la saison".

Personne n'avait jamais vu un tel climat. Air conditionné. Août en plein novembre.

C'était tard dans la soirée. La grande quitta presque au pas de course la salle des professeurs d'un lycée de banlieue où elle avait donné une conférence et s'empressa de rentrer chez elle. Deux femmes religieuses marchaient derrière elle d'un pas pressé. L'une paraissait au bord des larmes et se taisait. L'autre s'adressa à elle :

— Excusez-moi, est-ce vrai que dans un de vos livres vous critiquez le hassidisme du mouvement Loubavitch ? C'est ce que j'ai entendu dire.

— Non, répliqua aussitôt la grande. Aucune critique. C'est plutôt le contraire.

— Formidable ! s'écria celle qui parlait. Alors je pourrai lire vos livres.

La grande se sentit de nouveau irréaliste. Être écrivain était une occupation trop spirituelle pour l'époque.

Elle avait envie de regagner sa voiture au plus vite et de s'éloigner. Dépêche-toi, se dit-elle, cours vers la maison, vers l'obscurité, vers le sommeil.

Une fois qu'elle eut rejoint sa voiture, soudain les cieux s'ouvrirent et une pluie démentielle s'abattit sur le toit, le pare-brise, lui brouilla la vue. La peur la saisit. L'orage semblait dépasser les dimensions locales habituelles et atteindre des proportions qui lui étaient inconnues.

Elle regarda la cime des palmiers. Ils étaient presque décapités. Le spectacle était terrifiant. Les essuie-glaces fonctionnaient mal, la pluie

s'écrasait au sol, vaincue par la pesanteur.

Les routes étaient transformées en torrents impétueux qui s'écoulaient en direction du périphérique Ayalon, construit dans le lit d'un ruisseau souvent inondé. L'eau avait soulevé toute la sécheresse de l'été et semblait l'emporter au loin pour de bon. C'était stupide d'avoir asséché les rivières pour y creuser des autoroutes, pensa-t-elle. La nature contrariée réagissait d'abord par la sécheresse, puis par la tempête, des trombes d'eau et des coups de tonnerre assourdissants prêts à balayer l'humain de la face du monde.

*

Peu à peu, la pluie retrouva des proportions familières. On pouvait presque l'appeler "pluie bénie". Et les caniveaux se remirent à fonctionner.

Au carrefour suivant, les feux fonctionnaient mais couchés sur le dos, ils envoyaient leur message aux cieux, à cause d'un accident d'avant la pluie qui avait rendu le carrefour dangereux. Elle attendit tranquillement son tour dans le trafic et finit par arriver chez elle. Elle s'engagea dans l'allée qui venait d'être aménagée, tourna à gauche et gara sa voiture comme d'habitude, perpendiculaire à l'allée.

Dans la petite barre d'immeubles parallèle à la sienne, on ajoutait des terrasses au soleil à la façade sud (terrasses qui ne verraient pas le soleil à cause des grands arbres). Certains s'apprêtaient à en faire une pièce de plus tandis qu'un couple projetait de la transformer en cuisine suspendue dans les arbres. À cause des travaux, les camions roulaient sur l'herbe et labouraient les flaques boueuses datant des pluies précédentes. Quelqu'un avait posé par terre des dalles qui formaient une allée temporaire sur laquelle elle sautilla. Le temps d'arriver à son immeuble, la pluie l'avait trempée jusqu'aux os et elle se jura de ne plus faire un pas sans un parapluie et un imperméable. L'hiver était arrivé, il ne faisait plus semblant.

*

Le lendemain, le soleil se montra et la température grimpa jusqu'à 25 °, et par moments jusqu'à 27 °. Des camions avec ou sans ciment, avec ou sans grues et autres engins, circulèrent dans les flaques et continuèrent à imprimer de nouvelles traces de pneus dans la boue, de sorte qu'en ne regardant que les flaques saumâtres et les traces des camions, on aurait pu se croire au Viêtnam en guerre et non dans un quartier tranquille et pastoral où l'on ajoutait des solariums sur la façade sud de deux entrées, ou plutôt des terrasses au calme entre les grands arbres. La pelouse était marquée par une violence guerrière qui contrastait avec l'atmosphère champêtre du quartier, tout cela pour quelques terrasses et des habitants motivés et dynamiques.

*

Ce fut un autre jour sans pluie. Il était environ sept heures du matin. Les oiseaux avaient déjà fait irruption dans le monde dans un ordre immuable : le premier était le martin-pêcheur à la poitrine blanche qui trouait le silence avec un cri continu avant même le lever du soleil. Les souimangas de Palestine le suivaient et remplissaient l'air de sifflements aigus et brefs, suivis aussitôt du croassement des corbeaux qui s'emparaient de leur espace vital à la cime des arbres et sur les toits du quartier. Parfois des mouettes survolaient les frondaisons et les toits, mais sans s'y arrêter. Pendant ce temps, l'air s'emplit de passereaux.

Le néo-religieux, plus fervent de jour en jour, et sa femme fraîchement épousée, elle aussi néo, qui paraissait la quarantaine, revenaient de la synagogue sur la route principale. Ils marchaient d'un pas énergique et menaient une conversation animée qu'ils accompagnaient de grands gestes.

L'homme était si solitaire auparavant, se dit la grande en les regardant par sa fenêtre.

C'était un Oriental tolérant, grand et beau, coiffé de la grande kippa des néos, il avait un fort accent israélien et allait à la synagogue et retour chaque matin sur son vélo. Et le jour de Kippour, quelle solennité ! Mais sans le vélo.

Il habitait une partie de l'unique maison individuelle du quartier, une maison qui était loin d'être une villa mais plutôt une espèce d'héritage rapiécé, composé de bicoques collées les unes aux autres, dont certaines avaient des toits en amiante, d'autres en tôle. Un baraquement d'immigrés d'antan, interdit de démolition à cause d'une loi quelconque, essentiellement habité depuis trois générations par une famille très religieuse. Ils avaient un grand terrain d'au moins deux mille mètres carrés qu'ils cultivaient selon des méthodes anciennes. Le néo-religieux louait chez eux une de ces bicoques.

L'homme saluait la grande et lui demandait de ses nouvelles. C'était avant la première sécheresse, quand elle osait encore cultiver le jardin commun, avant de l'abandonner de crainte que les voisins, qui payaient aussi la facture d'eau, ne la surprennent en train d'arroser les plantes, avec un tuyau de surcroît. Depuis, elles étaient toutes mortes de soif.

Une seule fois, ils avaient dépassé les formules de politesse. Il lui avait raconté qu'il avait divorcé de sa femme parce que cette dernière n'avait pas voulu opérer un retour à la religion. Elle était restée avec leurs deux enfants à Kfar Saba et il lui versait, comme il se doit, une pension alimentaire. Si elle devenait fervente, quelque chose serait peut-être de nouveau possible entre eux, mais d'abord il fallait qu'elle soit fervente, très fervente.

Le jeune couple plus si jeune de néo-religieux de plus en plus fervents, avec la nouvelle épouse modeste, dévote, coiffée d'un fichu, s'approche de la grande. La rencontre a lieu sur la zone des flaques vietnamiennes. Le néo-religieux et sa femme se tiennent par la main, et chacun s'empare d'un bout de terre ferme, non boueux.

— Bonjour, dit le voisin.

— Bonjour.

— Comment vas-tu ? demande-t-il.

— Bien merci, et un instant plus tard, sans y avoir été sollicitée, elle ajoute : *Mazel tov*. Félicitations.

— Ah ! sourit le voisin. Merci. Mais comment vas-tu ? insiste-t-il, l'air de s'intéresser vraiment.

— Tout va bien, marmonne la grande en veillant à ne pas tomber dans la boue du Viêtnam.

L'homme et sa femme poursuivent leur chemin sur l'allée de gravier. Il ne lui présente pas sa nouvelle femme qui la chasse du regard.

Mais un silence s'installe dans le couple. Silence obtenu sans trop d'efforts par la grande. Puis très vite, la conversation reprend entre eux ; ils se remettent à débattre avec animation.

*

Quelques jours plus tard, la grande passa devant l'entrée de leur maison. Le religieux avait bêché la terre et posé des pierres rouges triangulaires pour marquer son lopin, mais les années passées à faire un retour à la religion avaient effacé chez lui un savoir élémentaire : les plantes ont besoin de soleil et le lopin n'en recevait pas du tout. La maison et la terre alentour étaient orientées au nord et le peu d'est dont ils auraient pu profiter était caché par l'aménagement du quartier : les arbres, les immeubles et leurs annexes. Mais l'homme avait semé, planté et il attendait.

*

Ce n'est plus l'hiver, c'est de l'escroquerie. On remet les becs d'arrosage en janvier, ce qui signifie que l'on intègre le fait qu'il n'y a plus d'hiver. Le désespoir s'infiltra dans l'âme du peuple. Un homme égorgea toute une famille, y compris un bébé de trois mois, pour se venger du chef de famille qui l'avait licencié. Depuis la création de l'État, on n'avait jamais connu une telle cruauté. Quel désespoir. Mieux vaut écrire sur les paquets de cigarettes qu'ils provoquent le désespoir et non la maladie et la mort. Les gens ont plus peur du désespoir que de la mort. La mort ne leur fait plus rien, le désespoir, oui. Depuis la création de l'État, on n'avait jamais connu un tel désespoir. Voilà que la grande aussi débattait, mais le néo-religieux ne lisait que des livres saints.

*

La construction des solariums n'était pas terminée. En d'autres termes, quelques mois passèrent. Et le tout dura une éternité. Les immeubles qui avaient commencé leur vie comme petites barres se virent adjoindre au fil des années une belle extension en quinconce au nord, et à présent une extension en forme de rectangle au sud, de sorte que la barre s'effaça au profit d'une construction modulaire qui avait peut-être un sens vue de l'atmosphère. Cela faisait un an que l'on ajoutait des solariums à l'immeuble d'en face, entre-temps l'enthousiasme du nouveau couple avait fini par s'émousser. Ils marchaient à un pas l'un de l'autre, en silence.

Leur jardin censé fleurir au summum de sa créativité était aride et pitoyable. On aurait pu croire que la nouvelle femme du néo-religieux était enceinte, que c'était la cause de l'usure de l'enthousiasme entre eux, mais ce n'était pas le cas. L'hiver minimal passa, la nouvelle femme n'était pas enceinte. Le néo allait à la synagogue seul, comme autrefois, mais il semblait en avoir perdu l'envie. Au début, il avait de l'espoir. *Elle* avait tué cet espoir. On ne pouvait pas l'en accuser, lui aussi avait tué quelque chose en elle. Elle paraissait mélancolique. On la voyait marcher seule dans la rue, la tête couverte d'un fichu de travers. Elle n'était pas contente. Ses prières n'étaient pas exaucées.

Quant aux propriétaires des appartements, ils attendaient toujours d'emménager dans la nouvelle extension pour commencer à s'y attacher !

Entre-temps, on avait creusé des emplacements pour l'électricité et des canalisations pour la tuyauterie, mais à voir ce qui se passait dans d'autres immeubles où les extensions étaient achevées, ce n'était plus une terrasse, mais une pièce avec store électrique que les gens ajoutaient à leur appartement.

Si le couple nouveau et triste ne se résout pas à une thérapie conjugale avant que les habitants des anciennes barres ne s'installent sur leurs solariums auxquels les grands arbres font de l'ombre, il risque de se retrouver en mauvaise posture. Ils verront les terrasses prêtes, seront jaloux

et déprimés. La thérapie conjugale atténuera la dépression, on leur dira beaucoup de bêtises, mais pas la vérité : déménagez. Vous avez besoin de soleil. Vous n'avez pas de soleil. Le quartier avec ses arbres vous cache tout l'orient !

Faute de soleil, la néo-religieuse fut atteinte de dépression mais l'homme n'était pas prêt à déménager. Il lui avait dit que leur logement était temporaire. Sinon, elle n'aurait jamais habité un tel taudis. Elle commençait à comprendre qu'elle était coincée là. Que des liens familiaux unissaient l'homme aux orthodoxes propriétaires des lieux, et qu'il les aidait à rester accrochés à la maison et au terrain. Lui-même s'accrochait à la terre comme un Arabe, le terrain valait des millions. La construction datait du temps des camps d'immigrés. Il l'avait ravaudée pour la consolider.

Pas étonnant que la néo ne fût pas enceinte. Pas de soleil, pas de maison. Et la déception dans l'âme. Un bébé n'avait rien à faire dans cet endroit. Si elle le laissait ramper sur l'herbe, parmi les femmes laïques du quartier, on la regarderait de travers parce qu'elle ne payait pas pour l'arrosage de la pelouse et qu'elle-même avait un chemin de terre pour le bébé. La néo-religieuse ne mettrait pas un enfant au monde dans un tel endroit. Les marieurs l'avaient trompée. Ils avaient dit, un divorcé, de plus en plus fervent, bel homme. Pas chauve, pas gros, assis sur une terre qui vaut des millions, et elle, une pure vierge de trente-deux ans, pas belle, elle avait aussitôt accepté.

LA MORT D'UN PROCHE

Si vous êtes au chevet d'un agonisant de plus de quatre-vingts ans, aux urgences de l'hôpital Yihilov, et qu'il est déjà endormi, ventilé et rattaché à toutes sortes de tuyaux et de machines, et qu'au-dessus de lui, derrière une paroi de verre dépoli, un tube de néon blanc diffuse une lumière forte, n'essayez surtout pas de demander aux soignants d'éteindre cette lumière forte qui se projette sur le visage de l'agonisant. C'est leur lampe de travail !

Si vous le leur demandez, ils vous diront : "Comment allons-nous travailler ?"

Mais il est déjà à l'agonie, de quel travail parlent-ils ? C'est une lumière cruelle. Une lumière d'interrogatoire, qui se déversa vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur Mordekhaï Vanunu, qui avait révélé des secrets sur l'atome en Israël ! Mais cet homme agonisant n'a pas révélé beaucoup de secrets, c'est plutôt le contraire. En général, il s'est tu.

"Qu'a-t-il fait, docteur ? C'est un enfant du pays, un des grands ! Comme il n'en existe presque plus. Il a été de ceux qui creusaient les routes. Il a retourné la terre de ses mains, labouré, semé, conduit des tracteurs, etc. Il a dirigé dix-sept agences de la banque Discount durant des années tout en restant honnête et convenable."

On pourrait même énoncer le nom de l'agonisant pour montrer qu'il est fait de la chair et du sang du petit pays naissant. Peut-être que si elle entend le prénom et le nom du patient, la doctoresse s'adoucirait.

Mais inutile de discuter. L'équipe médicale est arrivée et c'est elle qui décide. Ils se sont enfermés avec l'agonisant derrière un rideau et, au lieu de le laisser tranquille, ils lui administrent un antibiotique à large spectre. Cet homme est à bout, à quoi bon ?

Ils ne peuvent pas faire autrement. Ils ont prononcé leur serment, ils n'ont pas le choix, pas d'échappatoire possible. Et tu devrais remercier le bon Dieu d'être tombée sur la doctoresse aux cheveux de longueur inégale, aux pointes brûlées qui n'ont pas vu de coiffeur depuis longtemps ; un peu grassouillette dans la partie supérieure du corps, avec un trait d'eye-liner relativement précis au-dessus des cils. Remercie le bon Dieu que ce ne soit pas la chirurgienne avec le trait d'eye-liner au-dessus et au-dessous des yeux, parce qu'avec elle, il n'y a vraiment rien à faire. C'est une professionnelle, elle fait son travail et elle est très soucieuse. Il y a de quoi.

La chirurgienne en question a aussi une queue de cheval ramassée en boule au sommet du crâne et seule cette pelote est enfermée dans son bonnet vert de chirurgienne, le restant de sa chevelure tirée en arrière est visible.

La chirurgienne au chignon vert est grande et bien faite – rien à voir avec les hanches rebondies de celle des urgences, qui ont atteint les dimensions d'un tonneau –, et son visage est boursoufflé.

Si vous tombez sur celle aux hanches en forme de tonneau, vous avez intérêt à montrer profil bas afin d'obtenir le maximum pour l'agonisant. Elle explose vite, cette doctoresse. Si vous franchissez une ligne des plus minces, elle est capable de s'enflammer, d'appeler l'agent de sécurité pour vous ficher dehors, comme si vous étiez fou à lier. Peut-être a-t-elle manqué d'amour maternel dans son enfance, ou bien est-elle à bout. Elle peut tout aussi bien vous demander :

— Vous me dites que c'est votre oncle, mais comment je peux savoir que vous êtes une proche de cet homme ?

À ce moment-là, il faut rester à votre place, la regarder droit dans les yeux et surtout ne pas lui dire : “Vous avez raison. Je passais dans la rue et je me suis trouvé un agonisant pour pleurer sur son sort.” Gardez vos distances et sortez votre carte d'identité pour lui montrer votre nom, le même que celui de l'agonisant, sans modifier l'expression de votre visage. Vous pouvez aussi jeter un coup d'œil à l'agonisant et mimer autant que possible l'expression de son visage.

De grâce, chers amis ! Laissez-la s'enfermer dix minutes derrière le rideau avec l'agonisant et lui injecter ce qui lui chante. Il est inconscient. De toute façon, il ne ressent rien.

Une recommandation importante : surtout ne marmonnez pas une phrase cynique adressée au rideau, du style : "Enfin ! après tant d'années, seule avec un homme derrière un rideau."

Laissez-la s'unir quelques minutes à votre agonisant. Souvenez-vous qu'elle a le pouvoir de vous éjecter des urgences, et dehors il n'y a que des SDF, des ivrognes et d'autres gens.

Vous avez tellement envie d'être avec lui pendant ses ultimes instants, de lui parler avec une tendresse particulière, comme si soudain il y avait un bébé devant vous, lui chanter toutes les chansons, jusqu'à la mort, mais on vous demande de nouveau de sortir de l'espace délimité par le rideau.

Les médecins tiennent conseil au chevet du malade, derrière le rideau.

Pourquoi le conseil doit-il se tenir auprès du malade ? Pourquoi ne peut-on parler à quelques mètres de lui puisque de toute façon, il n'écoute pas et ne peut pas participer à la conversation ?

C'est ainsi. À présent, c'est à nous de tenir conseil entre nous au sujet du malade, et le rideau nous protégera. Prière de ne pas déranger.

À travers le rideau, on voit dépasser des coudes, des épaules et par moments, on distingue ici et là un hochement de tête. Ils parlent. On ne peut pas comprendre. De temps en temps, leurs propos sont accompagnés de gestes et le rideau bouge.

Déterminés, ils écartent le rideau et sortent. Ont-ils trouvé un remède miracle ? Non. Ils ont décidé à l'unanimité de le transférer en médecine interne, le tout au pas de course, avec tout l'appareillage et la tuyauterie.

En tant que proche de l'agonisant, on est rassuré par le transfert des urgences vers la médecine interne. Peut-être y a-t-il encore une chance.

Trois d'entre eux entament une course vers la médecine interne, avec le patient tuyauté et relié à deux moniteurs de surveillance. Il faut qu'ils se rendent de moins un à plus deux. Ils entament leur course en partant de l'ascenseur qui est tout au bout des urgences chirurgicales. Une médecin enceinte de six mois et un infirmier se joignent à la course. À certains

moments, ils courent à une vitesse d'environ huit kilomètres/heure. Devant l'ascenseur, le médecin enceinte vous dit qu'il n'y a pas de place et ils disparaissent derrière les portes qui se ferment. Mais où est le deuxième ascenseur ? Vous appuyez sur le bouton, il n'arrive pas, et c'est ainsi que vous les perdez, eux et l'agonisant que vous vous obstinez à accompagner.

Inévitablement, alors que vous êtes enfin arrivé à plus deux et que vous les cherchez, ils sortent eux aussi d'un ascenseur. Bon, ils se sont sans doute perdus dans le labyrinthe architectural de l'hôpital fait de bouts rapiécés, à présent ils entrent tous comme un seul homme en médecine interne dont la porte s'ouvre automatiquement pour eux.

La course après les coureurs vous a fait du bien. Vous n'aviez pas couru depuis longtemps. Elle a injecté une bonne mixture dans votre cerveau et a amélioré votre humeur malgré la situation absolument terrible.

En médecine interne, on installe l'ancien membre du kibboutz en soins intensifs et on vous dit d'attendre dehors. On le relie à tout l'appareillage fixe disponible sur place et on le débranche de l'appareillage mobile que l'on doit rapporter aux urgences au moins un.

On vous dit : "Allez prendre un café, en attendant." Mais il n'y a pas de café parce qu'aujourd'hui c'est samedi et qu'il vous faut aller au café Aroma hors de l'hôpital, ce qui est compliqué.

Quand vous revenez d'Aroma après tout un détour, la nouvelle équipe de médecine interne ne vous laisse pas entrer en soins intensifs. Alors à quoi a servi le "Allez prendre un café en attendant" ? À vous éloigner encore plus de l'ancien membre du kibboutz, et votre désarroi est tel que vous ne savez plus où vous en êtes. Vous croyez que le jeune médecin aux yeux bleus se libère pour venir à votre secours, mais il vous dit avec de bons yeux qu'il est désolé. Ils ont tout fait, avec toute la technologie à leur disposition, mais à leur grand regret, la personne est décédée. Souhaitez-vous le voir ? Pendant que vous faisiez longuement la queue chez Aroma, il a trépassé. Mais de toute façon, vous ne pouviez ni vous approcher de lui, ni éviter sa mort. C'est bien la raison pour laquelle il était arrivé aux urgences.

Brusquement, tout le service change son fusil d'épaule. Un geyser d'attentions envers l'ancien membre du kibboutz qui vient de mourir et ses

proches. À présent, ils laissent entrer tous ceux qui veulent “le voir”, mais qu’y a-t-il à voir ? Dommage qu’il se soit fait couper les cheveux un jour avant sa mort. Il était tellement plus beau avec son épaisse chevelure blanche et sa mèche. Les agonisants ne devraient pas se faire couper les cheveux avant leur mort ! Il est bon que la famille se souvienne du mort avec sa belle mèche fournie plutôt qu’avec une coupe maison à la tondeuse.

LE SERMENT

Ils ont dit d'être là à six heures, parce que la cérémonie commencerait à sept. Il était clair que si l'armée imposait un lieu et une heure, c'était la réalité en vue de laquelle il fallait s'organiser. À cause des bouchons sur la route du bord de mer à cette heure-là, il fallait sortir au plus tard à quatre heures et demie, peut-être même plus tôt. Ils arriveraient à deux voitures, le père dans la sienne et la mère – la grande – dans la deuxième voiture, où voyageraient aussi Iris, sa fille aînée, et Timna, la fille cadette de la fille unique.

Lavona, la fille aînée de la fille unique, était en voyage au long cours en Amérique du Sud et sa grand-mère, Adèle, suivait son parcours sur une grande carte étalée sur la table reluisante en bois sombre, dans le salon de son appartement au coin des rues Judas Maccabée et Matitiahou-le-Grand-Prêtre.

Timna, qui avait déjà dix-huit ans, était atteinte d'une inflammation des articulations qui allait en s'aggravant et l'avait empêchée de grandir. Elle était restée petite. De plus, les articulations du bassin présentaient une carence en calcium, elle souffrait d'une déficience immunitaire et le moindre virus s'installait chez elle pour un mois.

Il fallait ajouter à cela des troubles alimentaires, courants dans la famille depuis l'expulsion d'Espagne, qui l'empêchaient de se remplir et de s'arrondir.

Timna avait un esprit vif et retors, comme sa mère. Elle savait tout, c'était difficile d'affronter cette clarté.

La grande et le père de ses enfants, qui voyageait seul dans la première voiture, n'étaient plus en contact et on ne pouvait plus compter sur lui pour se faire transporter à Haïfa. Le temps de leur divorce était désormais presque égal à celui de leur mariage.

Nadav, leur fils soldat, les attendrait vêtu de blanc à la base navale.

La grande pria sa fille, Iris, de demander au père s'il voulait bien acheter en route un McDo pour Nadav.

Non, il ne pouvait pas, répondit le père qui avait commencé sa carrière comme journaliste sportif et la continuait comme rédacteur dans un grand hebdomadaire. Il allait tout droit à la base et n'avait pas le temps de s'arrêter, le magazine lui prenait tout son temps.

Par conséquent, c'était à elles de trouver un McDo en route, mais pas trop tôt pour que le hamburger ne soit pas froid à l'arrivée, conclut dramatiquement la grande et elle engagea la Hyundai Gets sur la route du bord de mer.

Sa fille, Iris, était assise à côté d'elle et Timna, sur le siège arrière. L'humeur était euphorique, interrompue par moments par la peur que la carte de crédit de la grande ne marche pas à la station d'essence. Il faudrait alors emprunter la carte de Timna, qui faisait partie du voyage, et dont le père, Amatsia, risquait de prendre la grande pour une profiteuse, limite escroc, ce pourquoi l'opération devait rester secrète.

La carte à débit direct présente deux grands inconvénients : elle n'est pas admise partout et même quand elle l'est, l'ordinateur met du temps à transmettre l'autorisation de crédit, ce qui entraîne de longues minutes de tension.

Ce jour-là, au bout d'environ une minute, la grande entendit la caisse autoriser l'achat d'essence, et elle en fut soulagée, mais pas complètement.

Timna et Iris étaient allées acheter du Coca light avec la carte de crédit de Timna. Pour deux canettes de Coca, Amatsia ne prendrait pas la grande pour un "escroc" ou une " salope". C'est ainsi qu'il appelait ceux qui lui paraissaient douteux sur le plan social, économique ou moral, parfois il les qualifiait aussi de "chien" ou "chienne", selon le sexe de l'individu douteux.

En regardant les filles s'éloigner pour aller acheter la boisson gazeuse, elle remarqua le boitement de Timna qui souffrait de douleurs terribles aux hanches. On parlait d'opération inévitable, mais sans trop savoir quel genre d'opération ni où. En attendant, on essayait d'autres options.

Moins d'un jour avant sa mort, lors d'un appel téléphonique vers sa voiture, la fille unique avait demandé à la grande de prendre soin de Lavona et de Timna une fois qu'elle aurait trépassé. La grande était en train de conduire Timna à un cours particulier, la petite avait entendu la conversation et les pleurs de sa mère. La grande avait promis, forcément, même si elle était inapte à tenir sa promesse, et d'ailleurs la situation ne lui permit pas de tenir ne fût-ce que la moitié de la promesse.

Elle essaya ici et là, mais ici et là seulement.

*

Elles ne trouvèrent aucun McDo sur leur chemin et furent obligées de se rabattre sur celui de l'hôpital Rambam. La grande n'en revenait pas de se retrouver dans le parking d'un hôpital, mais Timna qui avait un excellent sens de l'orientation dans n'importe quel hôpital trouva vite son chemin à Rambam, où elle n'avait jamais mis les pieds, et revint rapidement avec Iris, un hamburger brûlant à emporter et un Coca ordinaire.

Nadav attendait avec son père près du portail de la base et en voyant arriver les trois femmes, le père et le fils se mirent à chuchoter. Leurs corps exprimaient un malaise qui semblait dire : allez-vous-en. Iris tendit le hamburger à Nadav, mais il n'avait pas faim, il le mangerait plus tard, tous les soldats avaient déjà mangé des pizzas apportées par les filles de l'association de soutien au soldat.

D'autres conscrits en blanc se tenaient auprès de leurs familles qui paraissaient solides et magnifiques, équipées de caméras vidéo perfectionnées. Un vent froid soufflait. Nadav était excité et veillait à ne pas s'adresser à sa mère en présence de son père, comme si c'était interdit.

La grande était interloquée. Elle était la mère de ce soldat, pourquoi ne faisait-il pas attention à elle ?

Son père lui parlait, il lui expliquait l'importance de l'événement qui représentait un tournant dans sa vie d'adulte.

Il n'y avait aucune possibilité de s'approcher du fils.

Ensuite, les cinq s'assirent autour d'une table et Nadav se força à manger le hamburger. Il avait un fusil et un chargeur, la grande admira l'arme, c'était bien d'avoir un fusil, dit-elle, il pouvait servir, et elle montra en riant la longueur du magasin.

“Ne t'en fais pas, papa, dit Nadav en riant, pour rassurer son père. Je sais m'occuper d'elle s'il le faut.”

*

Des feux d'artifice éclairaient la place des cérémonies, qui s'étendait parallèle à la mer dont les eaux noircies par la nuit tranchaient sur les uniformes blancs des jeunes conscrits de la marine.

La grande et les jeunes filles cherchèrent un endroit approprié où s'asseoir près de la section de Nadav. Un vent froid se mit à souffler de la mer, la grande remarqua alors la veste de Timna qui était une mince chemise en jean. Comme sa défunte mère, Timna portait toujours des vêtements légers, elle avait toujours chaud, comme sa mère. Pourtant on voyait bien qu'elle avait froid. La cérémonie n'avait pas encore commencé et son visage était déjà pâle.

La grande espérait que la cérémonie serait brève et que tout se passerait bien. Elles regardaient en silence. On n'entendait que le vent siffler et les ordres du commandant.

Des sections de soldats vêtus de blanc sortaient de la place et y revenaient. Un gradé invita une gradée inférieure à lui, elle entra gauche droite sur la place et invita un gradé inférieur à elle, qui invita un gradé inférieur à lui, ainsi de suite jusqu'aux gradés les plus inférieurs, responsables des conscrits qui faisaient leurs classes. Les lèvres de Timna devinrent bleues, la grande lui donna son gilet en laine. Le père de Nadav le photographiait avec son smartphone et ne cessait d'envoyer messages et photos à sa nouvelle femme.

L'atmosphère était celle d'une cérémonie du souvenir plutôt que celle d'une fin solennelle de la période des classes. Le public fut invité une ou deux fois à se lever. Une fois pour le Yizkor, la minute de silence pour les

soldats tombés à la guerre, une autre fois pour l'entrée d'un commandant. Et une fois aussi à la lecture du poème de Nathan Alterman *Le Plateau d'argent*.

Et les sections selon leur commandant : garde-à-vous, repos, fusil à l'épaule, présentez arme, alignement.

Les gestes de Nadav étaient précis.

Puis quelqu'un dit deux trois mots dans le microphone et tous les conscrits les répétèrent. Il est interdit de montrer la cérémonie sur Internet, mais en résumé : ils prêtèrent serment d'obéissance aux lois de l'État, etc., et promirent de se sacrifier pour la patrie. Le père prit des photos encore et encore et les envoya à sa nouvelle femme.

À la fin de la cérémonie, quand Nadav mangea encore une pizza et fut gentil avec tout le monde, le comportement du père resta toujours aussi incompréhensible.

*

Une semaine de grosse fièvre, suivie de cinq semaines de toux profonde et de faiblesse totale – en tout, un mois et demi –, voilà ce que vécut Timna. Plus jamais de sa vie elle n'irait à une cérémonie de serment de la marine.

L'EXPULSION DE BIRMINGHAM

C'était un dimanche matin, premier jour de la semaine, les soldats se hâtaient vers leurs bases. L'air furieux et surtout déçu, Nadav acheva son dernier week-end à la maison, il souleva son énorme paquetage, sortit de la voiture, claqua la portière et, sans dire au revoir à sa mère qui l'avait accompagné, s'engagea dans le tunnel qui conduisait aux trains pour Haïfa.

La grande fit demi-tour et franchit la ligne blanche. Les chauffeurs de taxi de la station la regardèrent avec approbation. Qui était assez stupide pour se plier à la loi, aller jusqu'à la place et faire tout le tour ?

La route jusqu'à la maison était embouteillée et l'hébreu de tout le monde était pitoyable. Mais passe encore. Que chacun dise ce qu'il veut comme il veut.

De plus, la moitié des gens étaient enroués ou enrhumés, c'était le début d'un automne froid et les météorologues disaient : "Il fait froid pour la saison."

L'orthopédiste et le rabbin Firer avaient préconisé une implantation des articulations du bassin à l'hôpital de Birmingham spécialisé dans l'implantation d'articulations compliquées. Dans un premier temps, Timna, Lavona et leur père se rendirent à Birmingham pour des examens généraux. Puis ils revinrent en Israël et deux mois plus tard, ils reçurent un appel téléphonique les informant de la date de l'opération. Et ils se préparèrent à partir.

La grande était censée les accompagner à Birmingham pour aider Lavona à pousser la chaise roulante de Timna dans les rues de Birmingham et de Londres, comme elle l'avait fait à leur retour des examens. Mais à présent, la grande était occupée à libérer son appartement qu'elle devait vendre pour cause de dettes et d'absence de rentrées d'argent dans les quinze années à venir. Même les impôts s'y étaient mis et l'avaient fait basculer dans la

catégorie d'activité exonérée à la place de celle autorisée qui avait été la sienne.

Sa fille, Iris, partit habiter avec des colocataires à Tel Aviv et Nadav et elle s'apprêtèrent à emménager dans un appartement avec jardin. L'habitation était temporaire, mais elle envisageait de cultiver le jardin et d'en faire une merveille pour que certains jours, ce soit un plaisir de regarder les fleurs et de déambuler parmi les sauges à hauteur d'homme.

Dans sa famille, on la rabaisa : avec elle, tout était temporaire, elle n'était même pas capable d'entretenir un appartement de cent dix-huit mètres carrés dans une résidence à l'intérieur de la ligne verte.

Par le passé, elle appelait de temps en temps Adèle et lui demandait de ses nouvelles, et c'est ainsi que quelques jours avant l'opération, entre deux cartons de déménagement, elle l'appela pour lui dire gaiement qu'elle avait l'intention de faire le voyage pour seconder Amatsia et Lavona auprès de Timna. Le billet de voyage serait payé par le deuxième versement de l'appartement qu'elle avait vendu.

Mais Adèle lui dit aussitôt que ce n'était pas la peine d'aller à Birmingham pour aider Amatsia et les filles. Si elle avait envie de changer d'air, elle n'avait qu'à aller à Chypre. Le soleil y était très agréable à cette époque de l'année.

Un jour après l'avoir expédiée en vacances à Chypre, Adèle lui laissa un message téléphonique pour lui préciser qu'en fait elle ne souhaitait pas qu'elle interfère dans la relation des deux sœurs. L'occasion se présentait de resserrer les liens entre elles. Dans une ville étrangère, après une opération.

Mais ces liens étaient plutôt inexistantes, en quoi la grande les dérangerait-elle ? Au contraire, elle ferait régner la paix entre les deux. De plus, elle voulait tenir la promesse qu'elle avait faite à la fille unique de veiller sur ses filles. Il fallait qu'elle aille à Birmingham, sans la moindre hésitation.

“Reste à la maison, lui ordonna Adèle de sa voix tremblante, tu déménages, n'est-ce pas ? Alors, fais tes cartons et occupe-toi de tes affaires.”

C'est ce qui s'appelle remettre quelqu'un à sa place. La grande était à peine une petite fille quand Adèle avait décelé chez elle une tendance infatigable à fourrer son nez partout.

Et ce n'était pas tout.

Sa voisine du dessus, Rina, avait enfin obtenu son divorce religieux et quelques jours avant le départ prévu de la grande de Maoz Aviv, Rina avait procédé à une désinsectisation radicale. La cage d'escalier, l'allée devant l'entrée de l'immeuble, les allées conduisant aux autres entrées, tout le bâtiment était envahi de grosses blattes qui se débattaient ou étaient déjà mortes.

Un martin-pêcheur à la poitrine blanche était perché en plein jour sur le fil électrique avec une blatte dans le bec.

Pourquoi n'allait-il pas vers la rivière Yarkon où était sa place ? Et s'il appelait ses camarades pour qu'ils viennent goûter à des blattes ? Est-ce que leur système digestif était immunisé contre les produits insecticides de Rina ?

Les blattes agonisantes dans la cage d'escalier répandirent une grande inquiétude sur le processus de vidage de l'appartement, la grande prit un balai et en balaya des centaines dans le jardin, pour les recycler. À mesure que l'opération approchait, elle ajournait l'emballage des cartons et la venue des déménageurs, persuadée qu'elle allait devoir faire un saut à Birmingham. Mais c'était uniquement dans sa tête. Elle resta en Israël avec ses cartons et le gros scotch. Après trente ans passés dans l'appartement, le déménagement était volumineux, elle n'avait pas la moindre intention de trier, tout fut transféré tel quel dans l'appartement suivant.

Trois jours avant l'opération, alors qu'Amatsia et ses filles étaient déjà à Birmingham, Adèle appela la grande et lui demanda comment elle avait osé la qualifier de "peste".

— Je ne t'ai pas qualifiée de peste... D'où tu sors ça ?

Adèle rejeta sa version, mais accepta de ne plus en parler. La grande se souvenait vaguement d'un sujet de discorde entre elles mais en avait oublié le contenu.

Deux jours plus tard, à deux heures, heure locale, et midi, heure anglaise, l'opération commença. Deux heures et demie plus tard, Adèle était persuadée que Timna n'était plus *parmi nous*.

La grande poussa un cri lorsqu'Adèle le lui annonça.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr qu'elle est parmi nous.

— Elle n'est plus parmi nous, insista Adèle à l'autre bout du fil.

— On est en train de lui implanter une articulation de la hanche ! Ça prend du temps. Amatsia a dit que si l'opération durait, c'était le signe qu'on lui changeait toute l'articulation !

— Mais pourquoi ce n'est pas comme ici ? dit Adèle de sa voix tremblante. Les médecins sortent tous les quarts d'heure pour dire ce qui se passe. Non, non. La petite n'est plus en vie.

— Bien sûr qu'elle est en vie. Arrête de parler comme ça.

— Tu as de la chance de pouvoir le croire, vraiment de la chance...

Au bout de quatre heures, l'opération prit fin avec succès. Du côté de cette articulation-*là*, le calme fut obtenu pour les quinze années suivantes.

Et douze jours plus tard, le père et ses filles rentrèrent à la maison. Timna fut hospitalisée à Tel Hashomer en convalescence et Amatsia fit progressivement l'aller-retour entre Ramat Aviv et Tel Hashomer deux fois par semaine au lieu de tous les jours.

*

Un mois passa, puis deux mois, et la grande découvrit soudain qu'un personnage ancien-nouveau avait joué le rôle principal à son insu, alors qu'elle-même avait joué celui de clown éphémère, de véritable charlatan dont il ne fallait pas croire le moindre mot.

Drora McKay était la cousine de la défunte fille unique du côté d'Adèle, mais elle n'avait jamais donné de ses nouvelles, même en temps de détresse, parce qu'elle habitait Édimbourg avec son mari McKay, un lord écossais.

Il n'empêche qu'on savait des choses sur elle. On savait, par exemple, que Drora McKay était unique en son genre. On savait que Drora McKay

avait bluffé tout le monde avec son mariage-surprise avec le lord, qui avait fait d'elle une lady au début des années quatre-vingt. La silhouette de Lord McKay s'élançait vers le ciel, il possédait un physique différent. C'était un homme qui veillait à son habillement, ce qui malheureusement n'était pas le cas de nous tous ; en pleine canicule, il venait aux enterrements en jaquette et cravate, coiffé d'une espèce de chapeau noir.

Pour des raisons qui lui appartenaient et dataient de dizaines d'années, Adèle ne voulait pas que la grande et Drora McKay se frottent l'une à l'autre, et pendant longtemps les deux femmes ne se croisèrent qu'aux enterrements, où Drora venait tantôt seule, tantôt avec le lord.

La famille McKay n'habitait pas Birmingham, mais y connaissait du monde, alors que la grande n'avait rien à voir avec cette ville.

La cousine McKay avait prouvé son efficacité en dénichant un appartement pour Amatsia et ses filles, le temps de l'opération et de quelques jours de repos. Mais ce n'était pas tout : Amatsia rapporta à la grande qu'Adèle ne souhaitait pas sa présence dans l'appartement trouvé par Drora McKay. C'est pourquoi elle l'avait "remise à sa place" à sa manière : elle n'avait qu'à rester chez elle, lui avait-elle dit, et faire comme tout un chacun, à savoir, préparer son déménagement. Et la grande, honteuse et humiliée, avait renoncé à son projet de se rendre à Birmingham.

*

Ce fut le soir de la Pâque. La scission familiale se présentait comme suit : Amatsia et ses filles étaient chez des amis au kibboutz. Iris et Nadav, chez la sœur de la grande, la petite, qui menait une vie régulière et savait surmonter drames et tourmentes véritables. Ces derniers temps, elle s'était mise à croire au mauvais œil, à dissimuler des choses qu'elle avait achetées ou faites, sauf des travaux impossibles à cacher dans son appartement.

Et puis il y avait Viviane, qui allait elle aussi chez sa fille cadette.

Quant à la grande, elle se rendit chez deux amis du centre-ville.

Nadav et Iris la conduisirent dans sa propre voiture parce qu'il était impossible de trouver un taxi : dans toutes les grandes stations, le téléphone

sonnait et personne ne répondait, comme pour dire “Il n’y a pas de taxis”. Ensuite, Nadav et Iris se rendirent chez la petite avec la voiture de leur mère et, en route, passèrent prendre Viviane. Par un accord tacite, la grande savait qu’elle ne devait pas aller chez la cadette parce qu’elle risquait de tout gâcher. Même si elle ne voulait rien gâcher, elle le faisait bel et bien. Elle descendit de la voiture à un carrefour, regarda ses enfants s’éloigner pour aller chercher sa mère, avant de prendre la direction du nord jusqu’à Kfar Saba.

Là-haut, au cinquième étage, les amis avaient préparé un repas sain, mais la grande se sentit soudain très mal. C’était en profondeur, une chose qu’elle n’avait pas résolue au fond d’elle-même. La table était couverte d’une nappe *rouge* et sur le rebord de la fenêtre, il y avait un chandelier de Hanoukka où brillaient sept bougies, plus la huitième qui allumait les autres. Et pas de *matsot*, de pain sans levain, sur la table. Rapport aux fêtes, c’était plutôt éclectique.

Mais ce ne furent ni le chandelier, ni l’absence de *matsot* qui lui firent monter les larmes aux yeux. Deux verres de vin suffirent à la faire éclater en sanglots et à déposer son fardeau intérieur devant ses deux amis qui s’étaient donné tant de peine pour préparer le repas. Ils firent de leur mieux pour la calmer et revenir à l’ordre de la soirée. L’un lui apporta un verre d’eau. L’autre dit : “Je ne comprends pas.” Finalement, celui qui lui était le plus proche la raccompagna et la mit dans un taxi qui passait, vide désormais, et il dit au chauffeur : “Conduisez la dame à la rue...” Puis il claqua la portière de la voiture en poussant un soupir de soulagement.

*

Mais la grande marginale de cette soirée de la Pâque, qui célèbre la sortie du peuple juif d’Égypte et de l’esclavage, fut la vieille Adèle qui resta seule dans son lit, le regard au plafond, assistée d’une Philippine. Depuis plusieurs mois déjà elle refusait de quitter son lit et gardait les yeux au plafond. Elle ne s’adaptait plus au monde. Elle ne supportait plus un monde sans Vita et sans la fille unique. Elle refusait de regarder la télévision et

avait sans cesse froid. Ou bien chaud, et alors un petit ventilateur de couleur lui brassait l'air. Et inversement, un convecteur injectait de l'air chaud.

La famille entra en guerre mais évita le tribunal. Finalement, Amatsia gagna sa part de l'héritage d'Adèle, c'est-à-dire qu'il devint officiellement propriétaire de son propre appartement, inscrit à l'origine au nom des parents de la fille unique. Désormais, propriétaire exclusif de l'héritage et de deux autres appartements dont théoriquement il hériterait par la suite, il modifia radicalement sa vision du monde et interdit à Lavona et Timna de communiquer avec Adèle, de peur que le nouvel ordre social ne soit remis en cause.

Adèle essayait de les joindre par téléphone ou par Facebook, mais elles la filtraient. Peut-être qu'après tout, il ne leur interdisait pas d'être en contact avec Adèle, peut-être n'était-ce qu'une impression, mais elles n'étaient plus intéressées par la compagnie de leur grand-mère.

*

Une année entière s'écoula après la première expulsion de Birmingham. On envisagea d'implanter une prothèse sur l'autre hanche de Timna. Mais ce n'était plus la peine d'appeler Amatsia, Timna ou Lavona. Les deux sœurs boudaient la grande, avec ou sans le soutien du père.

Elle ne demanda surtout pas à se joindre au deuxième voyage à Birmingham. Les détails lui parvinrent par Adèle, qui tomba face contre terre pendant que sa Philippine faisait du jogging dans le parc du Yarkon. Personne ne sait combien de temps elle l'attendit par terre.

Au moment de la visite de la grande, elle était étendue, immobile, en train de reprendre ses esprits dans un lit aux draps fleuris, des fleurs bleu marine sur fond blanc. À droite et à gauche du lit se trouvaient des tables de nuit grises aux nombreux tiroirs, formant un bloc avec le dossier rectangulaire, le tout en formica. La Philippine dormait dans le lit de la défunte fille unique. Sa chambre de jeune fille était restée intacte.

— Je veux que ça finisse ! dit Adèle à la grande.

Cette dernière murmura d'abord "Tiens le coup", puis se dit en silence : Mais elle ne veut pas tenir le coup, et finit par lui dire :

— Je te la souhaite facile.

Au moment de partir, Olivia la Philippine appela l'ascenseur avec une clé possédée par seulement une partie des habitants de l'immeuble de Yehouda HaMaccabi parce qu'une partie des habitants avait financé l'installation de l'ascenseur et pas l'autre.

*

Nombre de jours comme ceux-là s'écoulèrent et d'autres encore, puis ce fut une journée de canicule où l'air était brûlant et les gens se traînaient, épuisés, dans la montée du jour. Après une coupure plutôt longue entre cette branche de la famille et elle, la grande alla enfin rendre visite à Adèle. Elle appuya sur le nom Castil à l'interphone, personne ne lui répondit. Elle sonna de nouveau avec obstination car par une telle journée de canicule, la Philippine ne pouvait pas être allée faire du jogging. Soudain elle entendit la voix d'Adèle demander : "Qui est là ?", elle répondit mais il y eut un silence dans l'interphone.

Elle était presque sûre qu'Adèle était tombée après lui avoir répondu. Elle appela alors le téléphone mobile d'Olivia et tomba sur son répondeur. Elle appela la ligne fixe d'Adèle et après plusieurs sonneries tomba de nouveau sur le répondeur. Adèle avait sûrement glissé et attendait du secours sur le carrelage étincelant de propreté. Il ne restait plus qu'à savoir dans quel état elle se trouvait et où elle s'était fait mal.

Elle appela Amatsia. Quelques mois plus tôt, il y avait eu une grande querelle entre eux et depuis, il la boudait.

Mais il répondit au téléphone et appela aussitôt le nouveau numéro d'Olivia qui était au supermarché, en train de faire des courses.

La grande attendit environ cinq minutes, immobile sur la marche de l'allée conduisant à l'immeuble, accablée par la conscience d'avoir provoqué la chute. Comme par miracle, Olivia surgit alors, paniquée, avec

de grands sacs en plastique de supermarché à chaque poignet et s'empessa de pianoter le code d'entrée de l'immeuble.

— Je suis sûre qu'elle est tombée, lui dit la grande dans un anglais approximatif. J'aurais dû téléphoner avant de venir.

Ensemble, elles se précipitèrent à l'étage. Olivia ouvrit la porte et se dirigea vers la gauche mais voyant que le lit d'Adèle était vide, affolée, elle tourna à droite, posa les sacs de courses par terre et appela Adèle par son nom.

Elle était étendue sur le carrelage du salon, consciente, la grande lui posa des questions vitales, comme par exemple, où elle avait mal. Olivia lui glissa des coussins sous la tête et le cou, ce qui la fit gémir.

— Il ne faut pas la toucher, dit la grande à Olivia qui essaya de la soulever.

— Je vais appeler une ambulance, dit-elle enfin quand son cerveau se remit à fonctionner et Adèle hochait la tête autant que le lui permettaient sa position et les douleurs.

Aux urgences de l'hôpital Yihilov, Adèle raconta que, mis à part Olivia, elle n'avait vu personne depuis deux semaines et qu'il ne lui restait plus qu'à parler avec des fantômes pour qu'ils viennent à son secours. Récemment, elle avait parlé avec sa mère qui était morte dans les années soixante.

Par chance, elle ne s'était rien cassé. Ni le dos, ni les membres.

Quelques jours plus tard, elle sortit de l'hôpital et il y eut de nouveau une coupure entre elle et la grande. Mais un beau jour, cette dernière décida que malgré l'impression de tristesse que lui laissaient ces visites, son éloignement d'Adèle était exagéré. Elle n'avait pas mis les pieds au troisième étage à l'angle des rues Yehouda HaMaccabi et Matitiahou-le-Grand-Prêtre depuis longtemps. Cette fois-ci, elle informa la Philippine de sa venue. Adèle était couchée dans son lit. Ses draps étaient imprimés de délicates fleurs mauves, sur fond blanc.

Par moments, elle gémissait à cause des douleurs dues à sa chute, et son visage était tourné vers le plafond. Toute autre position lui provoquait des douleurs insupportables. Derrière elle s'étaient dans le désordre les photos

de tous les membres de sa famille : les morts et les vivants, les sains et les malades.

Elle dit :

— Sais-tu que Timna mesure sept centimètres de plus depuis son opération à Birmingham ?

— Formidable, se réjouit la visiteuse impromptue mais désirée.

Elle prolongea sa visite et raconta à Adèle toutes sortes d'histoires du passé et Adèle adressa de beaux sourires au plafond, car la grande lui rappelait la splendeur des jours anciens, son travail quotidien de chimiste à l'Institut Weizmann, comment elle conduisait partout les filles de la fille unique qui était malade : aux divers ateliers, à la piscine du Country Club de Bavli, à des cours particuliers.

Au bout d'une heure, la grande se leva et même le visage d'Olivia exprima du chagrin.

— Tu reviendras ? lui demanda Adèle.

— Oui.

— Promis ?

— Oui.

— Ne fût-ce que pour une demi-heure.

Mais la grande lui rend rarement visite et les petites-filles aussi. L'une prépare un master, l'autre des examens psychométriques, quant à la grande, elle sera à jamais la débitrice d'Adèle et des filles.

LE PRINTEMPS DES ÉMEUTES

À l'âge de dix ans, Farid el-Amrawi se dressa de toute sa hauteur – il était plutôt petit pour un garçon de son âge – devant les pyramides de Gizeh et les vit comme il les avait toujours vues (la première fois, c'était du haut des épaules de son père). Comme par le passé, il s'ébahit devant cette merveille du monde, mais soudain une pensée sur l'intérieur des pyramides traversa son cerveau comme un éclair. Non pas sur le revêtement, ni sur les tombes enfouies à l'intérieur, ni sur les salles, mais sur ces grandes pierres dissimulées, complètement invisibles.

En fait, les rochers de granit massif qui emplissent l'intérieur invisible des pyramides ont été extraites de carrières lointaines au sud du Nil, puis transportées sur des radeaux par des ouvriers d'antan, exactement comme les rochers de granit du revêtement, et si ces derniers ont subi une finition externe parce qu'ils sont visibles, ceux qui emplissent l'intérieur, qui sont enfouis tout au fond depuis des millénaires et qui supportent le gros de l'ouvrage de soutènement de toute la pyramide, sont en général oubliés. Comparées à leurs semblables, ces pierres-là sont discriminées et cette injustice est éternelle – se dit El-Amrawi –, exactement comme les pyramides elles-mêmes. À l'idée de ces pierres anonymes, expulsées, auxquelles la plupart des touristes ne pensaient même pas, son cœur se serra.

Dans la maison de ses parents au Caire, le garçon arriva à la conclusion qu'il n'y avait rien à faire : les lois de la géométrie dans l'espace condamnaient l'intérieur des pyramides de Khufu, Khafré et Menkaure au silence et à l'obscurité. Le cerveau d'El-Amrawi était relativement plus développé que celui de ses congénères. C'est pour cela aussi que les enfants et les enseignants l'exclurent de la bande des snobs de la classe et lui infligèrent une blessure au cœur. Pourtant, il poussa en hauteur à la puberté et se débrouilla dans les parages de la moyenne, mais il était déjà trop tard.

Après quelques mises au ban à l'école et pour éviter les bagarres et insultes avec des garçons plus forts que lui, il trouva une ruse pour se calmer complètement et pendant longtemps. Il se concentra sur l'intérieur des pyramides et pensait aux énormes rochers de granit inconnus qui menaient une vie secrète et soutenaient la pyramide sans bouger, et il s'identifiait à leur grandeur. Ce qui lui permit aussi de conclure que la persévérance, l'obstination et la détermination donnaient le meilleur d'elles-mêmes quand elles étaient invisibles. Il adopta cette conclusion comme un mantra, la fit pénétrer dans sa vie, son apparence, sa démarche, son maintien. À force de se nourrir de livres sur l'Égypte ancienne, il ne sortit plus de la maison, mangea de moins en moins et, au fil des années, ressembla de plus en plus à un habile fileur de toiles. À le voir de l'extérieur, il paraissait indifférent et doué d'une sérénité infinie, mais à l'intérieur son âme bouillonnait et s'activait comme une fourmilière, prête à surgir comme un monstre dans un film bien ficelé.

Avec le temps, il devint un homme très solitaire et ambitieux. Dès l'âge de treize ans, il grimpa au sommet de la grande pyramide de Khufu et mémorisa la date et l'heure de l'exploit. Il en était à sa cinquième tentative, les quatre précédentes avaient échoué.

C'était un jour printanier, un vent léger soufflait, mais lorsqu'il atteignit le sommet de la pyramide, la brise ébouriffa ses boucles noires, il écarta l'une d'elles de ses yeux pour mieux voir ce qui était visible de là-haut.

Il était heureux. Il remplit ses poumons de l'air des sommets et finit par en avoir le vertige. Une grande partie du Caire s'étalait à ses pieds : la tour du Caire, la forteresse de Saladin et le bâtiment de la télévision. Et au sud, Sakhara. Il resta de longues minutes là-haut, puis redescendit en vitesse.

Il n'escalada plus jamais les pyramides. Ni celle de Khufu, ni Khafré, ni Menkaure, mais il lut de nombreux livres sur le sujet. Alors qu'il ne s'entendait pas avec son peuple vivant aujourd'hui, il lut avec passion des livres sur ceux qui vivaient par le passé et sur la splendeur de la culture égyptienne. Le fait que l'Égypte était le berceau de toutes les cultures lui inspira de la fierté, car il ressentit une proximité génétique avec ce berceau.

Il regrettait beaucoup de ne pas avoir vécu à l'époque des pharaons. Il se trouvait parfaitement apte à vivre une vie de pharaon, ou du moins celle d'un dignitaire de la cour. Il était si bon élève à l'école primaire, y compris dans les matières scientifiques, qu'une fois au lycée, on l'autorisa à suivre, en marge du cursus habituel, des cours d'archéologie et d'histoire à l'université du Caire.

Par la suite, il se dirigea tout naturellement vers des études d'égyptologie et passa sa licence. C'est alors que fut conclu l'accord de paix entre l'Égypte et Israël et il répondit à une annonce de l'ambassade d'Israël sur l'octroi d'une bourse à l'université de Tel Aviv.

La réponse ne se fit pas attendre : on lui accordait une bourse couvrant son logement et sa subsistance pendant deux semestres.

Dans le Tel Aviv du début des années quatre-vingt, El-Amrawi éprouva un sentiment de liberté comme il n'en avait encore jamais connu. Et quand il fut temps de rentrer dans sa patrie, il parlait déjà couramment l'hébreu. Il commença aussitôt à travailler comme guide touristique d'Israéliens qui, en ce temps-là, étaient nombreux à visiter l'Égypte. Il parlait avec eux un hébreu de haut niveau, prudent, un peu hésitant, mais remarquable, glissait dans sa conversation des mots nouveaux appris dans les journaux israéliens et des mots d'argot entendus auprès des touristes eux-mêmes. Non seulement il avait une sécurité financière, mais il pouvait aussi épargner pour les mauvais jours.

Souvent, il accompagnait et servait de guide à un dignitaire israélien, ou à deux dignitaires avec leur suite, dont la visite en Égypte était tenue secrète.

Il avait un itinéraire fixe qui commençait aux pyramides de Gizeh et allait jusqu'à celles de Sakhara, puis retour au Caire, le marché de Khan el-Halili (où les Israéliens achetaient surtout des foulards) ; puis il les conduisait au musée égyptien et finissait son périple – considéré comme le clou de la visite par les Israéliens – par les églises coptes et la vieille synagogue Ben Ezra à Hart el-Yahoud, dont la soupente abritait la célèbre *ghéniza* du Caire, contenant des documents très anciens sur la société juive.

Ce qui prouvait aux Israéliens que même l'antique quartier du Caire leur appartenait.

Mais les connaissances d'El-Amrawi en matière biblique, en particulier sur les livres d'Ezra et de Néhémie, son érudition sur les grands débats du judaïsme au fil des siècles, freinèrent comme il se doit toute velléité d'agitation contre lui parmi les groupes de touristes israéliens qui ne savaient rien sur ces prophètes et, dans le meilleur des cas, n'en avaient qu'une connaissance superficielle, alors que cet Égyptien aux pommettes saillantes semblables à celles d'Anouar el-Sadate s'adressait à eux en hébreu, mêlait à ses propos des expressions en araméen qu'ils ne comprenaient pas et connaissait la lutte entre les *hassidim* et les *mitnagdim*, les religieux et les progressistes du XIX^e siècle en Europe de l'Est.

À cette époque, El-Amrawi fut exposé à toutes sortes d'Israéliens et se découvrit un intérêt anthropologique pour leur domination débordante partout où ils passaient. Les pyramides avaient été construites par leurs ancêtres qui avaient été esclaves en Égypte. Le Nil leur appartenait un peu à cause de Moïse qui y avait flotté dans un berceau. Il y eut même plus d'un impertinent pour lui demander si l'Égyptien antique était le même que celui d'aujourd'hui, ou bien si celui-ci était le descendant d'une tribu sauvage venue du désert à dos de chameau, après l'extermination des anciens Égyptiens.

“Les Égyptiens d'aujourd'hui sont les descendants directs des Égyptiens antiques”, répétait-il, et même, une fois, il compara vraiment son propre visage à celui d'une momie du musée égyptien.

Mais dans l'ensemble, il avait de la sympathie pour les Israéliens et s'entendait bien avec eux, même s'il n'avait jamais rencontré de gens aussi arrogants, et de surcroît condescendants à son égard, attitude qui, de loin en loin, provoquait chez lui un sentiment de distance et de dégoût. Il avait appris à faire la distinction entre ceux de Haïfa, de Jérusalem ou d'un kibboutz, et même entre les Télaviviens de naissance et de passage.

Les plaintes du Farid de l'époque lui paraissent aujourd'hui comme celles d'un autre homme. C'était un temps où il avait même réussi à s'acheter un petit appartement au Caire. Au début, on apercevait encore les

pyramides par les fenêtres, ou du moins des morceaux de pyramides, mais l'essor de l'immobilier avait fini par boucher la vue. Au fil des années, quand les touristes israéliens se firent rares, Farid se trouva d'autres touristes, mais ceux qu'il préférait restaient les touristes juifs.

*

Ainsi s'écoulèrent vingt-cinq ans de sa vie et peut-être se serait-elle poursuivie de la sorte s'il n'y avait pas eu le printemps égyptien. Une décharge d'adrénaline le submergea tout entier pendant les manifestations pour la liberté sur la place Tahrir. El-Amrawi se libéra et leva le poing avec la foule. Mais en novembre 2011, un changement significatif se produisit dans ses rapports avec ces manifestations. Ce jour-là, l'armée égyptienne ouvrit le feu sur les manifestants et tira sur eux à balles réelles. Une balle siffla près de l'oreille d'El-Amrawi et se ficha dans le cou de l'homme qui courait devant lui. Le sang gicla sur Farid qui voulut se porter à son secours, mais ce fut impossible, les tirs étaient nourris et rapprochés, il continua de courir jusque chez lui en passant par des rues à l'écart.

Tous ces événements ébranlèrent profondément le guide touristique. Il sentit sa vision du monde chanceler sérieusement. Peut-être même subit-il quelques changements de personnalité. Il devint plus silencieux. Et chômeur.

Ce fut une période de survie. Il n'y avait plus d'Israéliens affichés en Égypte, ni dans les ambassades, ni dans les diverses institutions, les simples touristes curieux venus d'autres pays se firent rares eux aussi, même ceux des pays arabes que ces vents printaniers inédits faisaient trembler.

Ces changements dans sa vie l'affaiblirent physiquement, il passa des jours entiers étendu sur son canapé, épuisa ses économies et commença à réfléchir à des combines pour gagner un peu d'argent.

El-Amrawi comprit qu'il était profondément enterré sous le printemps arabe et qui savait combien de temps durerait encore cette saison. Son gagne-pain parti au diable, ses idées pour ramener vingt livres s'épuisèrent.

Et même les amis auxquels il empruntait de l'argent par le passé exigèrent leur dû.

Depuis l'incident des coups de feu, il y réfléchissait à deux fois avant de sortir dans la rue pour rejoindre les autres ou choisir de rester seul sur son canapé et regarder à la télévision ou sur Internet ce qui se passait dehors.

Parfois, il entendait le vacarme dans les rues voisines et un instant plus tard, réentendait le récit des mêmes événements à la télévision ou le lisait sur Facebook.

Il pensait souvent à l'homme qui avait reçu une balle dans le cou. Non seulement il n'aurait pas pu le sauver, mais s'il était resté auprès de lui pour essayer de stopper l'hémorragie, il aurait sûrement reçu une balle à son tour et, à l'heure qu'il est, ils seraient tous les deux morts. La décision avait été immédiate, en une fraction de seconde et sans réfléchir, il était resté en vie et à présent, il ne savait pas comment financer la suite de son existence.

Les rares fois où il essaya de demander l'aide de l'ambassade israélienne qui avait su se servir de lui aux beaux jours, il tomba sur un répondeur qui le pria de rappeler après les fêtes, mais il n'y avait pas la moindre fête juive à l'horizon.

Il se remit à fumer après dix ans d'interruption. Ses cheveux poussèrent dans tous les sens et il dormit beaucoup. Au réveil, il éprouvait une perte d'identité, de la peur, puis venaient la lucidité et le désespoir. Il maigrit considérablement en ces temps-là, comme s'il était atteint d'une maladie grave.

*

Le jardin zoologique du Caire fut fondé au XIX^e siècle et l'état des animaux à l'époque des émeutes semblait lui aussi dater du XIX^e siècle : la peau sur les os, presque amorphes, dans des cages rouillées et tellement exigües qu'aucun pays au monde n'y logerait un animal de nos jours. Le bassin de la tortue faisait la taille de sa carapace. Sécheresse, déception et puanteur régnaient sur l'ensemble, la végétation alentour dépérissait, seuls subsistaient les arbres qui donnaient un peu d'ombre. Le gazon, qui avait

été vert autrefois et sur lequel les familles venaient pique-niquer, était jaune et presque désert. En ces jours-là, où on tirait des coups de feu dans les rues, les gens ne prenaient pas le risque d'aller au zoo avec leurs enfants.

C'est normal, se dit Farid el-Amrawi en franchissant la grille du zoo, à la suite d'une annonce parue sur Internet, où l'on cherchait un directeur, aucune expérience n'étant requise. Il téléphona, on lui dit de venir. Dans un premier temps, il pensa ne pas y aller mais finit par se décider. Il se rendit au rendez-vous et fut engagé aussitôt. Après un bref tour solitaire du jardin zoologique, il eut du mal à croire que les choses en étaient arrivées là. Comme dans toute l'Égypte, l'anarchie régnait sur le zoo.

Depuis de longues années, le jardin mythique avait perdu sa splendeur. Les cages n'avaient pas été agrandies, et les animaux étaient de plus en plus maigres. Le jeune vétérinaire Abdallah, qui avait achevé longtemps auparavant ses études à Rome en Italie et rejoint l'équipe du jardin zoologique bien avant le printemps des émeutes, avait subi une sévère dépression nerveuse à la suite d'événements tragiques.

Le nouveau directeur El-Amrawi commença par lancer une opération de nettoyage et de tri entre les cadavres et les vivants. Après quoi, il contourna la règle principale du zoo dont il gardait encore le souvenir de son enfance : "Il est interdit de nourrir les animaux", était-il écrit sur les pancartes. Autrefois, des gardiens patrouillaient dans les allées, leur fonction était de faire régner l'ordre et de veiller à ce que les animaux ne mangent que la nourriture qui leur était distribuée par les employés et, en échange d'un maigre pourboire, ils autorisaient les enfants à lancer aux singes quelques cacahuètes ou une banane. Mais il n'y avait plus de tels gardiens et depuis l'affaiblissement de l'ancien ordre, toutes sortes de rêveurs et d'amis des animaux venaient au zoo et les nourrissaient avec tout ce qui leur passait par la tête.

Les singes souffraient de diarrhée, les hyènes semblaient avoir rouillé et s'être adaptées à leurs cages. El-Amrawi avait dans sa poche un carnet datant de l'époque où il était guide touristique aux pyramides et à l'église suspendue copte, il alla de cage en cage et prit des notes. La fourrure du tigre avait perdu ses contrastes, il était si maigre qu'il ne ressemblait plus à

un tigre mais à un grand chat avec des os qui ne seraient pas les siens. Quant au caracal, même si on agitait un lapin mort sous ses yeux, il ne bougerait pas d'un poil. Dans une cage rectangulaire, longue et étroite, il vit deux lions et quatre lionnes arpenter l'espace exigü. Deux des quatre lionnes avaient la cataracte, c'était évident, et le lion, oh, le lion, des centaines de mouches s'étaient agglutinées autour de lui à cause d'une plaie pourrissante à une patte arrière, qui se propageait et le rendait fou. Il ouvrait sa gueule pour rugir et ne parvenait à émettre que la fin de son rugissement. Le crocodile gris se collait à la vitre de sa cage et ignorait toutes les attractions qui l'entouraient : trois rochers entre lesquels avaient poussé deux buissons de ricin. Le directeur resta longtemps dubitatif devant l'animal sans trop savoir s'il était empaillé, parce qu'il ne bougeait absolument pas. Finalement, après avoir frappé fort au carreau, il le vit bouger un peu ses membres supérieurs. Le bassin de la tortue d'eau était si vert qu'il était impossible de distinguer l'animal, sauf quand il déplaçait un peu ses pattes. Un serpent maigre pendait de part et d'autre d'une branche, une moitié d'un côté, une moitié de l'autre, et il était impossible de présumer de son état sans un examen approfondi. Le flamant dont le rose se renforce en situation de captivité était devenu rouge et l'ancien guide touristique nota dans son carnet qu'il fallait procéder d'urgence à un bilan sanguin du flamant et des autres animaux. Des chats de gouttière erraient parmi les flamants à la recherche des plus faibles mais, heureusement pour eux, les chats de gouttière aussi souffraient d'épuisement.

Les jours suivants, la situation empira. Les autruches furent affectées par le bruit des coups de feu dans toute la ville, parfois dans la rue voisine du zoo. Après une nuit particulièrement tumultueuse, plus de la moitié d'entre elles moururent d'une maladie qui présentait les symptômes de la grippe, mais dont la cause était en fait la frayeur. Cette nuit-là, l'éléphant fut blessé par une balle et, bien que la blessure fût superficielle, il fallut le soigner. Les singes étaient sujets à des crises de hurlements insupportables. Le rhinocéros semblait avoir de terribles maux de ventre. Bref, Farid arriva à la conclusion qu'il n'avait pas d'autre choix que de tenter de faire venir sur place Abdallah, le vétérinaire effondré. Ce dernier fut ravi d'être appelé au

secours et de sortir de chez lui après tant de temps. Le retour au travail lui fit du bien, il soigna les animaux avec tout le dévouement qu'il jugea nécessaire. Mais bien qu'il vînt au zoo tous les jours, qu'il semblât être rentré dans le rang et qu'il eût même réussi à guérir le rhinocéros, il disparut à nouveau au bout d'un mois et ne répondit pas au téléphone. Le destin des animaux du jardin zoologique reposait désormais tout entier sur les épaules d'El-Amrawi, ancien guide touristique d'Israéliens en particulier, et il employa toutes ses forces à améliorer leur condition.

*

Un beau jour, peu après les élections qui remplacèrent l'ancien gouvernement par le nouveau qui ne tarderait pas lui aussi à être remplacé, El-Amrawi se figea debout dans le zoo, stupéfait et plein d'incompréhension devant l'ordonnancement du monde. Un grand émoi s'empara de lui. Est-ce que la dame élancée, debout à côté des daims, en train de les nourrir de quelque chose qui, de loin, ressemblait à des feuilles de vigne farcies, était bien Céleste Sanoua, la fille de la présidente de la très mythique communauté juive, Annette Sanoua, qui avait trépassé à l'âge de quatre-vingt-onze ans peu après la chute de l'ancien régime ? Pendant des années, la vieille Sanoua avait rendu la vie infernale à tous ceux qui voulaient entrer dans la partie réservée aux femmes de la synagogue Ben Ezra. C'était une femme dominante. À présent, c'était sa fille qui dominait, se dit l'ancien guide touristique.

Une fois, il les avait vues en photo dans le journal *Al-Ahram*, illustrant un reportage sur les familles riches et notables de la ville. Le même article rapportait que la mère et la fille étaient propriétaires de nombreuses maisons au Caire. Pour avoir accompagné des touristes israéliens, il savait aussi que la mère détenait la clé de la partie de la synagogue réservée aux femmes. Un des murs de cet endroit comportait un trou par lequel autrefois on rampait dans la poussière pour atteindre une soupente abritant la *ghéniza* qui valait des millions.

En faisant visiter la synagogue Ben Ezra aux touristes israéliens, El-Amrawi avait constaté que la majorité d'entre eux ignorait leur propre histoire et n'avait jamais entendu parler de la *ghéniza*. Souvent, l'envie le prenait de leur dire qu'ils étaient ignorants et rustres, mais il n'osait pas et s'étonnait de voir que leur ignorance ne les empêchait pas de se sentir propriétaires de la synagogue Ben Ezra parce que le philosophe Maïmonide avait l'habitude d'y prier.

El-Amrawi avait un entendement très rapide. Parfois, il lui suffisait de deux mots pour savoir ce que voulait dire quelqu'un. Ce jour-là aussi, son cerveau fonctionna à une allure folle et relia les choses entre elles.

Voilà une femme d'une taille exceptionnelle, mince, sauf au niveau des hanches qui étaient larges. Son postérieur était relativement volumineux, mais peu charnu et d'une platitude décevante.

Tout était une affaire de gênes. Céleste tenait sa taille de son père, qui était mort quand elle était petite. Il mesurait un mètre quatre-vingt-onze et avait représenté l'Égypte aux Jeux olympiques en sprint. Il lui avait transmis aussi l'aptitude à courir, mais comme elle n'osait pas faire du jogging au Caire, elle faisait courir son mètre quatre-vingt-trois sur un tapis d'appartement qui balançait de-ci de-là ses cheveux ramassés en queue de cheval. Ses hanches relativement larges lui venaient de sa mère. Elle était belle, mais pas de cette beauté à couper le souffle qu'avait sa mère. Les traits parfaits de la défunte se perdaient sur son visage trop grand.

Le fait de se dresser physiquement au-dessus de tous la mettait mal à l'aise. Ah, si seulement on pouvait lui retrancher vingt centimètres !

Ses mains aussi étaient grandes et elle chaussait du 43 en pointure européenne.

Céleste était fille unique car aussitôt après sa naissance, sa mère Annette décida de ne pas mettre au monde d'autres enfants. Surtout des filles qui seraient des rivales (elle-même avait deux autres sœurs qui vivaient à Marseille et avaient épousé des hommes riches). Mais tout en étant fille unique, Céleste n'était pas une enfant gâtée. Annette faisait régner à la maison une discipline de fer qu'elle qualifiait d'"européenne". Le père de Céleste était mort longtemps auparavant d'une crise cardiaque, mais il avait

eu le temps d'inculquer à sa fille la compassion pour les animaux et, contrevenant à la discipline de son épouse, il autorisait l'enfant à nourrir les animaux du jardin zoologique.

Occupation qu'elle poursuivit après sa mort et jusqu'à ce jour-là. De peur d'être embarrassé, Farid n'osa pas regarder de près ce qu'elle sortait de son sac.

Et avant de l'avoir catégoriquement identifiée, El-Amrawi voulut l'interpeller : "Madame, il est interdit de nourrir les animaux", sauf que la femme tourna vers lui son grand visage agréable et, voyant son beau sourire franc et l'écharpe fleurie nouée sous son menton dans une tentative de rapetisser l'ensemble de ses traits, il lui dit avec respect et élégance :

— Bonjour, madame Sanoua. Je suis Farid el-Amrawi, je vous présente mes condoléances pour le décès de votre mère, Annette.

Céleste garda une expression sérieuse, mais elle était si contente. Enfin quelqu'un l'appelait madame Sanoua ! Elle se sentit instantanément heureuse et prête à accueillir la suite.

— Merci, dit-elle, le visage illuminé. Elle avait une démarche et un port un peu voûtés, comme si elle avait du mal à traîner toute la surface de son grand visage. Elle s'essuya les mains dans un mouchoir brodé par ses soins et ôta les restes de la nourriture qu'elle avait distribuée aux daims.

La lecture et la broderie apaisaient Céleste qui sentait toujours que l'existence et sa personne n'allaient pas main dans la main. Elle avait un superbe jardin où elle lisait et brodait et un palmier égyptien à six têtes qui avait plus de soixante ans. Son père l'avait planté quelques jours après sa naissance.

— Je vous remercie pour vos condoléances, dit-elle avec une amabilité quelque peu forcée, et excusez-moi de ne pas me souvenir de vous, il y a eu tant de visiteurs après la mort de ma mère, se justifia-t-elle sans raison.

Céleste faisait une tête et demie de plus que lui et il était impossible de la décapiter. Toute sa vie durant, cette tête l'avait séparée des autres humains et empêchée de se marier et de mettre des enfants au monde, pensait-elle. Les hommes n'aiment pas les femmes plus grandes qu'eux, lui avait toujours dit sa mère. Elle avait eu raison. Peu à peu, à partir de l'âge

d'environ dix ans, Céleste avait subi un long processus de déni de soi et toutes les prophéties sévères de sa mère s'étaient accomplies.

À l'âge de vingt, trente ans, les tentatives de sa mère pour la marier lui valurent quelques expériences terribles avec les hommes, ce qui la rendit passive, incapable de travailler hors de la maison – et dans la maison les bonnes faisaient tout. Elle passait ses journées à lire et à broder, à coudre s'il le fallait, et à dormir plus qu'il ne le fallait. Il y avait des périodes où elle brodait, d'autres non, mais son cerveau était toujours en éveil parce qu'elle lisait toujours un livre. Que ne lut-elle pas au cours de ces années-là ? Les chefs-d'œuvre de la littérature italienne, française, russe et américaine. Elle les lut et les relut. Leur bibliothèque était immense. Elle lut en arabe ce qui avait été traduit en arabe, et ce qui ne l'était pas, elle le lut en italien qu'elle savait depuis l'enfance. Et elle veillait à couvrir de plastique transparent chaque livre de leur belle bibliothèque aux portes vitrées.

Céleste avait appris la broderie fine auprès de sa mère et souvent, assises devant la télévision, mère et fille brodaient ensemble. Ces derniers temps, elle avait commencé à broder sur du satin noir des fleurs dont elle copiait le motif sur Internet, puis elle cousait de superbes taies fermées avec des boutons-pressions invisibles sous un pli de tissu. Il faut préciser aussi que Céleste était non seulement une virtuose de la broderie, mais aussi des machines à broder et à coudre. Elle passait par Internet des commandes de fils et d'aiguilles qui arrivaient de France en deux jours.

Pendant quelques années, Céleste avait quitté la grande maison familiale pour habiter divers appartements du Caire dont ils étaient propriétaires. Mais lorsque sa mère eut quatre-vingts ans, elle revint à la grande maison pour accompagner ses dernières années, c'est du moins ce qu'elle se dit.

Ni Annette ni Céleste, la mère et la fille, n'éprouvaient le moindre attrait pour l'État d'Israël. Bien au contraire, elles veillaient à n'avoir aucun contact avec leurs frères de l'autre côté du désert, ou avec leurs émissaires au Caire. Quant aux invitations pour les fêtes émises par l'ambassade d'Israël, elles rejoignaient aussitôt la poubelle. Les deux femmes se

considéraient comme des juives égyptiennes appartenant à la nation égyptienne.

*

— Il est interdit de nourrir les animaux, finit par dire le directeur El-Amrawi.

— Vous travaillez ici ? lui demanda Céleste sans attendre sa réponse. Oui, interdit de nourrir les animaux, dit-elle en montrant du doigt une pancarte effacée, mais comment ne pas les nourrir ? Pitié, regardez de quoi ils ont l'air.

— Les employés du zoo les nourrissent, dit le directeur par automatisme et, tout en la suivant, il vit les hyènes se jeter sur les restes de viande qu'elle leur lançait et se tut. Céleste les nourrissait de cous de poulet en morceaux, et El-Amrawi en attrapa un mal de tête. Les hyènes se jetèrent sur la nourriture la deuxième fois aussi.

— Elles meurent de faim, dit Céleste.

— On les a sans doute oubliées, aujourd'hui, essaya de se justifier Farid.

Il détecta aussitôt chez elle une faiblesse touchante, un grand besoin d'amour et de reconnaissance, et décida de ne pas s'opposer à elle.

À la place, il finit par se présenter comme guide touristique faisant temporairement office de directeur du zoo, parce qu'il n'y avait pas de touristes en ce moment et qu'il fallait bien s'occuper des animaux.

Elle semblait avoir une dizaine d'années de plus que lui. Peut-être même plus. Elle devait avoir la soixantaine mais paraissait en forme, en revanche sa grande taille le rabaissait incontestablement. Il se demanda si elle était mariée et se dit aussitôt que si elle l'était et malgré toute sa compassion pour les animaux, son mari ne la laisserait pas traîner seule ces jours-ci dans le zoo.

— Je vais vérifier dès aujourd'hui la question de l'alimentation des animaux par les visiteurs, dit-il, et il envisagea de sortir son vieux Nokia et de donner des ordres d'une voix autoritaire mais, voyant qu'il n'avait plus de batterie, il salua Céleste et retourna à son bureau.

*

Le soir de ce même jour, contrairement à son habitude de s'enfermer chez lui, il sortit dans la rue pour voir ce qui s'y passait et où cela se passait. Les artères principales étaient tranquilles et il marcha, relativement rassuré. Le sentiment agréable qu'il y avait de l'espoir se répandit en lui. Tandis qu'il poursuivait sa marche, il se dit qu'il pouvait aisément tomber amoureux d'elle. Il serait pris dans ses rets et quel mal y avait-il à ce que ceux-ci fussent quelque peu tapissés ? Lui aussi était fatigué par la vie. Et qu'elle ne puisse plus avoir d'enfants lui parut très approprié. De ce côté-là, pas de mauvaises surprises.

Ses yeux qu'il avait vus ce jour-là étaient grands et beaux, ils exprimaient une froideur agréable. Son cœur avait été brisé plus d'une fois, se dit El-Amrawi, et sa froideur ne le rebuta pas. Le monde change, se dit-il, et il ne faut pas trop exiger des gens.

*

Environ une fois par semaine, Céleste venait nourrir les animaux, parfois avec des gants jetables dont elle veillait à se débarrasser avant de quitter le zoo. Un jour, elle se laissa aller et apporta du kebab aux lions. Ils le mangèrent aussitôt, puis le lion essaya de rugir mais finit par pousser un bâillement. Les biches eurent droit à du riz, et les singes à des graines de tournesol. Une autre fois, elle arriva uniquement avec des cous de poulet de chez le boucher pour les animaux carnassiers, et des corn-flakes pour les autres, Farid se demanda la raison de ces fantaisies, était-ce le signe d'un changement de sa situation financière ou un caprice passager, à la suite d'une lecture sur Internet ?

Puis ce fut un autre jour sanglant, au cours duquel le comptable de Céleste fut tué. Une balle de fusil l'atteignit pendant une manifestation qui mettait en cause la légalité des élections précédentes. Céleste eut un choc. Elle n'avait pas encore fini de digérer la mort de sa chère mère, Annette,

qu'elle perdait Dionysi, le comptable à moitié grec, fidèle à la famille. Elle cessa de sortir et même d'aller au zoo. La perte de sa mère et celle du fidèle comptable dans la même année lui firent l'effet d'une décoction macabre concoctée par la réalité pour quelqu'un dont la vie n'avait pas été belle.

Elle congédia la cuisinière et le jardinier parce qu'elle ne voulait pas qu'ils la voient vivre au quotidien. À certaines heures de la journée, leur présence lui imposait des manières qui lui pesaient, comme lorsqu'elle n'avait qu'une envie : se mettre au lit. Elle garda uniquement la femme de ménage copte deux fois par semaine, une moitié de maison à chaque fois. De nouvelles peurs firent leur apparition, surtout celle d'ouvrir des enveloppes envoyées par la poste. En fait, sa phobie de la paperasse allait en s'aggravant. Sa mère s'était toujours occupée des comptes et de l'argent, dont elle transmettait la gestion à Dionysi. Pendant des années, Annette l'avait vanté auprès de sa fille et Céleste disait encore : Dionysi, Dionysi, Dionysi.

Mais le comptable n'était plus, et dans son bureau, c'était le chaos. Et Céleste n'avait pas d'amies, de ces amies qui viennent à votre aide dans les mauvais jours, sauf quelques ennuyeuses de la communauté juive qui voyaient en elle non pas une personne à part entière mais un pont vers Annette, et qui disparurent à la mort de sa mère.

Un jour – qui commença sans qu'il fasse chaud –, Céleste réapparut inopinément au zoo avec quelques cous de poulet dans une boîte en plastique et, les larmes aux yeux, raconta à Farid la mort du comptable. Aussitôt, elle sortit de son sac une paire de lunettes de soleil et Farid se demanda si ces précieuses lunettes étaient optiques et si elle était allée les chercher en Suisse.

Ce jour-là, ils allèrent de cage en cage, il lui montra les améliorations qu'il avait apportées, elle lui raconta qu'elle avait enfin débarrassé les affaires de sa défunte mère et Farid se dit qu'elle consultait sans doute un psychologue parce que c'était un conseil de psychologue.

Céleste ne se souvenait pas de la dernière fois où elle avait vraiment eu affaire à un homme et ses qualifications dans ce domaine n'étaient pas des meilleures. Concrètement, ses rapports étaient balbutiants et pas toujours

autorisés. Par exemple il y a longtemps, quand elle était jeune et belle, elle s'était accrochée mentalement et sentimentalement à un professeur de philosophie de l'université du Caire, un homme marié dont elle avait fait la connaissance durant ses études, mais qui ne faisait pas du tout attention à elle. Il lui apparaissait en rêve, elle devait s'en contenter et, avec le temps, elle avait fini par s'en désintéresser. Ainsi la plupart des hommes que la juive égyptienne avait désirés étaient impossibles, ou bien outre-mer, comme cet homme qu'elle avait rencontré en Corse au cours de vacances avec Annette, puis poursuivi en imagination pendant deux ans, jusqu'au jour où elle l'avait laissé quitter sa tête et s'enfuir pour retourner à sa propre vie.

Si elle avait obéi à sa mère, elle serait depuis longtemps mariée avec des enfants, mais elle avait perdu sa virginité à l'âge de dix-huit ans, froidement, par ses propres moyens, après que sa mère lui avait proposé un homme d'affaires de trente-deux ans, d'une bonne famille marocaine, qui voulait une vierge juive.

Et voilà qu'auprès de cet Égyptien aux traits antiques, qui travaillait au jardin zoologique, elle se sentait détendue comme avec personne auparavant, c'était miraculeux. Peut-être à cause de son métier de guide touristique. Céleste le regarda et eut envie d'être touriste auprès de lui. Elle se croyait finie, mais il lui insufflait de la vie. Soudain elle eut envie d'un homme à certaines heures du jour, une ombre dont la présence ne serait pas trop appuyée, le contraire de la personnalité dominante de sa mère. À vrai dire, au Caire, une femme juive avait besoin de quelqu'un pour la protéger. Qu'attendait-elle de lui exactement ? Pourquoi cet Égyptien avait-il enflammé ses joues ? Elle rougit.

— Il fait chaud, dit soudain El-Amrawi. Tout à l'heure, il faisait agréable, je croyais que ce serait une belle journée avec un peu de vent.

— Je suis d'accord avec vous, dit Céleste. Le temps s'est brusquement réchauffé, pitié pour ces bêtes.

Des gouttes de sueur se formèrent sur le front d'El-Amrawi. Elle jeta un coup d'œil dans sa direction et reconnut de nouveau l'Égyptien antique

qu'elle avait étudié à l'école et observé au cours de ses visites de lycéenne au musée égyptien.

— Alors comment vous débrouillez-vous ? lui demanda El-Amrawi, en levant les yeux vers son visage.

— Dieu est grand, dit Céleste.

Mais il exigea de savoir qui s'occupait de ses affaires et elle lui raconta que le bureau du comptable avait transmis son dossier à un jeune débutant.

El-Amrawi plissa le front :

— Ce n'est pas bien que vos affaires soient entre les mains d'un débutant. Comment pouvez-vous savoir qu'il est bon ?

Il espérait que la solitude de Céleste la pousserait à s'en remettre à lui. D'autant plus que sa propre solitude l'avait passablement épuisé.

*

L'événement mit plus de temps à se produire qu'il ne l'avait pensé, et ce ne fut pas la détresse de la solitude qui œuvra en sa faveur, mais une autre détresse. Céleste commença à recevoir des lettres de saisie du pays écartelé. Des combats se déroulaient dans les rues, mais l'encaissement des dettes marchait comme une horloge. Elle avait négligé le courrier entrant, et la chose lui était revenue comme un boomerang.

— Vous ne savez pas ce qui m'arrive, raconta-t-elle à Farid devant la cage aux daims. Des papiers sur la commode de l'entrée, des factures à n'en plus finir, des enveloppes cachetées dans les tiroirs. Après la mort de ma mère, quand Dionysi vivait encore, je lui passais tout le courrier sans même l'ouvrir. Mais je ne peux pas le faire avec un comptable débutant que je ne connais pas. Je n'étais pas préparée à la mort de Dionysi.

— Oui, ce n'est vraiment pas bien de sa part, dit El-Amrawi en souriant.

Les joues de Céleste s'embrasèrent de nouveau, les daims se serrèrent tout contre elle, mais elle oublia de les nourrir.

Devant les girafes, elle commença à lui raconter les confiscations à cause de factures impayées dont elle ignorait jusqu'à l'existence. Elle croulait

sous les papiers et la bureaucratie, il lui fallait quelqu'un pour l'aider à mettre de l'ordre et courir à sa place dans les diverses administrations.

Il va de soi que Céleste n'était pas stupide. Elle commença par le tester en lui confiant les dettes auprès de la mairie du Caire. Il s'en acquitta en vitesse et s'avéra à la fois efficace et curieux. Elle ouvrit les tiroirs et lui montra la quantité de courrier qu'elle n'avait pas ouvert depuis la mort de sa mère. Il en fut d'abord stupéfait, puis lui proposa gentiment de tout emporter chez lui pour faire le tri pendant trois jours et lui dire ce qui était important et ce qui ne l'était pas.

Bref, à l'âge de soixante-cinq ans, trois mois après le meurtre du comptable lors d'une manifestation, Céleste fit d'El-Amrawi une sorte de sous-comptable non déclaré et lui offrit un petit salaire mensuel qu'il considéra comme un bon complément à celui de son poste au zoo. Il comprit qu'il avait intérêt à investir du temps et de l'énergie dans cette femme qui était assise sur une mine d'or. Il n'osait même pas calculer secrètement ce qu'elle possédait, ni en livres égyptiennes, ni en euros. Il savait aussi qu'il ne savait pas tout. Il supposait qu'il y avait un compte à Genève qui recelait un trésor. Il savait qu'elle possédait trois appartements dans des rues chics du Caire où habitaient des acteurs de cinéma ; ainsi que les murs d'une usine dont le loyer élevé était payé par quelqu'un d'Abou Dhabi ; sans parler de la clé de la partie des femmes de la synagogue, qui valait à elle seule un prix inconcevable ; et qui sait combien d'argent liquide était déposé sur divers autres comptes.

Au bout d'un temps qui ne fut pas long, Céleste décida qu'elle pouvait lui faire confiance, car non seulement elle ne voulait pas être méfiante comme sa mère, mais elle avait additionné ses qualités et était arrivée à la conclusion catégorique qu'il était fiable. Et peut-être l'était-il vraiment. Ses connaissances en histoire égyptienne de l'époque des pharaons, connaissances qu'il ne lui épargna pas, l'impressionnèrent. En fait, elle était l'unique personne qui voulait bien entendre ses histoires sur l'Antiquité égyptienne. L'hébreu, elle ne l'avait jamais appris et n'avait pas besoin de l'apprendre.

Ils s'embrassèrent devant la cage du tigre noir grisonnant. Et après le baiser, qui ne fut ni long ni court, elle fit un pas et en quelque sorte s'écarta de lui, en signe d'embarras. Un grand afflux de sang envahit ses joues et les colora comme il se doit.

Cette même après-midi, il gara sa vieille voiture bleue devant la villa au palmier égyptien. Il entra et se conduisit merveilleusement. Il but un excellent café qu'elle lui prépara, et ne lui imposa rien. De plus, il l'aida toute la soirée à classer la paperasserie qu'il rangea dans des dossiers étiquetés par la mère dont il n'eut aucun mal à déchiffrer l'écriture. Ils travaillèrent jusque tard dans la soirée, puis il partit.

Céleste était de plus en plus amoureuse et chacune de leurs rencontres déchaînait en elle une passion indescriptible. Il lui fallait un temps très long avant que son pouls ne revienne à la normale. Elle voulait qu'il soit disponible quand elle le désirait, c'était une femme très oisive, qui avait besoin d'un ange pour la protéger dans ce monde si difficile.

Les premières fois furent merveilleuses. Elle se donna facilement et tout se passa à la faveur de la hâte et de l'obscurité, comme une faute. Le courant passait entre eux, mais il fallait y travailler plus qu'elle ne l'avait imaginé.

Un dimanche, le vétérinaire Abdallah mit fin à ses jours et El-Amrawi ne répondit pas au téléphone parce qu'il était occupé à organiser les obsèques, qu'il fut obligé de financer avec les deniers du zoo ; puis il se rendit à l'enterrement avec une poignée d'employés et ne put répondre au téléphone durant la cérémonie.

Céleste s'énerva parce qu'il n'était pas disponible au téléphone et se souvint qu'elle avait besoin d'air. Elle n'avait jamais introduit d'homme dans la maison de sa mère et il fallait qu'elle pense à plusieurs choses à la fois.

Le président qui avait été mis en prison fut sorti de prison et renvoyé chez lui pour raisons de santé, à la place de la condamnation à mort méritée aux yeux de certains. Peu à peu, le nouveau président s'avéra lui aussi très peu consensuel et il y eut un autre renversement. Les rues étaient encore plus dangereuses qu'auparavant, et Céleste ne retourna pas au zoo ni ne

répondit au téléphone. Elle ne réagit pas non plus aux messages de Farid sur son répondeur. Cela lui déplut fortement, mais il attendit patiemment la fin du mois. Les soucis s'accumuleraient, elle aurait de nouveau besoin de ses services.

En effet, il fut convoqué chez elle à la fin du mois. Ils passèrent trois heures sur la terrasse et elle lui montra une quantité de dossiers qu'ils n'avaient encore jamais vus ni l'un ni l'autre. La plupart des documents étaient en arabe, d'autres en anglais et en allemand, ceux relatifs aux comptes en Suisse. Il avait apporté une petite calculatrice avec un rouleau de papier, ils se mirent au travail et calculèrent.

Il était concentré sur des calculs et Céleste n'osa pas troubler ce sérieux.

— Il y a beaucoup de monde qui vous doit de l'argent, vous le savez ? lui demanda-t-il.

À partir de ce moment-là, il devint son percepteur, et dans certains cas, il réussit à rattraper des retards d'un an sur des paiements, et partout où il arrivait muni d'une procuration signée par elle, les portes s'ouvraient devant lui dans la réalité, et les fichiers dans les ordinateurs – fichiers qu'il avait de bonnes raisons de recopier dans son portable qui contenait aussi une fenêtre avec des caméras du zoo, de sorte qu'il pouvait à tout instant savoir ce qui s'y passait.

Quel homme providentiel, se dit Céleste en regardant la tête dégarnie qui se tenait devant elle et qui recevait désormais, non plus des dessous-de-table, mais un salaire mensuel honorable en échange de tout ce qu'il avait déjà fait. Il se tiendrait à ses côtés, l'écouterait, ils se consulteraient, tireraient ensemble des conclusions, et le tout dans l'harmonie et les bonnes manières. Enfin, elle avait un homme qui, de plus, lui disait ce qu'elle devait faire. Qui disait "nous", pour dire elle et lui.

Mais il ne fallut pas longtemps pour que leur monde vacille à nouveau. Il y eut un autre renversement, l'armée poursuivit ceux qui s'opposaient au nouveau renversement en prétendant que leur président avait été démocratiquement élu, et cinquante et un opposants furent tués. El-Amrawi, qui était aux côtés de ceux qui venaient de prendre le pouvoir, fut effrayé par le massacre. Huit jours après que l'armée eut tiré à balles réelles sur les

manifestants opposés au renversement, il quitta son domicile avec son ordinateur portable sans laisser de traces. Fut-il pris au piège des tirs et tué et enterré dans une fosse commune ? Céleste se rendit une ou deux fois à la police, qui ne le trouva pas et ignorait ce qu'il était advenu de lui. On ne sait pas non plus si une fois tous les deux ou trois mois, de l'argent était retiré sur un de ses comptes au loin ; comment le savoir puisqu'elle-même ne le remarquait pas.

LUCÍA

L'histoire véritable et complète de Lucía relève du motus et bouche cousue, mais on peut révéler un certain nombre de choses sur elle. Ses chaussures léopard ont été achetées dans le magasin où elle allait pour sa manucure et sa pédicure, dans la rue Malkéi Israël, en face de la place Rabin et de la mairie de Tel Aviv. Lorsqu'elle eut cinquante ans, après nombre de déboires d'une puissance difficilement supportable, elle emménagea dans un appartement du beau boulevard H'en, à l'origine un trois-pièces transformé en une suite composée d'une chambre à coucher et d'un séjour avec cuisine attenante. Elle eut le temps d'y habiter moins de deux ans.

Pendant ses derniers jours – bien qu'elle fût originaire de Buenos Aires et qu'elle sût l'espagnol, le portugais, l'anglais, le français, l'italien, un peu de sanskrit et l'hébreu à la perfection –, elle accueillit son destin en arabe, ne cessant de répéter *Allah-u Akbar*, doucement, de sa voix rauque et profonde.

En fait, dès qu'elle apprit sa maladie, elle s'adonna aux muezzins, aimant surtout ceux qui se trouvaient loin dans le désert. Ils l'aidaient à supporter le froid de l'agonie solitaire et très vite elle sut les chanter avec diverses variations : le muezzin d'un village perdu du Sahara, un muezzin fanatique appelant au soulèvement, le muezzin modéré d'un jour calme au fond duquel bouillonne tout de même quelque chose, et d'autres encore.

Lorsqu'elle quitta son appartement pour ne plus y revenir, elle laissa toutes les lumières allumées, et ces dernières restèrent allumées durant des jours jusqu'à ce que son amie psychiatre aille chez elle le lendemain de sa mort, et les éteigne.

Pendant toute la durée de son agonie, les lumières restèrent allumées jour et nuit.

Au deuxième jour de son hospitalisation, elle appela le coiffeur pour qu'il vienne lui faire une coupe en vue de la perruque et des traitements. Il

s'appelait Jacky. Il lui coupa les cheveux et lui dit qu'il lui fabriquerait gratuitement une perruque.

— Des gens comme toi, il n'y en a pas dans ce pays, lui répéta-t-il plusieurs fois.

Sept mois durant, l'appartement resta vide, jusqu'au jour où la propriétaire, une Polonaise qui possédait aussi un café à la mode, réussit à le relouer.

*

Son agonie dura quatre jours. Deux jours de conscience et deux jours d'inconscience. Avec des gémissements de chagrin à chaque respiration. Les deux premiers jours, quand elle était encore consciente, la vieille Russe couchée à côté d'elle lui demanda de laisser ouvert le rideau qui les séparait, de ne pas le fermer, et Lucía s'obstina :

— Non, viens quand je t'inviterai.

Elle domina la situation même après avoir perdu conscience. Par moments, elle reprenait ses esprits et demandait alors à la médecin de garde, une Argentine, pourquoi sa conscience s'évaporait. Elle parlait l'espagnol avec la médecin bouclée, et par moments elle perdait conscience en pleine conversation.

*

Lucía était sensuelle, elle aimait la nourriture, le sexe et les parfums. Elle admirait les créateurs de parfums complexes et élaborés, ceux qui changeaient d'odeur au fil de la journée et des saisons, ou bien les parfums adaptés aux diverses saisons, et après avoir approfondi tous les sujets qui l'intéressaient, même le sanskrit et ses rapports étymologiques et sémantiques avec diverses autres langues qu'elle connaissait, elle se lança dans l'étude fondamentale des parfums, acheta ceux de Serge Lutens qui portaient des noms comme *Fleurs de citronnier*.

“L’odeur d’un parfum a une structure complexe comme celle d’une pyramide, c’est pourquoi il est interdit de vaporiser un parfum et de l’effacer avec la main, au contraire il faut le vaporiser aux endroits nécessaires et ne pas y toucher. Si on l’efface, on porte une atteinte irrémédiable au sommet de la pyramide, le parfum devient plat et ne se développe pas avec la femme au fil de la journée”, avertissait-elle.

Sur le message de son répondeur téléphonique, elle disait de sa voix grave et agréable : *Cinco, cuatro, cero, nueve, cero, ocho* ; puis : *Deje un mensaje después de la señal sonora.*

*

À l’âge de douze ans, elle dévora l’*Encyclopédie judaïque*, ce qui entraîna un choc tectonique dans sa conscience puissante et exigea d’elle une action à la hauteur. À elle seule, elle persuada toute une branche de sa famille de quitter Buenos Aires pour monter en Israël. Là, à Bat Yam et à l’internat Hadassim, ses yeux se désillèrent mais elle ne désespéra pas et continua d’injecter du désir aux habitants de la branche qu’elle avait arrachée à la capitale argentine et fait venir en Israël, au nom de la fuite du fascisme et de la renaissance juive, comme elle l’avait compris dans l’encyclopédie.

En Israël, elle était sans cesse impliquée, les yeux grands ouverts, elle saisissait les liens, les contextes, et se lançait dans des analyses classiques et non classiques, voulait toujours connaître la vérité, ce qui se passait vraiment autour d’elle et où elle se situait dans tout cela. Et avant tout, où elle avait trébuché, et les autres, où ils faisaient la confusion entre l’essentiel et le secondaire. De sa voix forte et sûre, elle disait ses conclusions à trop de gens, n’épargnait pas sa famille et, mis à part le *harosseth* de Pâque – ce mélange sucré qui évoque le ciment des briques des pyramides –, elle les psychanalysait en espagnol, surtout les soirs du Nouvel An juif ou de la Pâque, où l’on raconte la sortie d’Égypte. De temps en temps, parfois un temps qui durait longtemps, elle paraissait confuse mais exceptionnellement concentrée, alors ses amis savaient : Lucía a compris “quelque chose” sur la nature de l’être humain, ou sur la nature de

la nature et de la divinité, et à présent elle était plongée dans un examen intérieur complet en rapport avec tout ethos, mythos et pathos, par lesquels elle était attirée.

*

Finalement, quand il s'avéra que toutes les alertes n'étaient qu'un exercice de la défense civile, la vérité lui tomba dessus : cancer du sein, qui comprenait une grosseur dans la région de l'os de la poitrine où se trouve aussi le chakra du cœur, sans parler des métastases dans les poumons.

C'est pourquoi elle demanda à la grande de la faire rire, et celle-ci imitait Lucía parlant au téléphone avec son amoureux anglais, *Charles*, à qui elle demandait quel temps il faisait là-bas et lui répétait qu'en Israël, il faisait froid ce jour-là mais que pour un jour d'hiver, c'était comme l'été en Angleterre. Les deux se roulaient par terre de rire, Lucía tenait son os de poitrine douloureux et lui disait : "C'est génial, s'il te plaît, fais-moi d'autres imitations."

Et la grande imitait en exagérant tous ceux qui lui passaient par la tête, surtout pour la soulager du poids accumulé sur le sternum.

*

Un mois avant sa mort, elle se rendit en Angleterre pour participer à un atelier sur les parfums lancés sur le marché et perdit la vision de l'œil droit. De retour en Israël, un scanner révéla que son cerveau était envahi de métastases, ainsi que le foie et les poumons. Mais Lucía décida que malgré tout elle était recensée parmi les gens en bonne santé et se rendit dans un café avec des cigarettes Parliament qu'elle fuma à la chaîne, commanda un expresso allongé et photographia les passants et les clients du café avec son téléphone mobile.

Au deuxième jour de son séjour à Yihilov, après le passage de Jacky qui lui fit une coupe courte mais pas trop, elle comprit qu'elle était sur le point de mourir et appuya sur l'accélérateur en direction de la mort, lorsqu'elle

entendit autour d'elle les gens de sa famille parler avec les médecins des différences de prix entre les hospices privés et publics.

*

Il se trouva que son frère s'occupa des funérailles et de l'enterrement, et son amie psychiatre aux chairs épaisses s'empara du tri de ses affaires personnelles, y compris les parfums et produits de beauté que Lucía et la grande achetaient sur Internet en se livrant à diverses combines ordinaires et extraordinaires, n'ayant ni l'une ni l'autre de carte de crédit nationale ou internationale, il leur fallait la complicité d'un tiers possesseur d'une carte qui accepte d'endosser la transaction transatlantique en échange d'un accès plus fluide au paradis. Lucía disait à la personne qu'elle faisait une bonne action et que la Nature l'en remercierait.

La psychiatre aux cheveux longs effilochés, au visage rouge avec lunettes rondes, très expérimentée dans le ligotage de malades agités à l'hôpital de Shalvata où elle était enfin titularisée, avait orchestré le tri de manière qu'aucune des cinquante-neuf bonnes amies de Lucía ne reçoive un flacon de parfum de trop. En échange de quoi, elle collabora avec le frère. Il fallait bien vider l'appartement rapidement parce que sa parentèle ne voulait pas payer un mois de loyer supplémentaire.

Il faut le reconnaître, le frère et sa femme firent le gros du travail. Et vers la fin seulement, sur ordre de la psychiatre, la grande arriva et s'aspergea d'un des parfums puissants que Lucía avait rapportés de son dernier voyage à Londres. Lorsqu'elle ouvrit le tiroir en entier, elle fut surprise de découvrir une mine de parfums encore dans leur emballage en carton, rangés dans un ordre parfait, un stock pour dix ans, et soudain son regard fut attiré par un cendrier sur le balcon où une cigarette allumée par Lucía s'était comme d'habitude consumée et réduite en un mince cylindre de cendre.

Elle ouvrit un autre tiroir qui contenait lui aussi des parfums et des produits de maquillage, des crèmes pour le rajeunissement de la peau et l'obtention d'éclat, le lissage du visage, des poudres, des baumes de chez

Chanel qui combattaient le dessèchement des lèvres tout en leur apposant une touche d'un rose naturel.

Elle appela l'amie psychiatre de Lucía pour lui demander ce qu'il en était de tous les vêtements et des parfums, qui prouvaient de manière indubitable que Lucía ne pensait pas mourir de sitôt. L'amie psychiatre se répandit en sanglots au téléphone et lui dit de ne toucher à rien. Si la grande le souhaitait, elle pouvait prendre deux ou trois parfums et échantillons, et quelques corsages, mais pas ça et pas ci et pas ça, et surtout pas ça s'il te plaît. Mais elle pouvait prendre le manteau noir qu'elles avaient acheté en solde à Londres, elle ne supporterait pas de le voir. L'amie psychiatre était momentanément devenue très sentimentale, tant par rapport à elle-même que par rapport à ses fonctions de psychiatre.

*

Au cours des sept jours de deuil, il y eut la visite du professeur de l'Université populaire, qui avait eu soixante-quinze ans depuis un bon moment. Jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, il avait passé la moitié de l'année en Israël et l'autre moitié à la Rutgers University dans le New Jersey. À partir de soixante-dix ans, il décida de mener ses recherches et sa vie exclusivement en Israël. Au cours de sa maladie, puis de son agonie, Lucía n'eut aucune nouvelle de lui parce qu'il était déjà embarqué dans une nouvelle aventure. Mais il vint à la visite de condoléances. Il entra par la porte ouverte, serra la main du frère qui le traita avec grand respect et force courbettes, la femme du frère aussi frétila un peu, parce que c'était un professeur et qu'il avait même été couronné de nombreux prix. Il s'assit sur le canapé dont Lucía avait acheté le jeté chez Ikea – elle l'avait acheté deux fois, parce que la première fois la grande avait renversé son café dessus par inadvertance et qu'il avait été impossible de faire disparaître la tache –, il consola la famille, le vieux père, et s'empressa de repartir vers ses occupations.

Comme elle était morte en hiver, il portait sans doute un long manteau noir en laine, une écharpe noire autour du cou, et un béret noir. Après les

années passées à Jérusalem jusqu'à sa retraite, puis à Manhattan (quand il enseignait dans le New Jersey), il portait sûrement un béret noir.

En échange de son amour, l'intelligente et généreuse Lucía avait éminemment contribué aux épais livres du professeur. Elle lui prodiguait aussi des conseils inestimables sur la manière de se comporter avec son fils problématique et sa femme perturbée, celle qu'il finit par quitter mais avait commencé par battre. Les idées de Lucía sont si parfaitement entretissées dans les livres et la vie du professeur qu'il est impossible de les en extraire.

Mais une chose est sûre : lorsque le professeur de l'Université populaire se lance dans une aventure, il commence par s'assurer qu'elle est stable et seulement alors il cherche des préservatifs de qualité en promotion.

Lors de son séjour à Manhattan, il était entré dans une chaîne de pharmacies pour acheter cent vingt-cinq préservatifs de luxe au prix promotionnel de "cent plus vingt-cinq gratuits".

Chaque fois que le professeur et Lucía faisaient l'amour, cela se passait sur un mince matelas – distribué aux immigrés par le bureau d'immigration – posé par terre chez elle. Avant qu'il arrive, Lucía le couvrait de draps raffinés dénichés quelque part et les aspergeait d'un parfum adapté à la saison.

Cinq ans durant, le professeur la retrouva sur ce matelas et il ne lui vint jamais à l'idée de lui en offrir un plus épais, voire un vrai lit. Le matelas ne le dérangeait pas, peut-être même aimait-il le sexe de cette manière.

Lucía lui donna beaucoup d'elle-même et une fois, il lui donna aussi quelque chose : deux statuettes très lourdes du peintre Kadishman que la grande garda chez elle pendant l'année que Lucía passa en Angleterre, où elle se rendit pour se retrouver un peu après la fin de leur liaison.

Mais avant l'Angleterre, il y eut la fois où le préservatif acheté en promotion se déchira et Lucía se retrouva enceinte. Ce furent deux semaines de grand bonheur (du côté de Lucía) et de nombreux débats (du côté du professeur), parce que l'un voulait qu'elle se fasse avorter et l'autre voulait garder l'enfant. L'horloge biologique tournait. Elle était à la veille de la quarantaine.

Pendant ces deux semaines, le téléphone sonna souvent chez elle dans la journée et chaque fois que la voix en espagnol de Lucía s'échappait du répondeur, le professeur faisait semblant de ne pas connaître cette invention et s'adressait à l'enregistreur qu'il finissait par saturer de : Allô, allô, allô !

Et quand elle répondait au téléphone, il lui criait de se débarrasser du fœtus. Elle lui gâchait la vie, disait-il, et au fœtus aussi, elle n'avait pas les moyens de l'élever, parce que lui, le professeur, ne l'entretiendrait pas, que ce soit clair, ni elle ni l'enfant.

— Qu'est-ce que tu possèdes ? Deux sculptures de Kadishman que je t'ai données ? lui dit-il une fois.

*

Au cours des sept jours de deuil, il y eut aussi la visite de la psychanalyste lacanienne qui travaillait avec la psychiatre conservatrice, laquelle savait ligoter les gens quand il le fallait, à l'hôpital Shalvata où elle avait enfin été titularisée. Entre la psychiatre, qui était l'amie de Lucía, et la psychanalyste, qui était l'analyste de Lucía et la collègue de la psychiatre, les frontières étaient parfaitement maintenues et à l'enterrement de Lucía, on les vit assises l'une à côté de l'autre sur un rocher comme deux êtres qui depuis longtemps en avaient assez l'un de l'autre.

Tout comme le professeur, la psychanalyste non plus ne vint pas à l'agonie de Lucía. Sans doute parce que l'agonie ne fait pas partie de l'analyse. L'analyse s'achève quand la personne perd conscience, ou bien entre irrévocablement à l'hôpital avec des chaussures léopard. De plus, deux ans avant la mort de Lucía, la semaine où elle apprit qu'elle était très malade, la psychanalyste dit à la grande (qui était aussi son analysante) que c'était la deuxième fois qu'elle accompagnait une analysante à la mort. Elle versa une larme, d'un seul œil, l'autre œil rougit mais ne réussit pas à produire une larme.

Chacun trouve le moment pour venir présenter ses condoléances selon les limites et les conventions fixées par la thèse qui le fait agir. Par exemple, une poétesse au regard sorti tout droit du film *L'Étincelle*, Dieu vous en

garde, une dame artificielle, dont Lucía mettait en forme la poésie dans un café et lui servait d'allumage, ne vint ni à l'enterrement ni aux condoléances, et quand la grande lui demanda pourquoi elle s'en était abstenue, elle répondit : "Ça ne fait pas revenir les morts."

*

La façade de l'immeuble où habitait Lucía comporte huit appartements. Depuis les travaux de ravalement, ils ont tous exactement les mêmes vitres. Celles de Lucía sont en permanence couvertes de la poussière des villes et des crachats des chauves-souris qui hantent les ficus de l'avenue H'en, malgré l'intendant de la propriétaire qui ne cesse de les nettoyer.

Cette fois-ci, la propriétaire se montra très exigeante. Après la mort éclair et mystérieuse de sa dernière locataire, elle chercha un locataire sans mystère, au-dessous de la quarantaine, de préférence trente-cinq ans, avec une belle fiche de paie émise par une grande firme connue.

Lorsque Lucía avait emménagé dans l'appartement après avoir payé une année d'avance en liquide, la propriétaire sévère avait cru avoir tiré le bon numéro pour les dix années à venir. Mais Lucía était morte à l'âge de cinquante-deux ans, après seulement un an et demi de location ; elle était morte dans la force de l'âge et en toute beauté, pas comme d'autres dans son état, que l'on voyait en chaise roulante sur l'avenue, poussées par une Philippine après une série de traitements de choc.

Sauf que la propriétaire avait beaucoup de mal à trouver un locataire à son goût car ceux qui s'intéressaient à l'appartement et apprenaient que la précédente locataire était morte avant l'âge pensaient qu'il y avait peut-être quelque chose dans les murs, dans le karma, dans le mini-système de climatisation, et prenaient aussitôt la fuite.

La propriétaire possédait quelques appartements dans les meilleures rues de Tel Aviv – l'avenue H'en, Emmanuel-le-Romain, Soutine, Tseitlin – et habitait un *penthouse* qui lui appartenait aussi dans la rue David HaMelekh. L'intendant entretenait tous ses appartements depuis vingt ans sans pour autant recevoir un salaire, il travaillait au forfait.

*

Finalement, au bout de sept mois, la propriétaire trouva un nouveau locataire, un jeune homme ordinaire, bien habillé, sain, ni gros ni maigre, avec un travail fixe dans une entreprise solide et une fiche de paie. Il ne lui paya pas une année d'avance en liquide comme la précédente, mais une année d'avance par chèques. La propriétaire signa un bail pour une année avec possibilité de renouvellement et un loyer élevé comme elle le souhaitait.

Mais il s'avéra très vite qu'on ne pouvait rien savoir sur le nouveau locataire et qu'il ne le souhaitait sûrement pas. Contrairement aux autres appartements en façade qui préféraient le soleil couchant et les arbres de l'avenue à condition qu'ils ne leur fassent pas de l'ombre, le nouveau venu accrocha aux fenêtres des stores vénitiens de couleur crème qui descendaient jusqu'en bas et restaient toujours en bas.

Alors tout devint clair : la propriétaire avait d'emblée trouvé un mort vivant.

C'était malin. Elle avait pigé. Lucía était trop vivante, trop curieuse, trop enthousiaste et créative, et pire, elle avait d'immenses connaissances qui créaient dans son cerveau de nouvelles connexions, elle était trop lucide et donnait l'impression à ceux qui l'écoutaient qu'ils ignoraient tout de la vie. Lucía sifflotait du savoir sur des sujets vastes comme le monde et les partageait avec tous ceux qui voulaient bien l'accueillir. Elle avait même réussi à ouvrir les yeux de la propriétaire.

L'appartement numéro cinq ne changera pas de locataire de sitôt. C'est un endroit qui avait besoin d'un locataire avec un *chi* bloqué, et qui l'a trouvé. La propriétaire peut dormir sur ses deux oreilles. Dans le pire des cas, le nouveau locataire dérangera l'intendant obéissant et payé pour faire tout ce que la propriétaire lui dit de faire.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.